La Vie Intellectuelle

T. VIII — N° 1 JUILLET-AOÛT 1930

SOMMAIRE

LA VIE RELIGIEUSE

Aupiais . . . L'APOSTOLAT MISSIONNAIRE. DIFFICULTÉS DES DÉBUTS. 8

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Le patriotisme et l'action missionnaire*, par **les Philalèthes**, p. 29. — *Le premier congrès de l'Aucam (Association Universitaire Catholique pour l'Aide aux Missions)*, par **F. Braun**, p. 39.

LA VIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

tienne Gilson. . L'IDÉE DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE CHEZ SAINT AUGUSTIN ET CHEZ SAINT THOMAS D'AQUIN . 46

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Autour du transformisme*, par **André George**, p. 63. — « *Les livres de Nature* », par **Pierre Deffontaines**, p. 80.

LA VIE SOCIALE ET POLITIQUE

Louis Massignon. LES RÉSULTATS SOCIAUX DE NOTRE POLITIQUE INDIGÈNE EN ALGÉRIE. 84

P.-L. Perquy . . L'Organisation ouvrière chrétienne en Belgique et la formation de ses dirigeants.

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Une introduction à l'urbanisme*, par **André George**, p. 111. — « *Les Pauvres* » *d'Heinrich Mann*, par **Albert Garreau**, p. 114. — *Le Mariage et le Droit*, par **Raoul Naz**, p. 116.

LA VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Paul Cazin. . . La Genèse de « L'Humaniste ». 1

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Sur la IVe Églogue de Virgile*, par **Th. Deman**, p. 141. — *Une Histoire du Parnasse*, par **J. Calvet**, p. 145. — « *Clochers* », par **Paul Cazin**, p. 148. — *Images de Paris*, par **Maurice Brillant**, p. 149. — *Desvallières à l'Académie des Beaux-Arts*, par **Pierre Ladoué**, p. 176.

LA VIE RELIGIEUSE

Questions de Missions

F. AUPIAIS. *L'apostolat missionnaire. Difficultés des débuts.*

des Missions Africaines de Lyon.

Provincial des Missions africaines, le R.P. Aupiais a passé de longues années en Afrique; il a organisé, en faveur des missions, des expositions remarquables et il est regardé partout comme l'une des autorités les plus compétentes en questions missionnaires. On lira avec intérêt son étude sur les difficultés de la mission.

LES PHILALÈTHES. *Le patriotisme et l'action missionnaire.*

Voici une question fort délicate, et brûlante. Dans quelle mesure le missionnaire doit-il et peut-il travailler pour son pays d'origine? Peut-on admettre un certain « nationalisme » des missionnaires?

F. BRAUN. *Le premier congrès d' « Aucam ».*

Professeur à Louvain.

L' « Aucam » est l'*Association Universitaire Catholique pour l'Aide aux Missions*. Elle vient de tenir à Louvain un congrès dont les résultats promettent d'être excellents.

L'Apostolat missionnaire

Difficultés des débuts

Aucun peuple n'a existé sans religion. Les découvertes archéologiques, aussi bien celles de l'antiquité asiatique que celles de l'antiquité précolombienne, démontrent que les peuples de ces époques ont vécu dans une « ferveur » religieuse qui absorbait l'activité humaine dans ses manifestations les plus nobles : architecture, sculpture, musique, peinture, danse, littérature.

L'étude comparée des religions a établi que les religions en général présentent un système très cohérent et souvent très complexe de croyances, de prescriptions, de cérémonies. Partout des corps sacerdotaux, fortement hiérarchisés, nettement séparés des autres castes, ont maintenu les traditions religieuses, rempli leur fonction avec conviction, constituant dans les masses une sorte de fermen qui n'était que l'une des formes de la vitalité de celles-ci

Ces masses elles-mêmes se sont montrées attachées à l'intégrité de la doctrine, fidèles à l'observation des préceptes.

La question religieuse n'était pas dans ces temps e dans ces pays une affaire personnelle : les individus étaien de la religion de leur race ; les peuples, de la religion d leurs rois ; les rois, de la religion des dieux nationaux.

Ces religions ont vécu généralement sans épreuves, ne connaissant ni schisme, ni hérésie, et quand l'heure d leur dissociation est venue, c'est que l'existence même d

s peuples s'en allait par morceaux dans la décadence des stitutions et la licence des mœurs, ou sous l'influence de uses extérieures. Les religions de cette espèce ne sont ıs portées au prosélytisme, même dans la conquête ; les eux des peuples vainqueurs restent des dieux étrangers our les vaincus. Cependant des dieux ont passé les fron-ères dans certains cas, mais ils n'étaient admis qu'à titre : divinités complémentaires sans qu'aucune atteinte ne t portée aux dieux nationaux. Si ceux-ci étaient mena-:s dans leur culte par l'introduction de dieux étrangers, s peuples, les prêtres, les rois défendaient farouchement : qu'ils considéraient comme leur patrimoine.

Il a fallu les circonstances exceptionnelles de la capti-ité pour que des individus adoptassent la religion des ainqueurs, et encore, le plus souvent, il ne s'agissait là ıe d'une manœuvre opportune ou de la simple nécessité e suivre la religion de ceux à qui ils appartenaient plu-ot que d'un travail intérieur de conversion. Mais les indi-dus, en temps normal, n'avaient aucun désir de changer e religion, ils en avaient moins encore la possibilité, et e manque de liberté ne les gênait nullement. Ils se seraient nterdit d'examiner la supériorité d'une religion sur la eur, peut-être comme un fils refuserait de porter un regard, ans parler d'un jugement, sur l'honneur de sa mère, à oup sûr comme un homme pour qui ne se pose pas la uestion de savoir s'il aurait pu naître dans une autre mille ou une autre patrie.

La religion était regardée par ces peuples comme un ıoix irrémissible fait en dehors d'eux par le destin.

Ces religions ont exercé un attrait puissant sur les âmes arce qu'elles suffisaient d'une certaine manière à leurs esoins spirituels. Peut-on croire, en effet, que les céré-ıonies grandioses de l'Égypte ne satisfaisaient que l'ima-ination des peuples, ou que le respect des lieux sacrés,

la croyance à la présence de la divinité, ne correspondaient qu'à un besoin plus ou moins sensible et instinctif de terreur religieuse?

Les hommes de ces pays vivaient dans l'obéissance et mouraient dans la paix, scellant avec force, de génération en génération, les chaînes pieuses qui fixaient invinciblement leurs descendants dans les cultes traditionnels.

Les religions des pays où se rendent les missionnaires ont-elles des points de ressemblance avec celles d'autrefois?

Il faut avoir le courage de le dire : les religions naturelles des pays de Mission ont souvent les mêmes caractéristiques d'intégrité et d'homogénéité, de ferveur et de symbolisme, de force et de violence que les religions dont j'ai parlé plus haut, c'est-à-dire qu'un missionnaire qui vit en Afrique occidentale, par exemple, peut, chez des races nettement caractérisées comme les Ibos (Old Calabar), les Yoroubas (Nigeria), les Ashantis (Côte de l'Or), etc., reconnaître, dans la vie interne des cultes, des indices mystiques et moraux qui les apparentent, au point de vue religieux, aux Romains décrits par Fustel de Coulanges.

La démonstration de cette similitude serait longue à faire, si l'on voulait s'appliquer à en souligner les détails; elle n'entre pas dans l'objet de cette étude, je ne m'y attarderai donc pas. Il suffira de dire que, avant la conquête européenne, ces pays de l'Afrique occidentale étaient fermés irrémédiablement à la pénétration missionnaire. Aucune religion nouvelle ne pouvait avoir droit de cité parmi ces peuples qui avaient identifié leur race à leur religion ou leur religion à leur race, et dont les rois étaient prêts à interdire, sous la menace des châtiments les plus cruels ou la mort, tout culte étranger.

Des essais d'évangélisation avaient été tentés au cours

des âges, au dix-septième siècle en particulier ; ils échouèrent tristement. Des missionnaires réussirent cependant vers la même époque à convertir des tribus importantes au Congo, mais la conversion de ces peuplades avait été précédée de celle de leurs chefs, ce qui en explique le succès.

La colonisation a modifié profondément le statut des peuples païens de l'Afrique, de l'Asie, de l'Océanie. Les missionnaires lui doivent de pouvoir entreprendre partout leur œuvre d'évangélisation. Ils n'ont plus à craindre d'être chassés de ces pays, ni d'exposer à une mort violente les indigènes qui auraient fini par les suivre.

Cependant, malgré ces circonstances favorables, les difficultés ne manquent pas. Il ne sera donc pas sans intérêt de noter avec quelles dispositions les indigènes reçoivent généralement le missionnaire qui vient s'établir parmi eux, quelle attitude ils prennent en face de la nouvelle religion qu'il leur apporte, comment ils cherchent à réagir et enfin par quelles étapes successives évolue leur esprit, avant d'arriver de l'hostilité et de la méfiance à la sympathie et souvent à la conversion.

Au début, la religion chrétienne n'a qu'un prestige, celui d'être la religion des blancs ; les indigènes ne connaissent pas encore le prêtre qui va s'adapter à leur existence et se dévouer à leurs intérêts moraux et matériels. Ils ne comprennent pas ce qu'il est venu faire dans leur village, car il ne leur est jamais venu à l'esprit que l'on pût changer de religion. Ils remarquent que, pour un Européen qui devrait être riche, il n'est pas escorté d'une suite nombreuse et qu'il est logé bien pauvrement, et cela n'augmente pas son crédit.

De longs mois se passent ainsi au cours desquels les indigènes voient s'élever une école fréquentée par quelques rares enfants ; eux-mêmes se décident à se présenter

en petit nombre au dispensaire. Le missionnaire, qui sait la langue, s'entretient aimablement avec tout le monde, on le voit plein d'égards pour le chef, il est de bon conseil dans plusieurs circonstances ; sous le rapport religieux, on le trouve différent des autres blancs, car il prie souvent et un peu partout ; sa conversation est pleine de sagesse comme celle des vieillards, et peu à peu il commence à devenir sympathique.

Mais les prêtres idolâtres qui ont deviné le but qu'il poursuit, et qui le surveillent de près, depuis son arrivée, agitent sourdement les esprits autour de sa personne et de son œuvre. Le missionnaire ne tarde pas à avoir des échos de cette campagne et il en ressent bientôt les effets : les indigènes s'éloignent visiblement de la Mission. Lui-même se fait bien des réflexions depuis qu'il a planté sa tente dans ce milieu jusque-là indifférent, à présent hostile, et, par ce qu'il apprend, il est bientôt à même de se faire une idée exacte de sa situation.

Cependant, loin de se décourager, il continue son entreprise avec la même ardeur, il met en œuvre tout ce que sa charité, sa prudente ingéniosité, peuvent lui suggérer pour dissiper cette sourde méfiance et ramener ces esprits hésitants. Séduit parfois par un zèle impatient, il regrette de ne pouvoir étaler aux yeux émerveillés des indigènes les beautés grandioses des fêtes liturgiques, une procession de Fête-Dieu, par exemple, au milieu d'un concours de fidèles, afin de frapper les esprits et de toucher les cœurs. Que ne peut-il, par quelque miracle, faire éclater la puissance et la magnanimité de son Dieu pour que les yeux de ces pauvres gens s'ouvrent à la lumière !

Mais non, il sait trop bien que ce n'est ni son zèle, ni son habileté, ni les miracles même qui toucheront les cœurs, car l'œuvre à laquelle il coopère est celle de la grâce, et celle-ci est du domaine de l'action divine.

L'insuffisance des moyens humains lui apparaît encore davantage devant la solidité apparente de certaines objections, la perversité de certaines attaques. Il entend dire autour de lui : « Nous devons rester fidèles à la tradition de nos ancêtres », et il sent toute la gravité qu'il y a, pour les indigènes, dans cette objection ; il sait que, en d'autres domaines, elle a été souvent leur sauvegarde contre l'ignorance et l'inexpérience dans lesquelles ils vivent, et qu'elle les a protégés contre des innovations dangereuses ou les présomptions du sentiment personnel.

On dit encore : Cette religion n'est pas de chez nous ; pourquoi les blancs veulent-ils nous imposer leurs croyances ? n'est-ce pas assez qu'ils se soient emparés de notre pays et qu'ils aient bouleversé nos coutumes ?

Le chef du village se formalise et s'inquiète de le voir exercer un ministère sacré auprès des jeunes gens qui fréquentent la mission ; n'est-il pas seul leur chef religieux et leur roi temporel ? Le missionnaire attente à ces prérogatives quand il garde sous son influence des hommes qui ne lui doivent ni soumission ni obéissance. Que deviendront nos fils, se demandent les parents, quand ils sortiront de l'école de ce Blanc ? Ils ne voudront plus travailler la terre. Ils quitteront le pays pour aller dans les villes où résident les Européens. Les ancêtres seront mécontents de ne plus recevoir ni leurs sacrifices, ni leurs offrandes habituelles, et ils nous puniront.

Les prêtres idolâtres narguent le ministre de cette nouvelle religion : Nous sommes de pauvres indigènes, disent-ils, mais du moins nous vénérons nos morts ; avez-vous vu cet homme rendre un culte aux siens ? Ils demandent encore : Où est le sang de ses victimes ? par quelles paroles donne-t-il une vertu à ses médicaments ? sait-on s'il fait tomber la pluie et s'il arrête les orages ? comment découvre-t-il les voleurs ? pourquoi fait-il mourir les vieil-

lards en faisant couler de l'eau sur leur front ? où sont sa femme et ses enfants ?

Le missionnaire apprend encore qu'ils poursuivent d'une haine implacable les jeunes gens qui osent malgré tout fréquenter la mission, que plusieurs ont été menacés d'empoisonnement, que l'un d'eux a été enlevé de force de sa famille et enfermé dans un couvent fétichiste. On lui répète aussi comment est interprétée sa doctrine, tout ce qui est dit des principaux mystères de la vie du Christ, de sa naissance dans une crèche, de son crucifiement entre deux voleurs.

Et, malgré lui, il se demande à quelles extrémités pourraient se livrer ces chefs excités par les prêtres en fureur, s'ils avaient conservé le droit de vie et de mort dont ils jouissaient avant l'arrivée des Blancs. Au souvenir de la primitive Église née dans les souffrances et les persécutions, il sent, lui aussi, la soif des sacrifices. Par contre, il se rappelle que l'un des caractères essentiels de l'activité missionnaire est de « durer » et que les missionnaires eux-mêmes reçoivent, comme principale directive, la recommandation de « tenir ». Parfois on pourra hésiter longtemps avant d'ouvrir un nouveau poste ; mais, une fois commencée, une mission doit demeurer à tout prix.

Le missionnaire qui subit les assauts du parti adverse avec la violence que nous avons vue, en conclura qu'il lui faudra de longues années pour modifier l'opinion publique à son égard et obtenir des conversions individuelles, mais il ne songera nullement à abandonner la partie. Il continuera donc son humble tâche, il soignera les malades à son dispensaire, il les visitera à domicile, il fera l'école, agrandira ses locaux, se perfectionnera dans la connaissance de la langue.

Ce temps est celui de la maturation pour les chrétientés futures ; c'est l'époque où la graine, ensevelie dans le

lon, se recueille et se prépare mystérieusement à briser
n enveloppe pour cheminer obscurément sous terre
apparaître, un jour, fragile encore, mais pleine d'espé-
ıce, comme la « tige de sénevé » « qui deviendra un
ɔre où les oiseaux du ciel viendront faire leur nid ».

Les indigènes avaient trouvé le missionnaire bien misé-
ɔle lors de sa première installation et ils en avaient
nçu quelque mépris pour sa personne; maintenant
'ils le voient faire de fréquentes aumônes, distribuer
ıtuitement des médicaments, construire des dépendan-
; relativement coûteuses pour loger des pauvres, des
ılades ou des enfants, ils constatent que son indigence
:tait pas réelle, mais qu'il était lui-même désintéressé
généreux, et cela lui vaut un commencement de con-
ıération.

Quand ils lui demandent pourquoi il partage ainsi leur
stence et sème autour de lui les bienfaits, il leur répond :
ır Dieu. Cette simple raison les étonne d'abord, puis,
lexion faite, leur paraît vraisemblable; eux-mêmes, en
et, ont recherché les motifs secrets de cette bienfaisance,
ont éliminé, les uns après les autres, tous ceux qu'ils
ıient pu supposer : intérêt commercial, raisons politi-
es, etc... ; ils ont appris aussi que les Blancs ont une
igion, que cette religion est celle du Dieu Suprême et
e le missionnaire en est le prêtre.

S'ils se laissaient aller à la pente naturelle de leurs
sonnements, ils concluraient que le missionnaire doit
e puissant sur le monde invisible et redoutable, et qu'ils
aient bien de le craindre ou de mériter ses faveurs.
:st ainsi du moins qu'ils agiraient envers un prêtre de
r culte; mais les peuvent-ils comparer l'un à l'autre?
prêtre de Dieu est bon comme Dieu, tandis que celui
; fétiches est méchant comme eux (c'est la croyance
ligène).

Ceux qui approchent le missionnaire racontent qu'o
le voit souvent seul, dans sa chapelle, et qu'il y prie pou
le village tout entier, comme il l'a dit bien des fois. On n
saurait croire combien dès lors ces païens, profondémen
attachés à tout ce qui est sacré, se sentent attirés ve
cet homme qui communique avec la divinité! Rema
quons, en effet, que, s'ils se sont opposés à l'introductio
d'une religion nouvelle dans leur pays, ce n'est pas par
qu'ils la croient fausse ou mauvaise; pour eux, comme pou
les païens de l'antiquité, toutes les religions sont vraies o
utiles; mais chaque peuple a la sienne.

S'il n'y avait pas, pensent-ils, cette malheureuse que
tion de conversion à laquelle le prêtre blanc paraît att
cher tant d'importance, comme on s'entendrait facilemen
Après tout, Dieu est le *maître*, maître même des fétiche
et, peu à peu, dans le cœur de quelques indigènes naît
désir de demander secrètement à son ministre de pri
pour leur famille, leur santé, leurs intérêts, leurs diffic
tés; même dans leur religion il faut tout demander, c
l'homme est faible sur la terre; il est livré aux puissanc
aveugles des événements extérieurs, à la malignité d
esprits mauvais, à ses erreurs personnelles, aux châtimen
toujours menaçants des irascibles ancêtres, au méconte
tement des dieux.

Un jour, enfin, ils ont le courage de faire une premiè
démarche dans ce but, et s'en retournent enchantés
l'accueil amical qui leur a été fait. Peu de temps après,
reviennent chez le missionnaire pour le remercier d
prières faites à leur demande. Est-ce à dire que ces pr
res ont été exaucées? Pas nécessairement; les indigèn
doués d'une grande sagesse, n'attendent pas de la
plus de bonheur qu'elle ne peut en donner; aussi croie
ils aisément que, ce qui leur arrive de bien, ils l'ont obte
par faveur, alors même qu'il s'agit d'un événement, h

x il est vrai, mais qui devait arriver logiquement. endant, comme ils ont aussi beaucoup de confiance, peut-on pas croire que Dieu, touché de leur simplicité, unit souvent devant eux les difficultés de la vie? Même us dans leur attente, ils remercient encore le prêtre ume ils le font pour le guérisseur qui s'est dépensé en , et leur conduite s'inspire des mêmes raisons : l'un ié, mais c'est Dieu qui exauce ; l'autre a soigné, mais t Dieu qui guérit.

es relations d'un caractère plus intime s'établissent à peu entre le prêtre catholique et les fidèles d'une gion si différente; il est, en effet, un point commun ces âmes se touchent : âmes ingénues de pauvres ns, âme désintéressée du missionnaire, elles se réunis- dans le même sentiment de la faiblesse humaine et s la même confiance dans une intervention bienveil- e de Dieu.

ous quelle influence le missionnaire sera-t-il attiré à tour vers ses nouveaux amis? Assurément par cette pathie, faite de pitié, qui rend son cœur de prêtre sible à toute infortune physique ou spirituelle, celle de s corps couvert de plaies, celle de leur âme non régé- e par le baptême. Mais il est problable qu'il ressentira ore une autre sympathie, faite d'estime pour les qua- morales qu'il a découvertes dans les indigènes à mesure l apprit mieux à les connaître. Il semble paradoxal irmer que cet Européen, chrétien jusque dans les elles, prêtre par surcroît, se sente des affinités, et des nités morales, avec ces paysans africains, avec ces infi- s. Ce sentiment, cependant, est tout naturel, une fois is que ces peuples primitifs ont des aspirations qui nent faim et soif de la justice, des principes qui la fient, des croyances qui l'étayent, des disciplines qui uident et des sanctions qui la garantissent.

Partons de ce dernier fait qui n'est que la conséquen
des autres, et reconnaissons que les fautes contre l
mœurs telles que vols, séduction, coups, assassinat, impiét
manque de respect aux chefs, sont punies plus rigoure
sement chez les primitifs en général qu'en aucun pa
civilisé.

L'un des principaux motifs qui a valu à ces populatio
la réputation de barbarie et qui les a marquées au fer rou
aux yeux des nations européennes, est la répression so
vent trop sévère des fautes commises ; relisez dans
livres de voyageurs les récits des mutilations, des mo
violentes, des tortures les plus variées, elles ont presq
toujours pour cause un manquement à la discipline é
blie. Cependant ces répressions n'ont été laissées ni
l'arbitraire, ni à l'imprévu : la punition ou le suppli
sont infligés au nom du roi par un justicier officiel, et el
sont conformes, dans le détail de leur application, à c
usages traditionnels dont l'origine se perd dans la n
des temps. Ce sont les anciens qui gardent le dépôt de
code immuable. La fidèle transmission de ce code à t
vers les âges, son application invariable, seraient impos
bles sans une moralité certaine qui implique le resp
des exemples laissés par les ancêtres, pour eux irréproch
bles, et la crainte d'invisibles justiciers : les divinités.

On a voulu prétendre que ces punitions étaient u
fin, au lieu d'être un moyen, et qu'elles assuraient l'o
servation des lois par la seule crainte qu'elles inspiraie
Une expérience récente, dans un pays civilisé, l'Amériq
sèche, démontre que les défenses légales, malgré des sa
tions disproportionnées à leur objet, sont par elles-mên
incapables de diminuer les délits, parfois même cré
une tendance à les multiplier. Il aurait dû en être
même dans les pays primitifs si les punitions de fau
morales n'avaient éveillé dans les âmes d'autres échos q
la crainte et la servilité.

Cette répression excessive des moindres fautes est l'indice que ces populations ont une réelle délicatesse de conscience ; cette répression souligne en effet le prix qu'elles attachent à l'observation de la loi morale.

Nous n'avons pas à remonter loin dans notre histoire pour rencontrer des exemples de punitions équivalentes, et cependant, nous ne pouvons nier que les générations qui nous ont précédés nous ont légué un bel héritage de moralité. Qui donc oserait prétendre que nous valons mieux qu'elles et que nous devons cette supériorité au relâchement qui s'est introduit dans la répression des fautes ?

A ceux qui mettraient en doute la « capacité » morale des indigènes nous rappellerons que les sociétés humaines sont souvent redevables, pratiquement, de l'intégrité de leur morale, aux conditions extérieures de leur existence, à la vie de famille, le travail aux champs, la santé, la pauvreté, qui constituent un terrain moral plus fécond que la vie des cités, l'éloignement des parents, la richesse, la morbidité. Cela ne veut pas dire que ces conditions constituent elles-mêmes la morale, ni qu'elles sont absolument requises pour sa conservation, mais leur absence suffit souvent à faire baisser le niveau des mœurs.

Si on voulait se servir d'une comparaison, on dirait que ce ne sont pas les murailles fortifiées d'une ville qui maintiennent dans la cité la vie artisane, familiale, intellectuelle, religieuse, etc. ; mais elles rendent la vie possible par la protection qu'elles lui assurent et, pour construire ces murailles, il a fallu savoir toute la valeur de la vie de la cité à laquelle il s'agissait de donner la sécurité. Appelons murailles les répressions sévères en usage chez les peuples primitifs, et nous aurons délimité la vaste enceinte où se meuvent les actes moraux de leur vie sociale et de leur vie individuelle.

Quand un missionnaire affirme que les primitifs ont une moralité parfois remarquable, on est tenté de lui dire : « Qu'allez-vous faire dans ce cas en ces pays, si vous n'avez pas à en améliorer les mœurs ? »

Cette objection n'a qu'une valeur apparente. Rappelons, en effet, que le rôle du missionnaire n'est pas uniquement moralisateur. Suivant l'ordre de Jésus-Christ : « Allez enseigner toutes les nations et baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », son obligation première est d'enseigner la religion qu'il sait être la seule vraie.

La religion des primitifs, religion d'attente, et déjà fort sommaire et incomplète par elle-même, a été tellement défigurée par l'erreur, la superstition et les fausses croyances, que l'on peut dire avec raison qu'ils marchent en tâtonnant dans l'obscurité. Seule la lumière de la vérité les délivrera, et le missionnaire est porteur de cette lumière. La vraie religion est une, comme la vérité, et tout ce qui est en dehors d'elle est erreur et désordre. Quelque parfaite que puisse être la morale d'un peuple, du moment qu'il professe une autre religion que la religion catholique, la vérité souffre violence, et la présence d'un messager de l'Évangile s'impose afin qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un pasteur, selon la volonté du Christ.

Rappelons encore que, si la morale est une pour toute l'humanité, elle peut cependant évoluer sur un double plan : l'un naturel, l'autre surnaturel. Le premier est commun à tous les hommes, car la loi naturelle est inscrite dans tous les cœurs ; mais, pour que l'âme atteigne sa destinée, qui est son union à Dieu dans une vie surnaturelle, la morale naturelle ne saurait suffire ; il faut des moyens surnaturels, et, d'abord, la vertu de foi avec les autres vertus infuses ; il faut des grâces et des sacrements

our vivre une vie de foi et rendre les actes méritoires our le ciel. Ici encore le missionnaire, le prêtre catholique, est donc absolument nécessaire comme dispensateur e ces moyens surnaturels et comme médiateur entre Dieu t les âmes.

Nous disions plus haut que l'on trouve parfois chez les rimitifs une moralité remarquable. Cette assertion qui, à remière vue, pourrait surprendre, demande quelques récisions. Et d'abord, de quels primitifs s'agit-il ici?

Nous voulons parler des peuples qui ont conservé intéralement leurs organisations sociales, religieuses et surout politiques, c'est-à-dire des populations fétichistes de intérieur des terres qui n'ont encore subi aucune influence oit musulmane, soit prétendue européenne. Il faut reconaître que, grâce à la domination européenne, à cause ussi des facilités de pénétration et de communications, es conditions économiques et sociales qui s'en sont suiies, ces peuples absolument primitifs tendent de plus en lus à disparaître. Sous ces diverses influences, les instiutions familiales, sociales et politiques n'ont pu conserver eur intégrité première, en sorte que, parallèlement à un rogrès et une amélioration générale incontestables, se oursuit un processus de désagrégation qui se répercute ur la moralité de l'individu et dont il n'y a pas toujours eu de se féliciter.

Essayons à présent de donner quelques caractéristiques e cette moralité primitive.

Les missionnaires constatent d'abord que les indigènes bservent fidèlement les lois dites « positives » en se conormant scrupuleusement au code si compliqué chez eux ui prescrit les prières quotidiennes, les jeûnes, les abstiences, ou qui défend le port de certaines parures, la culure de certaines plantes, la chasse de certains animaux

l'usage de certains moyens de locomotion, etc... Cette fidélité dans des choses souvent secondaires, de caractère privé, et dont la violation ne serait pas toujours punie, étonne le missionnaire, car, en sa qualité de directeur de conscience, il la range parmi les manifestations les plus sûres d'une forte éducation de la volonté acquise en vertu d'une discipline sévère, d'une méthode intelligente et probablement d'une idée supérieure. Grâce à elle, les indigènes évitent plus facilement les manquements qui trouvent tant de marge entre les extrêmes : Je n'ai ni tué ni volé. Le plus surprenant est que cette possession de soi, qui rend maître de tant d'inclinations, n'est pas le fait d'une élite qui se distinguerait de la masse informe des faibles et des lâches par la fermeté de son caractère ou la délicatesse de son âme. A peu près tous les hommes d'une même tribu auront une attitude identique devant des obligations communes.

Le missionnaire remarquera, à propos de cette uniformité d'attitude dans les individus, que les personnalismes ont tendance à disparaître dans l'organisation de ces sociétés. Tout porte à cet effacement, les indigènes ne possèdent en propre ni champ, ni maison, ni salaire... On pourrait craindre que, dans cette vie communautaire, les individus n'acquièrent aucun coefficient de valeur; ils s'y fortifient au contraire, comme les anneaux d'une chaîne gagnent en résistance par leur uniformité. Aussi on ne constate que rarement, chez ces peuples, ces hypertrophies, ces morbidités du moi qui font les individus violents, irascibles, présomptueux, prodigues, avares, etc...

Le missionnaire remarque ensuite que la fidélité à la tradition donne aux populations indigènes une fixité qui leur permet de constituer vraiment un patrimoine moral, accru de génération en génération, parce que les fils recueillent l'expérience des pères à un âge où, dans d'au-

pays, ils recommencent fréquemment pour leur pro-
compte et de leur propre autorité une formation trop
vent accompagnée d'initiatives inconsidérées, d'échecs
niliants ou de fautes déshonorantes. C'est à ce culte de
radition que les indigènes doivent cette pondération
les voyageurs ont remarquée même chez les jeunes
qui est l'expression de la sagesse accumulée des géné-
ions.

Les missionnaires remarquent enfin que tout ce qui se
porte aux sens est nettement en relation avec l'œuvre
la chair, en vue d'une propagation légitime de la race.
déjà démontré ailleurs que les femmes étaient plus
res qu'épouses ; les différents âges de la vie, suivant les
es, se trouvent dans une position analogue vis-à-vis de
procréation, ce qui fera les jeunes filles vierges, les fem-
s fidèles, les hommes abstinents avant le mariage et au
ment de la maternité. Les fautes dites contre nature
nt inconnues chez ces primitifs, et le dévêtement a
posé des retenues d'une extrême rigueur.

Cependant cette moralité incontestable, et dont on
urrait citer d'autres aspects, n'a pu empêcher la polyga-
e, l'esclavage domestique, un nivellement social tyran-
que (à notre point de vue européen), la sujétion absolue
s enfants à leur père, pour le mariage notamment, le
oit de vie et de mort exercé par les plus petits chefs, les
reuves du poison, les sacrifices rituels des personnes
maines, etc...

Admettons que, dans une certaine mesure, un arrêté
ministratif peut suffire pour supprimer, au moins extér-
eurement, quelques-uns de ces usages. Ces interventions
peuvent manquer d'entraîner une perturbation réelle
ns l'existence des indigènes. Habitués à une conception
vie, à des institutions pour eux jusque-là respectables
ais à présent interdites ; par ailleurs, nullement préparés

à celles qui leur sont proposées, ils demeurent socialement et moralement désemparés devant ces changements subits. Niera-t-on que le christianisme avec son autorité morale, ses fortes disciplines, son expérience et sa sûreté de vue ne soit d'une grande utilité pour adapter les indigènes au jeu des institutions nouvelles qui vont brusquement affranchir l'enfant, la jeune fille, la femme, l'esclave, toutes les classes sociales, et pour transformer le service du roi, le culte des ancêtres, les coutumes sociales, afin de les rendre plus humains, de les ramener à leur juste proportion, en leur conservant ce qui peut s'y trouver de respectable?

Cette action « sociale » du christianisme justifie déjà la présence du missionnaire; ni son apologétique, ni son rôle d'éducateur, ne sauraient être gênés du fait qu'avant son arrivée il peut se trouver parmi les indigènes des âmes droites vivant entièrement selon la loi naturelle et en dehors de toute faute grave. Disons plutôt qu'il ne peut que se réjouir de rencontrer de tels états d'âmes, et de même que le Christ remerciait son Père de réserver la révélation des grandes choses aux humbles et aux petits, de même le missionnaire sera reconnaissant en son cœur de pouvoir annoncer à ces peuples humbles, déshérités et méprisés la grande nouvelle : « Un Sauveur vous est né! »

Aussi, on ne saurait croire comme ces pauvres gens écoutent avec avidité, avec recueillement le messager de l'Évangile quand il leur fait de longs exposés de la doctrine chrétienne. Je dis bien « avec avidité », car, dans leurs religions qui sont généralement ésotériques, ils ont été privés d'enseignement religieux. Quel émerveillement que d'entendre ces claires vérités sur Dieu, la création, le salut, les fins dernières, qui leur apportent les plus consolantes certitudes!

Des fêtes comme celle de Noël deviennent vite populai-

res. Qu'on ne dise pas que les indigènes sont uniquement séduits par le décor émouvant qui entoure la crèche, cette pauvreté et ces pauvres, ou encore que cette fête, célébrée la nuit, va droit au cœur de ces gens toujours épris de mystère et de poésie. Ce qui les émeut surtout, c'est l'idée d'un Dieu venu sur la terre. Depuis des millénaires ils sont à la recherche de l'inconnaissable, et, chaque fois qu'ils ont cru rencontrer la divinité, elle leur a apparu sous l'aspect de figures multiples et toujours cruelles... La pensée d'un Dieu faible et doux comme un enfant les rend familiers et, néanmoins, ils sont tenus en respect par les miracles qui accompagnèrent sa naissance : l'étoile, les lumières fulgurantes, les anges annonciateurs.

Quand les indigènes ont pu jeter un regard sur la vie intérieure de la religion prêchée par le missionnaire, bien des choses, obscures jusqu'alors, s'éclairent pour eux. De plus, la sévérité dans les prédications pour tout ce qui concerne la morale, la pudeur, l'honnêteté, la dignité personnelle, les véhéments reproches quand les premiers fidèles se relâchent dans la pratique de la religion, trouvent chez eux un écho sympathique, et cette rigueur du missionnaire sera l'un des principaux motifs pour lesquels ils lui confieront le soin d'élever et d'instruire leurs enfants, même quand ils ne voudront pas qu'ils deviennent chrétiens.

Je croirais volontiers que les indigènes ont un sens aigu du rôle de la sévérité. Ils ont reconnu depuis longtemps que la faiblesse humaine ne peut se passer de contrôle et de sanction. C'est pourquoi ils considéreront la vigilance des chefs, surtout celle des chefs religieux, comme une sorte de protection basée sur la bienveillance. Lorsqu'un missionnaire a convoqué l'un de ses fidèles pour lui reprocher sévèrement une faute qui a été en même temps un scandale, il ne sera pas surpris de voir ce chrétien revenir le lendemain le remercier des observations reçues.

Les indigènes apprécient également l'organisation de l'Église, qu'ils devinent imposante, même dans l'improvisation des chrétientés naissantes. Ils savent que le missionnaire a des chefs nombreux qui lui envoient d'Europe des instructions et des ordres. Celui qu'ils voient le plus souvent, le Vicaire Apostolique (l'Évêque), est toujours reçu à la mission avec une grande solennité ; on le salue un genou en terre, comme on fait pour le roi.

Le missionnaire lui-même occupe un rang nettement supérieur à ses auxiliaires, ses catéchistes et ses maîtres d'école ; cette structure solide d'une institution où l'on commande, où l'on obéit, plaît à leur esprit discipliné par des siècles d'obéissance.

L'autorité suprême du prêtre dans le pardon des péchés, sa puissance d'intercession dans le sacrifice de la messe, le placent, à leurs yeux, bien au-dessus des prêtres de leur religion qui jamais n'ont joué un rôle aussi élevé entre la divinité et les hommes, entre les hommes et la divinité. Ils commencent à entrevoir comme il ferait bon de placer sa vie sous la protection d'un tel prêtre dans le désarroi actuel des esprits, quand les jeunes gens n'obéissent plus aux anciens, quand les femmes abandonnent la maison de leur mari, quand les rois ont perdu leur autorité, les féticheurs leur prestige, les cérémonies leur solennité, les sacrifices leur efficacité, depuis l'arrivée des Blancs.

C'est un lieu commun de parler de la versatilité des populations indigènes, des primitifs en particulier. Ce que nous avons dit de leur attachement à la tradition, de leur forte constitution religieuse, démontre que cette versatilité ne se manifeste pas à l'occasion de la conversion. En effet, les Noirs, par exemple, changent difficilement de religion. Il faut pour cela que leur âme soit mise longtemps en état de siège, qu'elle soit attaquée par un ennemi supérieur en nombre, que ses sorties contre l'adversaire tournent en

aite, que le sort des armes indique qu'une volonté supé-
ure s'oppose à la victoire de l'ancienne croyance. Alors
lement ils cèdent, parce que l'heure d'une nouvelle
entation des esprits paraît marquée par Dieu lui-même,
a permis qu'une nouvelle religion, bien supérieure à
le du passé et tout à fait inconnue des ancêtres, envoyât
messagers dans le pays.

Cette religion leur offre, du reste, des chemins d'accès
is lesquels il est tentant de s'engager. En général, les
igions indigènes font vivre leurs adeptes dans une cer-
ne paix, parce qu'elles leur permettent de réparer leurs
tes par des sacrifices, — quand ils n'en sont pas punis
les épreuves et les maladies. — Un païen devrait donc
r venir la mort avec sérénité, dans la certitude de n'a-
r pas mérité par une vie coupable les châtiments de
-delà, ou d'en avoir évité les rigueurs par l'expiation.
pendant, l'approche de la mort leur donne parfois une
nde inquiétude, parce que, dans le pays des morts, leur
nheur, qui consiste à rejoindre les ancêtres, dépend en
nde partie de la valeur des sacrifices faits sur leur tombe
leurs descendants. Ceux-ci feront leur devoir, assuré-
nt, mais de quelle manière, et dans quel état de cons-
nce? Qu'arrivera-t-il si l'abondance ou la qualité de
rs sacrifices laissent à désirer? Incertitudes troublantes,
qui ne permettent à personne d'envisager l'existence
l'au-delà avec une tranquillité parfaite.

Et voici que la nouvelle religion, si attrayante déjà par
e-même, et qui paraît si vraie avec sa foi en un Dieu
uveur mort pour le salut de tous les hommes, offre à
is ceux qui veulent la pratiquer un moyen sûr, un
rement, le baptême, qui ouvre au croyant les portes du
el.

Cette considération, avec ce qu'elle comporte de con-
fiant, et la confiance qu'elle engendre devant le mystère

de l'au-delà, si elle n'influence pas toujours les anciens au point de les convertir, du moins contribue-t-elle puissamment à susciter leur bienveillance et leur sympathie pour la nouvelle religion et son ministre.

L'évolution dans le jugement des indigènes sur le missionnaire et la religion qu'il prêche ne sont pas nécessairement les étapes de la conversion individuelle, mais simplement la transformation progressive de l'opinion à leur sujet.

La conversion individuelle peut être diverse selon les circonstances, elle est du domaine de la grâce et le fruit du travail de Dieu dans les âmes.

F. AUPIAIS,
des Missions Africaines de Lyon.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le patriotisme et l'action missionnaire

C'est un préjugé fort répandu parmi les catholiques
nçais qu'il n'est pas de meilleur moyen d'être fidèle
ant de l'Église que d'être d'abord tout dévoué à la
ndeur de la patrie. Les intérêts de la France et de
eligion iraient de pair. Un désaccord, encore moins un
flit, entre les égards qui leur sont dus, ne serait même
convenable.
Certains débats politiques assez récents ont démenti
e conception aussi peu nuancée des devoirs qui s'im-
sent à la conscience chrétienne. Ils ont fait apparaître
reur de mettre sur un même plan des obligations d'i-
gales valeurs et la confusion qui en résulte. On peut
nettre, à la vérité, que plus les sources du devoir sont
vées et généreuses, moins elles risquent de se trouver
opposition. Mais il faut se garder d'aller plus loin.
urquoi l'amour de la patrie se trouverait-il toujours
ordé avec l'amour de Dieu? Comment ne serait-il pas
et au dérèglement, comme toutes les passions humai-
? On dira qu'il n'est pas de passion plus noble que l'a-
ur de la patrie. Mais l'amour maternel est aussi parmi
plus désintéressés, et il n'en est pas qui soit plus à
nneur de l'espèce humaine, l'amour de Dieu mis à
t. Cependant on lui connait d'excessifs emportements,
sont funestes à la famille et condamnés par la loi
étienne. Le sacrifice d'Abraham n'est-il pas l'image du
flit de l'amour paternel avec l'amour de Dieu? Pour-
oi l'amour de la patrie ferait-il exception? Au contraire,
qu'il porte en lui d'égoïsme collectif, si l'on peut dire,

l'expose à se heurter aux exigences universelles de l'
mour de Dieu.

Et dans ce cas, l'attitude du chrétien, quelle sera-t-elle
Pris entre la sommation de sa conscience religieuse et
reproche de tiédeur dont une jalouse patrie le menac
il est en proie à de cruels débats intérieurs. Ferme sur
devoir chrétien, il se voit accusé d'être un mauvais fils d
sa nation. S'il accorde tout à cette dernière, il cesse d'êt
un chrétien véritable.

C'est un nouvel exemple de la situation difficile
laquelle est condamné tout citoyen catholique dans u
société qui ne l'est pas. Il ne lui est jamais permis d
se sentir à l'aise. Il traine toujours après lui, dans so
désir de perfection, mais loin derrière lui et à trave
mille refus et résistances, la société à laquelle il appa
tient. Vaincu déjà dans sa propre faiblesse, il subit u
échec plus grave encore dans son apostolat civique. To
néanmoins n'en est pas perdu, et la société, qui pen
avoir assuré le triomphe de son incroyance, a cédé aus
de ce côté plus qu'elle n'imagine.

Il faut, à chaque circonstance susceptible de renouv
ler le conflit, trouver la solution du devoir à remplir
des légitimes susceptibilités à ménager. Encore une fo
dans ce compromis le chrétien ne trouve jamais la co
mode liberté de mouvement qui est propre à l'esprit d
monde. Il cherche cependant, en soutenant le point d
vue de l'Église, à maintenir sa réputation de bon citoy
au regard d'une opinion mal informée, et à sauver u
influence qui importe au bien de la Cité.

La question de l'activité missionnaire et des espoi
fondés sur elle pour l'influence nationale est assurémen
parmi les plus délicates.

Relisons d'abord avec attention l'enseignement don
aux missionnaires par Benoit XV, dans l'encycliq
Maximum illud, du 30 novembre 1919 :

Souvenez-vous que vous avez un royaume à étendre, non ce
des hommes mais celui du Christ ; une patrie à peupler, non ce
de la terre mais celle du ciel.

Quelle pitié ce serait de voir des missionnaires méconnaître leur dignité au point de placer dans leurs préoccupations leur patrie d'ici-bas avant celle du ciel et témoigner d'un zèle indiscret pour le développement de la puissance de leur pays, le rayonnement et l'extension de sa gloire au-dessus de tout! Ces dispositions seraient pour l'apostolat comme une peste affreuse; elles ne tarderaient pas à énerver toutes les énergies de l'ouvrier des âmes au cœur du héraut de l'Évangile et à ruiner son influence auprès des populations. Si barbares et si grossières qu'elles puissent être, elles se rendent facilement compte des intentions qui animent le missionnaire, du but qu'il poursuit au milieu d'elles, et s'il lui arrive de viser autre chose que le bien des âmes, un instinct très subtil ne manque pas de les avertir. Supposons que le missionnaire se laisse en partie guider par des vues humaines et qu'au lieu de se conduire en tous points en véritable apôtre, il montre qu'il se préoccupe *en même temps* de servir les intérêts de sa patrie : aussitôt toutes ses démarches seront discréditées aux yeux des populations; elles en viendront facilement à s'imaginer que le christianisme n'est que la religion de telle nation étrangère, que se faire chrétien, c'est, semble-t-il, accepter la tutelle et la domination d'une puissance étrangère et renier sa propre patrie.

..... Nous éprouvons une peine profonde à constater que des périodiques consacrés aux missions, et qu'on s'est mis à répandre ces dernières années, révèlent chez leurs rédacteurs un zèle ardent pour l'expansion de leur propre pays plutôt que pour l'extension du règne de Dieu : et, détail étrange, on ne se soucie nullement que cette politique discrédite la sainte religion aux yeux des infidèles.

..... Ce n'est pas ainsi que se comporte le missionnaire catholique vraiment digne de ce nom : il se rappelle toujours qu'il représente les intérêts du Christ et en aucune manière ceux de son pays; sa conduite est telle que chacun reconnaît en lui, sans la moindre hésitation, l'apôtre désintéressé du christianisme, dans cette religion qui réunit dans une seule étreinte tous les hommes qui adorent Dieu en esprit et en vérité, qui s'assimile à tous les peuples « et dans laquelle il n'y a ni Gentil ou Juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare ou Scythe, ni esclave ni affranchi, mais le Christ tout à tous » (*Col.*, III, 11).

Des textes aussi formels ont modifié le ton de la presse catholique dans son ensemble. Si certains de ses organes ont commis l'erreur d'imprimer que « la question des

missions est avant tout une question nationale », cette fausse note est demeurée sans écho. Mais les défenseurs de la vérité voulaient en même temps ménager la bonne volonté officielle dans l'affaire des congrégations missionnaires. L'opinion n'aurait pas compris que les catholiques s'abstiennent de la soutenir. D'où le malaise de notre presse, entraînée malgré elle sur un terrain où son concours attendu devait éviter toutefois une compromettante approbation. Le terrain où nous aurions suivi sans arrière-pensée le gouvernement était en effet le seul qui lui fût interdit, autant par son propre sentiment que par celui de nombreux éléments nécessaires à la formation d'une majorité.

Si donc la question se présentait sous la forme simpliste de missionnaires travaillant en pays païen, pour un but religieux certes, mais avec le souci affiché de planter le drapeau national, de faire prévaloir la langue et la culture de leur nation, de substituer la civilisation gréco-latine aux civilisations indigènes, en un mot si nos missionnaires comprenaient leur tâche comme l'exploration et la conquête de régions païennes par des pionniers de l'Occident à la fois messagers de l'Église et ambassadeurs de leur patrie, et s'il s'agissait de maintenir, d'encourager, de fortifier cette situation, notre réponse serait dictée par la doctrine de l'Église. Au risque de nous voir imputer à crime notre conduite, il faudrait protester contre une conception qui trahit l'esprit chrétien.

Le problème de notre attitude serait aussi difficile s'il n'existait au monde que nos missionnaires de Chine, par exemple, et que l'initiative du Ministère des Affaires Étrangères tendît ouvertement à utiliser leur action pour sa propagande.

Plusieurs journaux ou revues ont reproduit, en son temps, un document qui apporte des précisions caractéristiques à ce propos. C'est une citation de l'hebdomadaire nationaliste chinois, le « *San Min* », qui parait à

aris et s'était jusqu'à ce jour gardé de déclarations anti-
éricales. Dans le numéro du 14 novembre 1928, un de
s rédacteurs, après avoir fait à grands traits l'histoire de
politique anticléricale française, ajoutait :

De ce qui précède, il faut conclure que les Français qui jugent
ce point détestables pour leur propre pays les congrégations reli-
euses, veulent les maintenir en tant qu'instrument de domination
térieure... Comment ne combattrions-nous pas, ne supprime-
ons-nous pas cette meute impérialiste [des missionnaires] ? De toutes
es forces je crie à mes compatriotes : « A bas la meute impéria-
ste ! »

Cet excès de xénophobie, qu'on voudrait croire pas-
ger, s'alimenterait facilement avec divers documents
fficiels, et même avec le texte de l'ancien article 71 du
meux projet de loi, où l'œuvre d'éducation française
ccomplie par nos missionnaires est opposée à celle « des
ongrégations étrangères soutenues par leur gouverne-
ent... pour le plus grand profit de leur influence natio-
ale ».

Ce cas concret suffirait à justifier les alarmes de la
apauté, si elles ne se fondaient sur des motifs unique-
ent surnaturels. Il n'est pas douteux qu'unir imprudem-
ent l'action missionnaire et l'influence nationale, au
oment du réveil général des nationalismes, équivaudrait
préparer la mort des missions et la fin des progrès de
Évangile. Et de la part de ceux qui sont accessibles au
eul avantage humain, leur obstination à le poursuivre
ar un moyen illicite aboutirait à ruiner l'édifice sur
quel ils auraient imprudemment arboré les couleurs de
patrie sous le signe de la Croix.

Ce qui se trouve vrai de la Chine l'est tout autant du
apon, de l'Inde, de la Turquie, et même de l'Afrique où
mouvement noir tend à ressusciter la conscience et
orgueil d'une race affreusement martyrisée par l'Eu-
ope chrétienne.

En de tels pays l'activité patriotique des missionnaires se trouve aujourd'hui condamnée par les conditions de l'heure présente. Nous venons de montrer que le problème serait pour nous insoluble si le gouvernement nous demandait de l'appuyer dans son désir de favoriser cette activité. En fait, il semble que le gouvernement lui-même ait mis une sourdine à l'expression, sinon à la réalisation de ses espérances. Il comprend, aux rumeurs qui viennent de l'Extrême-Orient, qu'elles sont singulièrement fragiles.

Nous sommes conduits à examiner le contenu de ces termes : « missionnaire » et « influence ».

Au regard de leurs défenseurs officiels, tous les religieux français établis en dehors de la métropole sont des missionnaires. Il y a cependant entre eux des différences considérables. C'est par un abus de mots que l'on désigne sous le même nom les religieux qui évangélisent les païens et tous les éducateurs qui ont fondé des collèges à l'étranger. Une première distinction s'impose là. Une deuxième doit être faite entre ceux qui ont bâti des établissements d'instruction en pays chrétien, et d'autres qui les ont ouverts en pays musulmans ou païens. Et parmi les pays chrétiens, il convient en outre de ne pas confondre les peuples catholiques et les orthodoxes. Le cas n'est pas pareil pour les éducateurs installés en Argentine et pour les Assomptionnistes de Bulgarie, de Serbie, ou de Roumanie. Et tant de distinctions n'embrassent pas encore la complexité des situations réelles, car il faudrait encore considérer séparément les religieux enseignants dans les pays qui les ont appelés, par exemple les Frères des Écoles chrétiennes placés sur la demande du gouvernement colombien à la tête de l'École Normale d'État, et ceux qui s'y sont réfugiés sans rencontrer d'oppositions mais aussi sans que leur qualité de Français leur ait créé un droit particulier à l'hospitalité reçue.

rler sans distinction et sans nuance de l'influence
nale des missionnaires est dangereux. Mettons à part
s particulier où des religieux ont été appelés comme
çais, et n'ont reçu une situation privilégiée d'éduca-
à l'étranger que parce qu'ils étaient regardés comme
mbassadeurs en pays amis de la langue et de la civili-
n françaises. Dans ce cas limité, l'on peut admettre
'apostolat religieux, réduit d'ailleurs parfois comme
gypte à la simple manifestation de la vertu et de la
le chrétiennes, reçoive, pour un enseignement donné
ançais et suivant la méthode française, la faveur offi-
du gouvernement intéressé à cultiver une amitié
lui offre. Mais, à la vérité, s'agit-il bien là d'apostolat
onnaire?

connaissons encore que l'État français ne saurait se
téresser du patriotisme des Pères blancs, des mis-
aires d'Afrique, des Pères capucins, d'autres encore,
xercent leur apostolat dans les régions de l'Afrique
aise ou de l'Indo-Chine, où flotte notre drapeau. Il
eut pas lui être indifférent que le contact religieux
des indigènes soit établi par des Français ou des reli-
étrangers. Le Saint-Siège a fait droit à notre légi-
exigence quand il a retiré aux franciscains espagnols
gion marocaine soumise à notre protectorat pour la
er aux religieux français du même ordre.

cependant, remarquons, même dans ce cas consi-
comme un des plus favorables pour une influence
nale développée par les missionnaires, quelle
me réserve s'impose à ces derniers. La raison de
présence n'est pas seulement d'assurer le service
eux auprès des colons ; ils n'y trouveraient pas, dans
ique équatoriale notamment, l'emploi de leur temps
justification de leur peine. Non ! ils restent avant
les explorateurs des ténèbres païennes ou musulma-
et les pasteurs des brebis dispersées en dehors du
il. Or, il arrive bien souvent que, dans les régions

soumises par la force des armes, les âmes demeurent f
missantes dans une révolte intime contre le maî
étranger. Le rôle du missionnaire n'est donc pas de so
dariser l'Évangile avec la culture et la civilisation d
conquérants. Il risque de voir les esprits s'aigrir et
détourner de l'autel dressé à l'ombre du drapeau. Il
trouvera le chemin des cœurs que par une sympathie sa
calcul, en restant d'abord l' « homme de Dieu ».

Nous voyons ainsi que si l'on fait exception pour
éducateurs appelés au dehors en raison de leur qualité
Français et qui ne sont point proprement missionnair
la conquête des infidèles exige du messager de l'Évang
qu'il se garde avec soin de toute propagande nationa
C'est le précepte de l'Église, et c'est encore souvent
voix de la raison. Bien loin de songer à faire préval
sans cesse le prestige, le nom, les intérêts du pays d'o
gine, dont il garde l'amour vivace au fond du cœur, s
devoir est de chercher dans la patrie de ses nouvea
chrétiens la beauté propre et les traditions qu'il leur pl
d'entendre exalter. Son amour sera sur ce point ingénie
à découvrir ce qu'un premier regard ne saisit pas. Il
sera souvent qu'un acte de justice envers de vieilles ci
lisations chargées de souvenirs et de valeurs spirituell
de ce qu'on a justement appelé « les pierres d'attente
christianisme ». Et sur ces pierres retrouvées, l'édif
s'élèvera avec plus de promptitude et de solidité.

Cette réserve fut-elle toujours observée? Les gra
paroles du Souverain Pontife ne permettent pas de
croire. Les missionnaires français ont-ils plus que
autres, ainsi qu'on l'entend dire à l'étranger, péché sur
point par un excès de zèle national? Certains récits
Marseillaise chantée par les indigènes, de pavois tricolo
arborés à l'occasion du passage des Français de marq
inciteraient à penser que tout n'est pas sans fondem
dans ces reproches. Pour en juger avec équité, il faud

r compte des temps où le prestige d'une grande
on a pu servir, au milieu de races peu éveillées au
iment de leur personnalité, la cause de l'Évangile. Il
rait aussi faire intervenir la demande de l'Église elle-
ne, qui cherchait une protection pour ses envoyés.
s on ne saurait douter que le temps des « Capitula-
s » ne soit révolu. Ce qui en reste, en Chine, par
nple, s'écroule de soi-même.
n ne peut plus parler d'une influence nationale exer-
directement par les missionnaires.
ependant à côté de cette influence *directe*, recherchée
oursuivie, que condamne avec force le Saint-Siège, ne
mes-nous pas obligés de reconnaître une sorte d'in-
nce *indirecte*, qui émane à son insu de la personne, des
us, de l'activité du missionnaire? Dépend-il de nous
l'affection des enfants spirituels, nés de son labeur
tolique, ne s'étende pas aussi à la nation qui les
oie? N'est-il pas humain et inévitable que les baptisés
ieil Orient se tournent avec sympathie vers le pays
ccident qui leur a donné la lumière au prix des sueurs
u sang de ses nationaux?
vouons que cet argument ne manque pas de force et
l a recueilli l'adhésion des interprètes les plus stricts
a pensée pontificale.
outefois, dans les conditions actuelles de l'univers, il
permis de se demander s'il convient d'en faire état
réserve. Là encore, l'intérêt du catholicisme nous
te à la prudence. Il se pourrait que l'influence française
e servit plus aussi utilement qu'on le croit. Les regards
le prestige et la vertu de nos missionnaires tournent
la France y sont fascinés par l'irréligion officielle,
l'anarchie générale des idées et par le libertinage de
ttérature, autant et plus que par la survivance de nos
itions chrétiennes. Il y a déjà longtemps que les
nçais voyageant à l'étranger trouvaient un juste motif
fliction dans les livres étalés aux vitrines des librai-

ries. Depuis, le théâtre a encore aggravé le mal. La c
tagion de l'athéisme et de l'indiscipline des mœur
étendu bien au loin ses ravages. N'oublions pas que
révolution soviétique a bruyamment invoqué le pat
nage de Jaurès. Quant aux récents agitateurs de la Chi
ils ne font que trop d'honneur aux doctrines enseign
par l'Institut franco-chinois de Lyon, où la consigne
donnée de traiter le catholicisme en ennemi.

Voilà pour l'intérêt du catholicisme, si on l'envis
dans ses rapports avec l'influence indirecte du missi
naire. Mais nous voyons bien qu'on plaide ici surtout
faveur de l'intérêt français. Nous craignons que sur
terrain également l'état présent des esprits n'autorise p
à nourrir les grands espoirs qui furent autrefois perm
Que reste-t-il en Turquie de l'effort considérable de
éducateurs chrétiens? Quelle amertume nous appo
cette Syrie où nous avons mis le plus clair de notre lab
et de nos espérances? Le Canada français lui-même,
est comme la chair de notre chair, nuance son am
d'une réserve où il entre quelque froideur.

Nous oublions aussi, semble-t-il, que les grands p
d'Orient sont divisés en zones attribuées à des missi
naires de nations diverses. On rencontre même souv
dans une seule région des religieux de différents pa
Que devient dans ces conditions l'influence indirecteme
exercée par des missionnaires au profit de leur patrie?

LES PHILALÈTHES.

Le premier congrès d'Aucam

L'Aucam.

Du 12 au 14 avril, s'est tenu à Louvain le premier congrès
issiologique d'Aucam.
L'Aucam ! Qu'est-ce que l'Aucam ? Laissons le soin de
ous l'apprendre à celui qui en fut l'aumônier et dont nous
prenons aujourd'hui même avec consternation la brusque
sparition. Dans un article récemment publié à l'occasion
congrès, le cher et très regretté Père Vilain, S. J., écri-
it :

L'Aucam groupe des *universitaires* catholiques, étudiants ou anciens
diants qui travailleront, selon leur profession, à l'extension de
glise en terre païenne.

Son but : Susciter la collaboration des universités et du monde
entifique à l'œuvre missionnaire. Faire connaître et aimer les
uples évangélisés par les catholiques d'Europe.

Pourquoi elle est née? L'œuvre missionnaire demande aujourd'hui
effort d'adaptation considérable. Pour faire comprendre la vérité
rétienne, il ne suffit pas de la prêcher de la même manière aux
ilosophes hindous et aux primitifs des forêts équatoriales. Cette
dication doit être adaptée au milieu qui va la recevoir. Comment
missionnaire pourra-t-il être mis au courant des diverses civilisa-
ns que lui offre l'Asie, si la science de son pays d'origine ne les
a pas apprises? Comment pénétrera-t-il les secrets des traditions
mitives africaines s'il n'est pas au fait de l'ethnographie et de la
guistique ?
L'Aucam, pour l'aider, veut être un foyer intellectuel.
De plus en plus, l'évolution des peuples encore païens est rapide ;
e élite intellectuelle s'y forme, abandonnant toute religion et
dmirant dans notre culture que l'agnosticisme de l'esprit et le
ogrès matériel. Il est temps que l'on public là-bas autre chose
e les ouvrages d'un Nietzsche ou d'un Renan.
L'*Aucam*, pour combattre cette influence pernicieuse, veut faire le
n entre la science catholique et ces élites...

Pour que l'effort missionnaire soit mieux secondé, et que son désintéressement apparaisse plus évident encore, l'*Aucam* veut être pour les catholiques un centre d'information où ils viennent chercher, avec une meilleure connaissance de leurs frères de couleur et de leurs besoins religieux, une sympathie fervente, qui favorise l'entente entre les races (1)!

En bref, voilà donc ce qu'est l'Aucam : une association d'universitaires (étudiants et professeurs) et anciens universitaires, destinée à préparer les uns et à engager les autres à venir *intellectuellement* en aide aux missions. Son titre officiel est : *Association Universitaire Catholique pour l'Aide aux Missions* ou encore *Academica Unio Catholicas adjuvans Missiones.*

Participation au congrès.

Le congrès organisé par l'Aucam était destiné à célébrer le premier lustre de la jeune association en même temps qu'à lui donner l'occasion de prendre davantage conscience d'elle-même et de se préparer « avec plus de vigueur encore et d'allégresse à la réalisation de ses vastes projets ». Les adhésions dépassèrent toute attente. Un bon millier de membres se firent inscrire comme participants. « *Pax Romana* et confédérations estudiantines d'Angleterre et d'Espagne, professeurs et étudiants des universités belges, françaises, allemandes, italiennes, autrichiennes, hollandaises, suisses, tchéco-slovaques, Missie-Club de Leyde et de Nimègue, Crusaders de Cincinnati, sections allemandes et autrichiennes des robustes et laborieuses Akademische Missionsbünde..., tous répondirent à l'invitation du Comité (2). » Ajoutons que la présence de l'épiscopat belge presque au complet à la cérémonie d'ouverture, celle de Mgr Besson, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg, de Mgr Lagae, vicaire apostolique de Niangara (Congo belge), de nombreux prélats, supérieurs religieux, missionnaires, et de l'Université représentée en corps, donnaient aux assemblées une particulière solennité. Celles-ci se tenaient dans le grand auditoire du collège

(1) *Revue de l'Aucam* (Louvain, 8, rue des Récollets), avril 1930, p. 150.

(2) *Ibid.*, p. 145.

ien-VI, qui, à certaines réunions, avait vraiment de la ne à contenir les auditeurs.

Sujet du programme et ordre des séances.

e sujet mis à l'ordre du jour était : *Les races humaines.* épondait à l'une des préoccupations les plus caractéristi- s de l'Aucam qui est de faire tomber tous les préjugés race, de développer une vive sympathie pour les peuples rangéliser, de susciter un intérêt largement ouvert à tout qui touche les indigènes.

le sujet des races fut traité principalement, aux assemblées érales, dans dix rapports disposés comme suit : L'UNITÉ LA RACE (*L'unité physique de l'espèce humaine*, par Maisin, professeur à la Faculté de Médecine de Louvain. *nité intellectuelle de l'espèce humaine*, par le R. P. Char- S. J., professeur de Missiologie et de Théologie, et au plus enthousiaste initiateur et merveilleux inspirateur l'Aucam). — PROBLÈMES SOCIAUX : *Les mouvements ou- ers chez les races de couleur*, par le R. P. Arnou, secré- e du Bureau International du Travail, à Genève. *Racisme nationalisme*, par le R. P. Hublou, S. J., rédacteur de la Revue d'Aucam ». — CULTURES DIVERSES : *Le primitif et trésors religieux*, par M. Ryckmans, ancien résident de rundi, professeur à l'Université Coloniale d'Anvers. *L'Inde son antique sagesse*, par le R. P. Ledrus, S. J. — LA COO- RATION CATHOLIQUE : *Les croisades, exemple de collabora- n catholique*, par M. Van der Essen, professeur d'Histoire Faculté de Phil. et Lettres de Louvain. *L'art d'Extrême- ent*, par M. Léopold Levaux, professeur à l'Athenée royal Liége. *La coopération intellectuelle : L'Islam*, par M. le on Firmin van den Bosch, ancien procureur général aux bunaux mixtes d'Egypte. Enfin, à la séance de clôture : *glise Universelle et les Races*, par le R. P. Braun, O. P.

Au cours des mêmes assemblées générales, des communi- ions plus courtes furent consacrées en outre à l'exposé quelques points spéciaux, tels que *Le scoutisme* considéré mme moyen de rapprochement international, *la musique lynésienne, la plastique nègre comparée à la plastique ecque, la civilisation japonaise, les inventions humaines.*

D'autre part, des réunions de sections groupaient, de le côté, soit des professeurs d'université et d'anciens univers taires, soit des étudiants, soit des étudiantes. Le groupeme des professeurs et anciens universitaires avait pour tâc d'étudier les moyens d'action à mettre en œuvre pour pr curer l'aide aux missions dans les différents domaines de médecine, des sciences historiques, philosophiques, lingu tiques, etc., de la presse, des œuvres sociales, de la form tion des futurs coloniaux. Les sections d'étudiants et d'ét diantes étaient chargées de définir plus exactement l'espr l'organisation, les méthodes de l'Aucam, ainsi que le rô que les jeunes universitaires sont appelés à jouer dans l'ass ciation.

Idées générales exposées dans les rapports.

Il n'entre pas dans le plan de cette courte note de résum un par un les travaux qui, sans doute, au moment où p raîtront ces lignes, auront déjà été publiés *in extenso* da le compte rendu officiel du congrès (1), en ce moment so presse.

Les idées générales qui s'en dégagent peuvent se ramen aux trois points suivants :

1. Malgré des différences superficielles, explicables p mutation lente, notamment sous l'influence de différen milieux, *l'homogénéité* de l'espèce humaine s'avère au do ble point de vue physico-chimique et biologique, et l'on pe entrevoir qu'elle sera rendue plus parfaite encore à l'aveni par suite des croisements qui se multiplieront au fur et mesure du développement des relations internationales. L'unité intellectuelle de la race humaine n'est pas moindr La barrière que l'on prétend élever entre primitifs et civil sés est insoutenable. De fait, les primitifs furent dans passé des inventeurs de génie, assurément doués d'un po voir d'abstraction et de raisonnement semblables au nôt et susceptibles des plus nobles conceptions. L'élévation de pensée humaine se manifeste d'ailleurs sous toutes les lat tudes.

(1) Ce compte-rendu sera mis en vente au commencement de juille au Secrétariat Général de l'Aucam, 8, rue des Récollets, Louvain.

2. L'homogénéité de la race humaine n'empêche cependant pas une extrême *diversité de cultures*. Loin d'être une cause de faiblesse et d'appauvrissement, celles-ci sont une source de progrès. Elles réalisent en types variés et, en raison même de leur variété, les virtualités latentes — ou, si l'on préfère, les potentialités — de la race humaine. Malgré les difficultés qu'elles suscitent, par exemple, du fait de nationalismes exagérés, et en dépit des problèmes que posent la colonisation et l'industrialisation rapide de pays économiquement mal équipés, ces diverses cultures ont donc droit à tout notre respect et à toute notre sympathie. Prétendre les supprimer ou les réduire en faisant prédominer une civilisation sur les autres serait pécher contre l'humanité.

3. Le double fait de l'unité de la race et de la diversité des cultures une fois établie, quelle sera *l'attitude de l'Église* à l'égard des races ? Tout d'abord, chargée d'étendre sur la terre le règne pacifique de Notre-Seigneur, elle groupera les hommes dans une unité supérieure, en les rendant enfants de la même famille, membres du même corps et obligés les uns vis-à-vis des autres par le lien de la charité. Son œuvre d'unité, l'Église toutefois ne cherchera pas à la réaliser aux dépens des cultures particulières. Son rôle n'étant pas de propager les bienfaits d'une civilisation, elle se gardera bien d'imposer quoi que ce soit dans l'ordre simplement culturel. Tout au contraire, suivant l'exemple de son Maître qui n'est pas venu détruire la Loi mais l'accomplir, elle bornera sa tâche à tout rajeunir et à tout achever en infusant dans toutes les civilisations existantes le principe d'une vie nouvelle. De là, conformément aux récentes directives pontificales, le devoir pour les missionnaires d'éviter tout ce qui pourrait les faire prendre pour des agents d'influence européenne à l'étranger, et la nécessité impérieuse d'un clergé indigène bien formé, à tous les degrés de la hiérarchie.

Vœux et résolutions.

C'est en parfaite connexion avec ces idées développées aux Assemblées générales que furent élaborées, en sections, les vœux et résolutions touchant les moyens pratiques de promouvoir, directement ou indirectement, l'aide universitaire aux missions, qui est l'objectif propre de l'Aucam.

Sur le terrain médical, une très intéressante réalisation ayant déjà été effectuée, par la *Fomulac* (Fondation Médicale de l'Université de Louvain au Congo) (1), rien de nouveau pour le moment n'était à faire. Aussi est-ce dans les autres domaines que les initiatives donnèrent lieu à trois résolutions principales dont le comité de l'Aucam devait ensuite, en séance plénière, être chargé d'assurer l'exécution.

1. Constitution d'un comité d'études scientifiques (philosophie, histoire des religions, ethnologie, linguistique, etc.) ayant pour but de procurer aux missionnaires l'enseignement ou les renseignements susceptibles de favoriser leur ministère. Ce même comité serait invité, en outre, à se mettre en mesure de publier un choix de textes utiles à l'apostolat en pays étrangers.

2. Établissement d'un centre permanent d'études sociales, chargé de se tenir au courant des questions ouvrières qui se posent en terre de mission, et d'aider les missionnaires à organiser des œuvres sociales, en leur communiquant la documentation et les conseils capables de les éclairer.

3. Création d'un organisme indépendant de l'Aucam mais inspiré de son esprit, en vue de développer et de rendre plus étroites les relations internationales, notamment entre les pays d'Europe et les races de couleur.

Quelle sera la forme définitive que prendront ces organismes ? Comment s'exercera leur activité ? On ne saurait le dire au juste dès à présent. Tels qu'ils ont été conçus en gros, ils sont cependant trop bien dans la ligne de l'Aucam, et celle-ci s'est ralliée des concours trop nombreux et des dévouements trop sérieux, pour ne pas attendre avec optimisme les expériences de demain.

F.-M. Braun.

(1) L'œuvre réalisée par la *Fomulac* au Congo comprend le groupe de services médicaux suivants : un hôpital indigène, une école d'infirmiers, une maternité, un institut de recherches scientifiques, un service de médecine itinérante. Le but que l'on s'est assigné ainsi a été défini en ces termes : « Créer en plein Congo une *institution médicale d'inspiration universitaire* où des *médecins coloniaux* pourraient trouver dans des services organisés à l'européenne le complément pratique de l'instruction qu'ils reçoivent en Belgique, où se formeraient suivant les saines méthodes d'une pédagogie éprouvée des *infirmiers indigènes* et plus tard des assistants médicaux, où des *chercheurs* auraient à leur disposition le matériel et l'outillage nécessaires à l'étude de la pathologie animale et végétale des tropiques. Cf. Dr J. Morelle, *La Fomulac, op. cit.*, p. 62.

LA VIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ÉTIENNE GILSON. *L'idée de philosophie chez saint Augustin et chez saint Thomas d'Aquin.*

Professeur à la Sorbonne et à l'Ecole des Hautes Etudes.

L'empreinte que le caractère, l'âme et la vie du penseur laissent à sa philosophie, dans le cas des deux maîtres de la pensée chrétienne. Exemple frappant de la diversité qui règne dans l'unité doctrinale de l'Église. Cette double tendance — platonicienne et aristotélicienne — se retrouve à travers les âges.

ANDRÉ GEORGE. *Autour du Transformisme.*

Le Conflit transformiste — Les aspects actuels du transformisme — L'influence du milieu et les facteurs intrinsèques — La discontinuité brusque opposée à la variation lente et continue — La fonction ne crée pas l'organe — Le crépuscule de la loi biogénétique — L'évolution de l'espèce humaine — La Variation — L'évolution des maladies infectieuses. Pas de solution simpliste — Le néo-transformisme et sa vraie victoire.

PIERRE DEFFONTAINES. « *Les Livres de Nature* ».

Agrégé de Géographie.

« La Vie des Rivières » de Louis Roule — « La Forêt » de Stewart-Edward White.

L'idée de philosophie chrétienne chez saint Augustin et chez saint Thomas d'Aquin

On ne peut étudier saint Augustin, lorsqu'on a quelque connaissance de la philosophie thomiste, sans être poursuivi par la constante tentation de comparer les deux systèmes. On les sent ressemblants comme des frères, mais, comme des frères aussi, on sent qu'ils ne sont pas identiques. Il y aurait peut-être beaucoup de fait pour en définir les ressemblances et les différences si l'on arrivait à se mettre d'accord sur leurs conceptions respectives de la philosophie. Malheureusement, le problème est par essence inexhaustible, parce qu'il suppose la maîtrise de deux systèmes immenses, dont les nuances infinies font partie intégrante, et de deux personnalités plus vastes encore que ces systèmes mêmes. Nous ne prétendons apporter ici que des suggestions, ouvertes à toutes les corrections, additions et suppressions qu'il semblera juste de leur apporter.

L'idée qu'un homme se fait de la philosophie n'a rien à voir en droit qu'avec la philosophie ; en fait, elle a beaucoup à voir avec l'homme. C'est ce qui semble, du moins, évident en ce qui concerne saint Augustin. Pas une des pages qu'il a écrites où sa puissante personnalité, j'allais dire son tempérament, ne se laisse deviner. Dans le bon

me dans le mauvais sens du mot, c'est un homme de
rs. Dès son enfance, et à travers sa vie tout entière, il
l vers le bonheur et vers un bonheur absolu, c'est-à-
la Béatitude, entendant par ce mot la possession ina-
ible, soustraite à toute inquiétude de perte, d'un bien
ait. Pour que cette fin puisse être obtenue, deux
ens sont indispensables : l'amour, qui n'est autre
e que le mouvement même d'une âme orientée vers
ien, et la connaissance, parce que le bien suprême,
t Vérité, ne peut combler de sa joie l'âme de
nme qu'en se découvrant plénièrement à son intellect.
dium de veritate, voilà le terme ; il ne saurait y avoir
ésaccord sur ce point.

est, d'autre part, un fait qu'Augustin s'est dirigé vers
e fin par des voies tortueuses, douloureuses, et qu'il a
ié son pain spirituel à la sueur de son front. En résu-
t brièvement son expérience, dont l'histoire est ici
connue pour être rapportée, on peut dire qu'elle tient
entière dans un effort violent de l'homme pour se
ier la béatitude et dans la constatation tragique de
impuissance à se la donner. Ce qu'il importe par con-
le mettre en relief, parce que toute l'œuvre d'Augus-
n est profondément marquée, c'est le double aspect
on expérience : intellectuel et moral.

ans l'ordre de l'intellect, Augustin tente d'abord de
r et de posséder la vérité par ses seules forces. Entre
hristianisme qui se fonde sur un acte de foi, et le
ichéisme qui promet de conduire à la vérité par la
n, il n'hésite pas : c'est le Manichéisme qu'il choisit.
que la doctrine de Mani s'écroule d'elle-même dans
ensée sous le poids de sa propre inconsistance, c'est
l'Académisme de Cicéron qu'il trouve refuge : la rai-
ne peut pas grand'chose, contentons-nous, ou essayons
ous contenter de ce qu'elle peut nous donner. De

quelles misères secrètes cette apparente résignation
sent travaillée, c'est ce que l'épisode fameux de l'ivrog
de Milan suffirait à prouver, et c'est ce que prouve bi
plus évidemment encore l'histoire ultérieure de sa pens
Le maître qui, dans cet ordre, le libère, c'est sa
Ambroise, dont les homélies de Milan lui révèlent le se
profond des Écriture, l'esprit caché sous la lettre, la bie
faisance d'une acceptation de la vérité donnée par Dieu
offerte à l'homme pour l'apaisement de sa soif de conn
tre. Dès le jour où le jeune Augustin se fait inscr
comme catéchumène, il est en possession d'une moitié
sa philosophie. Il sait que la vérité ne se conquiert pas
force, mais qu'elle s'accepte. Pendant des années il a v
nement prétendu se donner ce qu'il n'avait pas, au lieu
prendre en toute simplicité ce que Dieu lui offrait :
révélation, interprétée par l'Église et dont, si l'infi
richesse de son contenu lui échappe encore, il sait dés
mais de source certaine qu'elle contient, avec la vérité
moyen de la béatitude.

Mais il ne suffit pas de voir la vérité, il faut l'embrass
c'est-à-dire l'aimer, et on n'est sûr de l'aimer que lorsqu'
la préfère au reste. Jusqu'ici, c'est le reste que préfère
futur saint Augustin. Épreuve plus douloureuse et p
déconcertante encore que la première : l'homme,
n'est pas capable de connaître à lui seul ce qu'il voudr
connaître, n'est pas même capable à lui seul d'aimer
qu'il voudrait aimer. La lecture de Plotin révèle à l'in
ligence d'Augustin la pure spiritualité de Dieu et
l'âme, l'irréalité du mal, l'infériorité de l'ordre sensible
que la voie vers la vérité va toujours du corps à l'esp
de l'esprit à Dieu. Plotin a raison, Augustin le sait ; m
Plotin n'est pour lui qu'un médecin qui décrit successi
ment la maladie, la santé, et ne donne point de remè
Il faut se détacher des sens? Oui, mais comment ? Aug

: voudrait, il s'y efforce, il ne le peut pas. Et c'est que saint Paul lui révèle, avec le secret de la mala- celui du remède. En lisant les Épîtres, Augustin ivre que le mal dont il souffre ne lui est pas particu- 'est celui de tous les hommes depuis la faute d'Adam. nité de son effort vient de ce qu'étant capable de er par lui-même, il se croit capable de se relever par ême. Le remède, ici encore, c'est d'accepter ce que offre et que l'homme ne peut pas se donner. Engagé la concupiscence et les désordres qu'elle engendre, stin contemplait avec envie la sérénité d'un Am- : et la force des Pères du Désert; il en connaît désor- .a source. C'est la grâce. Comme la foi donne à l'in- t la vérité qui lui échappe, la grâce donne au cœur reté qu'il désire. Par elle, l'homme n'est plus seule- capable de voir de loin le terme auquel il aspire, de l'atteindre. Ce que Plotin nous montre, Jésus- : nous y conduit.

là quelle est la double expérience d'Augustin, et la e de toute sa philosophie. On lui demanderait vaine- quelque chose d'autre : une réflexion métaphysique straite sur les premiers principes, une délimitation inée de ce qui rentre dans le domaine de la philoso- en tant que telle comparée soit à la foi soit aux es. Sans doute, il a touché à tous ces problèmes, il é en passant de précieuses suggestions sur la ma- de les résoudre, mais il ne les a pas considérés d'assez our qu'on puisse dire qu'il les ait résolus. Au fond, il it simplement, parce qu'il en prend conscience, à d'une sagesse chrétienne dont saint Paul a défini la : une fois pour toutes, et qui s'est incarnée en Jésus-, plein de grâce et de vérité. De là le *Nisi credideri- n intelligetis* que saint Augustin ne se lassera pas de er, cette formule signifiant d'abord dans son esprit

que celui qui tient la foi tient toute la vérité philosop
que dans son essence, qu'il la tient avec une sécur
incommensurable à celle que peut donner la raison,
qu'il tient par conséquent en elle le point de départ
plus sûr qui se puisse pour les analyses, éclaircisseme
et approfondissements ultérieurs de la raison. Mais d
aussi le *Da quod jubes et jube quod vis*, qui complète l
ceptation de la foi par l'acceptation de la charité. Com
l'intellect tient déjà dans la foi l'objet total de la conn
sance, la volonté tient déjà l'objet total de son am
dans l'acte de charité. Dans l'amour de Dieu que D
nous donne, nous possédons les arrhes de la béatit
future, et c'est pourquoi toute la philosophie d'Augus
morale comprise, se développe entièrement comme l'in
sable exploitation par l'homme d'un double don surn
rel, une vie dont l'unité profonde est celle de Dieu m
en nous : *via, veritas et vita.*

Tournons-nous maintenant vers saint Thomas d'Aq
Quelle différence ! Il naquit, vécut et mourut dan
lumière. Nulle trace chez lui de ces conversions qui fé
dent l'âme d'un saint Augustin ou d'un Pascal, mais
dent leur pensée jusqu'à la roidir et leur ôtent l'aisa
d'une raison dont la vérité est comme le climat nat
Homme comme les autres, certes, mais que Dieu ser
avoir spécialement racheté. L'épuisante tâche de se re
quérir sur l'erreur et sur le mal, où s'usent tant d'â
humaines, ne pèse pas sur ses épaules et le laisse
libre pour le bien et la vérité. Le regard droit, occu
méthodiquement le réel de cette démarche égale qu
amis lui connaissent, frère Thomas ne néglige que le
être : *sanctificatus in veritate*, ainsi va-t-il, suivant la v
qui le délivre.

Rien de plus décourageant pour l'historien qu'un
transparent mystère : une liberté chrétienne fondé

ıtelligence (1). La pensée qui le sonde ne se heurte à cun obstacle, puisqu'elle y est chez elle, et pourtant elle tonne de ne pas avancer. C'est que sa profondeur n'ad- et ni progrès ni degrés ; entre son centre et le dehors, lle station intermédiaire où l'homme de demi-cœur isse reposer. Comme saint Augustin, saint Thomas est aître en Dieu de toutes choses, mais la possession du onde leur vient de la même source par deux voies différentes. Augustin a payé son bien si cher qu'il le serre con- e lui avec une sorte de crainte ; il étreint la vérité dans don de la foi comme si elle était toujours sur le point de échapper. Ayant enfin saisi le tout si longuement coni- ité, il se désintéresse de la partie. C'est pourquoi, chez , l'amour tend toujours plus ou moins à primer la nnaissance, car ce Dieu que l'on ne peut encore comendre tout entier, on peut déjà l'aimer tout entier. int Thomas, lui aussi, veut déjà saisir le tout par l'aour, mais nulle crainte ne le détourne de saisir du tout r l'intelligence, ce qu'il en peut déjà saisir comme saisira plus tard tout le reste ; il va tranquillement par pensée au-devant de la vision béatifique, car, connaître ieu, c'est cela même qui est la vie éternelle. Le connaîe et, en le connaissant, le devenir en quelque sorte par ntelligence, voilà sa méthode ; la liberté de saint Augusı n'est que celle d'un affranchi, celle de saint Thomas t celle d'un homme libre.

Comment de pareilles différences ne se feraient-elles pas ntir dans l'idée qu'ils se sont faite de la philosophie ?

(1) La liberté franciscaine est le libre usage et la possession de nivers par l'amour ; elle présuppose l'intégration de tout amour la Charité. La liberté dominicaine est le libre usage et la possesın intégrale de l'univers par la connaissance intellectuelle ; elle ésuppose l'intégration de toute vérité à la Vérité. Deux voies, un ul but.

L'un et l'autre sont saints ; l'un et l'autre sont essentiellement des théologiens ; c'est dire qu'ils s'accordent entièrement sur la prééminence de la foi. Saint Thomas lui attribue le même rôle et la même dignité que saint Augustin. Elle contient en soi la totalité de la connaissance salutaire, si bien que celui qui s'en contente possède en elle la substance même des biens qu'il faut espérer. A la différence de la philosophie, elle livre son contenu à tous les hommes, riches ou pauvres, savants ou ignorants, parce que c'est à tous que le salut est offert. Mais le philosophe lui-même y trouve son avantage et est appelé à en bénéficier. Si puissamment intelligent que soit un homme, il n'est qu'un homme. La tâche de rassembler en lui seul en un système la totalité des vérités nécessaires au salut qui sont accessibles à la raison, sans y mélanger la moindre de ces erreurs qui, minimes dans leur principe, deviennent destructrices du vrai par les conséquences lointaines qu'elles engendrent, est une tâche dont on ne peut dire qu'elle soit impossible en soi, mais dont il faut bien ajouter qu'elle excède pratiquement les forces de n'importe quel homme laissé à ses propres ressources. A supposer même que l'un de nous puisse y parvenir, il n'y réussirait que tardivement, après avoir consumé toute ou presque toute sa vie dans une telle entreprise, et c'est tout de suite qu'il nous faut la vérité, pour que nous puissions dès le début nous conformer à ses règles.

C'est pourquoi saint Thomas d'Aquin, tout autant que saint Augustin, sollicite et réclame pour le plus grand bénéfice de la pensée philosophique l'action régulatrice de la foi et de la révélation. Je me demande à certains moments si, par excès de zèle mis un peu indiscrètement à son service, plusieurs de ses interprètes n'ont pas fait de lui, sous prétexte de le mieux servir, une sorte de rationaliste chrétien qu'il n'a jamais voulu être ni jamais

ɛ (1). On s'est laissé impressionner à l'excès par le repro-
e tant de fois adressé à la philosophie médiévale, de con-
ıdre philosophie et théologie. Ses adversaires l'ont si sou-
nt convaincue d'être étrangère dans son essence à toute
ilosophie, au nom du seul principe *Philosophia ancilla*
ologiae, que l'on a cru bien faire en renversant les pro-
rtions autant que la doctrine semblait pouvoir s'y prêter.
: là tant d'exposés du thomisme où la philosophie appa-
t comme une discipline par soi, séparée dans son
ɜence comme dans ses principes, œuvre exclusive de la
.son seule et qui par conséquent ne doit pas plus à la
que n'importe quelle autre science. S'il s'agit là
ıne méthode apologétique, elle est dangereuse autant
'inutile, parce que, ne répondant pas aux faits, elle est
ıvement exposée à se voir à tout moment prise en fla-
ant délit d'inexactitude. Ici comme ailleurs, il n'y a de
ɔfitable que la vérité. Quelle est-elle ?

Il est très vrai de dire qu'il existe chez saint Thomas un
ın proprement philosophique dont on discerne moins
ɜn l'équivalent chez saint Augustin. La raison doit
être cherchée, semble-t-il, dans un problème beaucoup
ıs général, dont celui des rapports de la raison et de la
n'est qu'un cas particulier : celui du rapport de la
ture et de la grâce. On se tromperait complètement en
ıtenant que saint Augustin ait confondu les deux
maines, car il n'est pas une page des œuvres du Docteur
la grâce qui ne la présente comme un don gratuit, des-

1) Nous nous comptons nous-même parmi leur nombre, laissant
ur le reste à chacun des intéressés le soin de savoir s'il doit lui-
me s'y compter. C'est d'ailleurs pourquoi nous n'avons jamais
cepté de laisser réimprimer telles quelles nos *Etudes de philosophie*
diévale, Strasbourg, 1921, dont les pages 95-124, bien qu'elles con-
nnent une âme de vérité, nous semblent unilatérales et déficientes.
us espérons avoir fait entendre une note plus juste dans *Le Tho-*
sme, 3e édition, chap. II.

tiné à restaurer, compléter et sanctifier la nature don
elle se distingue par conséquent comme par définition. C
que l'on est par contre en droit de dire, croyons-nou
c'est d'abord que si le Dieu de saint Augustin n'est pa
plus envieux de la nature que le Dieu de saint Thoma
car il l'a créée bonne et ornée des dons nécessaires à s
perfection, du moins saint Augustin lui-même est comm
envieux de la nature pour Dieu. Ce que Dieu a créé, c'es
la nature dans son état de bonté primitive ; ce que sain
Augustin a sous les yeux, c'est la nature corrompue pa
le péché. Une nature qui, déchue par sa propre faut
prétend constamment penser, aimer, agir comme si le
conséquences de sa déchéance ne pesaient pas lourdemen
sur elle. Comment aurait-il oublié ce fait essentiel ? S
propre histoire, toujours sous ses yeux et que ses *Confes
sions* racontent, était là pour le lui rappeler. C'est lui qu
plus qu'aucun homme, a voulu se passer de la foi et de l
grâce, lui qui en a souffert, qui a échoué, s'est finalemen
rendu dans l'abandon de soi et dans les larmes pour s
jeter aux bras d'un Dieu qui n'exige jamais rien de nou
qu'il ne nous ait d'abord donné. De là cette sorte de mé
fiance continuelle où nous le voyons sans cesse tenir l
nature, la suspicion dont il frappe le pouvoir de la raison
l'appel ou le rappel perpétuel qu'il adresse en toute ci
constance à la lumière de la foi.

A cette raison morale s'ajoute une raison plus propre
ment philosophique. Il est exact que saint Augusti
reconnaisse l'existence d'une nature, sans quoi la grâc
elle-même n'aurait rien à sauver, mais, à la différence d
la nature thomiste, la nature augustinienne n'a pas d
charte métaphysique définie. Elle résulte beaucoup moin
à ses yeux d'un droit que d'un fait. S'il s'agit de l'homme
par exemple, sa nature était primitivement celle que Die
lui avait donnée en le créant ; elle est aujourd'hui diffé

e, étant corrompue par le péché, de sorte qu'une nou-
: nature a désormais succédé à l'ancienne. Bien qu'on
se trouver çà et là, dans les œuvres de saint Augustin,
ace d'un commencement de réflexion sur la possibi-
au moins métaphysique d'une nécessité intrinsèque
essences, ce n'est pas là le plan sur lequel sa déduc-
se poursuit ordinairement. Or on sent qu'il en va
autrement de saint Thomas : *formalissime semper*
itur divus Thomas. Pour des raisons historiques, mais
out philosophiques, que ce n'est pas ici le lieu de rap-
:r, il suppose toujours qu'un être donné possède une
:nce qui lui est propre et peut en conséquence exercer
opérations qui découlent nécessairement de cette
:nce. Tel l'homme, animal raisonnable, est capable, du
même qu'il est homme, d'exercer les opérations de la
on. Cette décision métaphysique initiale n'a pas seu-
ent ses conséquences en épistémologie et en morale,
les a aussi, et peut-être d'abord, dans le problème des
ations entre la foi et la raison.

On se souvient sans doute de ce fameux passage du *De*
ro arbitrio, où Augustin, sommé par son interlocuteur
lui fournir une démonstration nécessaire et purement
ionnelle de l'existence de Dieu, commence par lui faire
te surprenante réponse : « Si ce n'était pas une chose
croire, et une autre de comprendre, et si nous n'avions
s d'abord à croire ce que nous désirons comprendre de
nd et de divin, c'est en vain que le Prophète aurait dit :
si credideritis, non intelligetis. D'ailleurs, Notre-Seigneur
-même, par ses paroles et par ses actes, a commencé par
horter à croire ceux qu'il appelait au salut. Mais
suite, parlant du don même qu'il va donner aux croyants,
ne dit pas : La vie éternelle consiste à croire, mais bien :
a vie éternelle consiste à vous connaître, vous, le seul
ai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ.

En outre, s'adressant à ceux qui croient déjà, il dit ce
Cherchez, et vous trouverez. Car, d'une part, on ne p
pas appeler trouvé ce à quoi l'on croit sans le savoir
d'autre part, personne ne devient capable de trouver Di
sans avoir d'abord cru ce qu'il va connaître ensuite
*neque quisquam inveniendo Deo fit idoneus, nisi an
crediderit quod est postea cogniturus.* Ainsi donc, obéissa
aux ordres du Seigneur, cherchons avec instance, car
que nous cherchons sur son ordre, nous le trouverons s
son indication, autant du moins que de telles chos
puissent être trouvées dans cette vie et par des êtres t
que nous sommes (1) ».

On découvre ici à plein et la différence spécifique intr
duite par saint Augustin entre la raison et la foi, et
subordination de la raison à la foi à l'intérieur même
son domaine propre. En bon augustinien, saint Anseln
a formulé définitivement la doctrine dans son *fides qua
rens intellectum* et il en a fait une application demeur
justement célèbre dans la fameuse démonstration
l'existence de Dieu par l'idée de parfait que développe
Proslogion. On chercherait en vain chez saint Thom
d'Aquin une preuve du même genre, non plus que l'att
tude dont elle se réclame. Pour lui, la raison humaine, e
tant que raison naturelle, est compétente en vertu de so
essence pour acquérir par elle seule toutes les connaissa
ces de l'ordre proprement naturel. Jamais il ne dirai
avec saint Augustin, que nul n'est capable de trouve
Dieu par la raison sans avoir cru d'abord à son existenc
car Dieu est cause de l'ordre naturel et, comme tel, requ
pour son intelligibilité métaphysique complète. L'inte
position, par saint Thomas, entre l'acte de foi et les cor
clusions de la raison, d'une raison douée du pouvoir natu

(1) S. Augustin, *De lib. arbitrio*, II, 2, 6; Pat. lat., t. 32, col. 124

el de produire la vérité, de formuler ses principes et d'en éduire les conséquences, fait que ce qui dépend de la aison dans le thomisme ne peut pas dépendre de la foi n même temps et sous le même rapport. En ce sens, il st vrai de dire qu'il existe une philosophie thomiste qui 'est que philosophie, en ce que les principes sur lesquels le s'appuie et les conclusions qu'elle en tire relèvent de ordre de la raison seule, exclusion faite de la révélation.

Pourtant, ici même, saint Thomas est moins éloigné de aint Augustin qu'il ne semble au premier abord. Ce que : thomisme ajoute à l'augustinisme, c'est un progrès echnique de grande importance, qui en sauve l'essence n la définissant. Si l'on se reporte en effet au texte d'Augustin que nous venons de rappeler, on y trouvera formue de la façon la plus claire la distinction de l'acte de oire et de l'acte de connaître : *sed nos id quod credimus, osse et intelligere cupimus.* Inversement, si l'on se reporte la doctrine de la foi, on constatera sans peine que, se stinguant essentiellement de l'acte de connaissance tionnelle, elle n'en est cependant pas isolée ni conamnée à rester sans influence sur son exercice. De même ue la motion divine respecte l'efficace des causes secones, à tel point qu'elle la fonde, puisque Dieu meut les atures comme natures, de même aussi la foi respecte efficace et l'autonomie de la raison naturelle, puisque, rsqu'elle la meut, elle la meut comme raison.

C'est pourquoi nous disions d'abord que ce problème t un cas particulier du problème de la nature et de la âce, et c'est aussi pourquoi, non moins que la philosoie augustinienne, bien qu'elle aménage ses plans divers lon une ordonnance différente, la philosophie thomiste t une philosophie chrétienne au sens plein du mot, ns cesser d'être une philosophie au sens plein du mot. u'elle soit une philosophie pure et simple, rien de plus

vrai, puisque pour toutes les questions qui n'intéressent ni directement ni indirectement l'œuvre du salut, elle ne relève que de la raison pure sans avoir en quelque sens que ce soit à recourir aux lumières de la foi. De telles connaissances peuvent être comparativement vaines et leur recherche oiseuse, mais elle est possible et, prise en soi, légitime. Que la philosophie thomiste soit encore purement philosophique dans l'ordre des questions qui, accessibles à la raison seule, intéressent le salut, c'est également certain, puisque aucune des démonstrations que l'on en donne ne fait intervenir l'acte de foi, ni à son principe, ni à un moment quelconque de la déduction. Pourtant, la raison thomiste ne s'isole pas plus de la foi que la raison augustinienne, mais au lieu de s'en imprégner par ce qui ne pourrait apparaître à saint Thomas que comme une confusion d'essences, elle s'y soumet comme à une influence transcendante qui la meut, l'oriente et la parfait. En cédant consciemment à cette influence, la raison ne se détruit pas, elle s'achève, car la foi ne détruit pas son essence pour se substituer à elle, elle n'agit sur la raison que pour lui conférer sa plénitude de raison (1).

Considérons en effet une connaissance quelconque pourvu qu'elle appartienne à l'ordre de celles qui sont en même temps philosophiquement démontrables et imposées à l'homme par Dieu comme article de foi. Ce que saint Thomas enseigne à son sujet, c'est qu'il est impossible à l'homme de la savoir et de la croire, car s'il la sait, il n'y croit plus, et s'il y croit, il ne la sait pas encore. Ou bien donc il la sait, ou bien il la croit, mais il ne saurait faire en même temps l'un et l'autre. Ce fait n'empêche pas qu'il ne soit nécessaire de croire d'abord ce que l'on

(1) Nous sommes heureux de nous trouver pleinement d'accord avec les pénétrantes remarques du P. P. Monnot, dans les *Archives de Philosophie*, VII, 2 (1930), p. 181.

ıt en droit démontrer, et cela dans le système de saint omas aussi bien que dans celui de saint Augustin. Car vérités démontrables ne le sont qu'en droit, elles ne sont pas nécessairement en fait pour chacun de nous ; erreurs et contradictions des philosophes ne le prouvent e trop abondamment. Celui donc qui, mis en possession ne vérité par la foi, en acquiert une démonstration dente, élimine de son esprit la foi pour lui substituer raison. Mais il ne le fait qu'autant qu'il en acquiert en et une démonstration évidente, et si l'on prend dans r ensemble les connaissances que nous pouvons acqué- sur Dieu, l'expérience prouve qu'elles seraient grave- nt déficientes si la certitude de la foi n'était là pour les antir : « Ratio enim humana in rebus divinis est mul- n deficiens. Cujus signum est, quia philosophi de rebus inis naturali investigatione perscrutantes, in multis averunt, et sibi ipsis contraria senserunt. Ut ergo esset lubitata et certa cognitio apud homines de Deo, opor- t quod divina eis per modum fidei traderentur, quasi a o dicta, qui mentiri non potest (1). »

Ainsi, lorsqu'on réduit les deux doctrines à leurs prin- es, on les trouve complètement d'accord. L'homme rt nécessairement de la foi : *necesse est credere Deum e unum et incorporeum, quae naturali ratione a philoso- is probantur* (2), c'est ce que l'on dirait que saint Tho- as concède s'il ne l'avait dit de lui-même et sans avoir à concéder. L'homme, qui part de la foi, tend spontané- nt à la science : *nam neque inventum dici potest, quod cognitum creditur*, c'est ce dont on pourrait dire que nt Augustin l'accorde s'il n'avait pris soin de l'affirmer premier. Ainsi, dans les deux systèmes, la philosophie

1) *Summa Theologica*, II^a II^ae, 4. Resp. Cf. *Cont. Gent.*, I, 4.
2) *Summa Theologica*, ibid., *Sed contra.*

chrétienne se présente comme une intelligence des cho
ses divines qui se substitue progressivement à une foi
dans la mesure du moins où il est humainement possibl
de l'y substituer ; dans les deux systèmes, quelle qu'ait été
l'action de la foi qui la précède et la prépare, la scienc
qui s'est constituée comme science ne doit rien à la foi d
son évidence scientifique ; dans les deux systèmes enfin
la foi reste toujours prête à reprendre éventuellement l
place d'une science défaillante, lorsque, saisissant la vérit
d'une prise trop lâche, elle risque de la laisser échapper.

Si donc il existe des désaccords entre l'augustinisme e
le thomisme, les principes étant les mêmes, c'est soit à de
différences dans le degré d'élaboration des doctrines, soi
à des différences de tempérament entre leurs auteurs qu'i
convient de les rapporter. Pour les raisons que nous avon
indiquées, on chercherait en vain chez saint Augustin un
définition précise de la foi, de la science, de la théologie e
de la philosophie telles que saint Thomas les distingu
dans la Somme ; on lui demanderait en vain si la science
une fois constituée, exclut ou non la foi, si elle s'y substi
tue ou si elle s'y ajoute. D'autre part, les différences pro
fondes de leurs vies intérieures ont déterminé chez sain
Augustin, et chez tous ceux qui le suivent, une sorte d
pessimisme à l'égard des ressources de la raison naturell
que l'on ne retrouve certainement pas au même degré, n
s'exprimant sur le même ton, chez saint Thomas d'Aquin
L'évêque d'Hippone, qui a tant attendu et si peu reçu d
la raison pure, est surtout frappé de ce qu'elle est incapa
ble de donner ; le Docteur Angélique, libéré qu'il était dè
l'origine par la lumière et sûr de sa voie, a pu jouir plei
nement et sans crainte aucune du magnifique spectacle d
ce que la raison, même dépourvue des lumières de la foi
avait révélé de vérité à des païens tels qu'Aristote. Enfi
et surtout, d'accord avec Aristote pour admettre que tout

naissance humaine débute naturellement par le sensi-
il ne sera pas tenté de condamner l'épistémologie
patéticienne comme entachée de sensualisme et de
er au compte d'un désordre du cœur, lui qui n'en res-
ait aucun, ce qui semblait à son esprit l'évidence phi-
phique même.

'est pourquoi thomistes et augustiniens ne s'entendent
toujours sur le catalogue des vérités de foi que la foi
éserve et de celles que la raison peut assimiler ; ils ne
inguent pas exactement de la même manière le travail
osophique d'une foi qui tend à l'intelligence et le tra-
théologique d'une foi qui se définit et se systématise
ant que foi ; ils ne conçoivent pas de la même façon
nctionnement d'une raison qui, pour les uns, est la
n d'une nature corrompue, au lieu qu'elle a conservé
essence aux yeux des autres et n'est pour eux que la
n d'une nature blessée. De là des différences de
lles spirituelles, dont il est vain, et dont il serait peut-
même imprudent de souhaiter qu'elles disparaissent,
e qu'elles formulent en termes abstraits des différences
rètes et vécues entre les expériences religieuses
lles traduisent. De là aussi l'unité beaucoup plus pro-
le encore qu'elle manifestent, parce qu'elle tient à
ntité de leurs principes et à la décision qu'elles ont
e une fois pour toutes d'enraciner leur pensée dans
même foi.

n'est donc que juste, en cette célébration de celui qui
le maître du Maître, sur cette terre dont tous deux
parlé la langue et où tous deux ont vécu, que nous les
sions dans une même reconnaissance et dans un même
ur. Après tant de siècles écoulés, le philosophe chré-
qui pense ou qui prie, qu'il le veuille ou non, pense
l'intelligence et prie par le cœur de saint Augustin et
aint Thomas d'Aquin. Il leur doit ce don, plus inesti-

mable encore, que sa pensée puisse désormais ne fai
qu'un avec sa prière. Aussi n'est-ce pas nécessaireme
dans le silence d'une cellule, ni dans le bruit d'une chai
d'Université, ce n'est même pas nécessairement sous
voûte d'une église, mais aussi bien sur la plage d'Ostie
sur la route de Naples que se fait sentir la fraternelle pr
sence de ces grandes âmes. Pour moi, je ne les retrou
jamais mieux qu'à l'extrême d'un de ces promontoires it
liens, rocs brûlants dont chaque repli nourrit une verdu
fraîche et que, du bord de la mer Tyrrhénienne, saint Th
mas a plus d'une fois contemplés. C'est midi. L'ardent sol
d'un jour de mai découpe les contours et souligne les fo
mes comme la définition d'un intellect rigoureux. Près
nous, rien qui ne s'offre dans l'évidence de son essence
ne repose dans la paix de son ordre, mais plus loin,
regard glisse vers des lointains si lumineux qu'ils cède
à son universalité et fondent dans l'excès même de
clarté qui les baigne. Quoi de plus beau que cette Ter
où la source des distinctions est celle même de l'unité
Suspendus entre le ciel et l'eau, des oiseaux la conte
plent de haut et planent comme des Anges, jusqu'à
que, se détachant d'un grand coup d'ailes, l'un d'e
réponde à l'appel du Soleil, monte, et trouant l'azur
son vol et de son cri, aille s'unir à la Lumière.

Étienne Gilson,
Professeur à la Sorbonne
et à l'École des Hautes Études.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Autour du Transformisme

Les deux derniers volumes de la *Nouvelle collection scientifique*, dirigée par Émile Borel, nous conduisent dans le domaine des sciences dites « naturelles ». Le Dr Alphonse Labbé consacre un livre au *Conflit transformiste*, le Dr Charles Nicolle fait en quelque sorte la biologie des maladies infectieuses sous ce titre : *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses*. L'ouvrage du professeur Guyénot sur *La Variation et l'Évolution*, le recueil des exposés faits par M. Caullery, le Dr Rivet, M. Guyénot lui-même, au Centre International de Synthèse et publiés sous ce titre : *L'Évolution en biologie*, — viennent tout naturellement se joindre aux volumes de la collection Borel pour nous parler des problèmes fondamentaux de « l'Histoire Naturelle », comme on disait autrefois. L'actualité fait bien les choses.

Le Conflit transformiste (1)

Le Dr Alphonse Labbé, — qu'il ne faut pas confondre avec le Dr Marcel Labbé, professeur de clinique médicale à la Faculté de Paris, — est directeur de l'enseignement supérieur des Sciences Naturelles de Nantes et du Labo-

(1) Dr Alphonse Labbé, *Le Conflit transformiste*, préface par Étienne Rabaud (1 vol. in-16, xi-201 pp. Alcan, 1929).

ratoire de Biologie marine du Croisic, professeur lui-même à l'École de Médecine et de Pharmacie de Nantes. C'est un savant véritable, un expérimentateur et un théoricien. On lui doit, entre autres, une conception nouvelle de la variation, l'*allélogénèse*. Son livre récent est d'un homme cultivé, qui ne borne pas son horizon intellectuel aux « milieux hyperalcalins » et sait émerger des marais salants où il vient d'étudier les Copépodes. Il cite Amiel, lit Thibaudet ou Meyerson ; de M. Julien Benda, il apprit avec un extrême intérêt que les clercs ont trahi. Donc, sortant de son laboratoire, il veut porter la bonne parole transformiste. Il constate que beaucoup d'esprits sont rebelles aux principes vrais de la biologie, parce que ces esprits s'attachent à des considérations sentimentales, à des motifs qu'ignore le raisonnement scientifique. Enfin, l'esprit est la dupe du cœur ! Le docteur veut donc persuader à tous que la science est transformiste ou qu'elle n'est pas. Son livre n'est cependant point d'un sectaire. Le ton est presque toujours mesuré, l'allure sympathique. Dès la page 6, on nous dit ceci : « Il ne faut effaroucher personne ; il faut faire comprendre le transformime, le rendre indiscutable, le faire aimer. Le philosophe doit se laisser convaincre de la vérité scientifique, il y est d'ailleurs tout disposé. Le religieux doit accepter, puisqu'on ne heurte pas ses systèmes et ses croyances. Le sceptique doit délaisser le doute. » Nous tombons tout à fait d'accord avec le docteur Labbé que les sciences naturelles ne heurtent ni ne peuvent heurter nos croyances. Si le préjugé paraît tenace dans le public, nul savant sérieux, ou simplement nul honnête homme un peu teinté de science, n'oppose plus ceci à cela. Des lecteurs pressés (de ces lecteurs qui se bornent au titre ou au sous-titre) ont récemment encore pris leur désir pour une réalité en lisant à la couverture bleue du livre de Vialleton : *L'illusion transformiste*. Mais un nom aussi connu que celui du P. Teilhard de Chardin prouverait à lui seul qu'on peut être à la fois religieux et transformiste, ce que, paraît-il,

allait démontrer, mais ce qui l'est depuis long-ps (1).

n consent donc très volontiers que le Dr Labbé effarouche personne ». Son livre est vivant, intéres-. Il est même touchant, et cela je le lui reprocherais antinet. En épigraphe, déjà, nous apercevons Le Dan-la main sur le cœur, et qui gémit : « C'est pour moi grande douleur de voir méconnaître le transformisme moment où je croyais qu'il avait conquis le monde. » Labbé parle de faire *aimer* le transformisme. Votre otion me touche, je le répète, docteur ; mais enfin, en ns-nous tout à fait besoin? Il s'agit d'une hypothèse ntifique comme une autre, notre amour n'a rien de s à faire ici que la douleur de feu Le Dantec. Une othèse est bonne ou mauvaise, féconde ou stérile, elle voit des faits qui la confirment ou bien elle est infir-e par l'expérience, elle est rénumératrice ou onéreuse. uis personnellement de ceux qui croient que le trans-nisme est actuellement la moins onéreuse des hypo-ses relatives à la « matière organisée », je pense qu'il peu de vues plus ingénieuses et plus grandioses dans semble des sciences, et je supplie le docteur Labbé de percevoir chez moi nul parti-pris. Mais enfin, je trouve notre auteur prend la chose un peu trop à cœur et

) Le livre de la *Bibliothèque Catholique des Sciences religieuses* sacré à ces questions déclare ceci : « Aujourd'hui le transfor-me est à peu près universellement adopté » (*Création et Évolu-*, par le chanoine Senderens, p. 102). Rappelons que Lamarck et ffroy-Saint-Hilaire étaient croyants. — On pourra toujours lire fruit, à cet égard, l'étude de H. de Dorlodot : *Le Darwinisme point de vue de l'orthodoxie catholique*, Bruxelles-Paris, 1921. — P. Teilhard de Chardin, un mémoire récent et tout à fait remar-ble résume à la fois les idées et les travaux antérieurs : *Que t-il penser du transformisme?* (*Revue des questions scientifiques*, vain, 20 janv. 1930, p. 89-99. — V. notre note aux *Documents* du uin 1930). — V. également l'article du P. de Sinéty au *Dictionnaire apologétique* (Beauchesne, 1929), les livres de M. Le Roy, etc. En anglais, Mrs Mason et ses collaborateurs : *Creation by Evolu-* (New-York, Macmillan, 1929).

l'on éprouve comme une maligne envie de retourn
contre lui le titre de son chapitre v : « *Le préjugé vi*
liste. » Il « vitalise » un peu trop l'hypothèse : la vo
devenue une personne irrésistible et que nous devo
beaucoup aimer.

Aussi la plus grande partie du *Conflit transformiste* e
elle prise par des considérations un peu trop général
et qui dégagent surtout le côté affectif du problème
les « facteurs psychologiques de la crise », la crise et « s
rapports avec la mentalité contemporaine », les « préj
gés », etc. C'est seulement avec le chapitre VI, « Erreu
et vérités transformistes », que nous sommes en ple
dans le sujet. Par malheur, l'ouvrage n'a que sept cha
tres. Il est vrai qu'on nous annonce la suite, et, pour êt
loyal, accordons que l'auteur a prévu l'objection : «
n'est..., dit-il, qu'une préface, c'est-à-dire quelque cho
de contingent et de relatif qui aspire à évoluer, à êt
une anticipation sur la Biologie de demain ; préfa
aussi, d'un autre livre qui viserait à expliquer le *comme*
du transformisme, et que je voudrais pouvoir écrire si
préface peut se prévaloir d'avoir intéressé les lecteurs
(p. 13.)

Les aspects actuels du transformisme

Au fond, le vrai « conflit transformiste » n'est p
entre partisans et adversaires : il habite la maison mêm
Le livre de Labbé garde le mérite de nous faire réfléch
au sujet, même s'il n'y parvient souvent qu'en nous pr
menant autour. Les grands noms de Lamarck et de D
win restent à l'origine du prodigieux mouvement d'idé
et de recherches que l'on peut grouper tant bien que m
sous les mots d'évolution et de transformisme. Mais
doit bien convenir qu'il reste fort peu de chose du dét
de leur théorie, que le mécanisme monté par eux est d
plus rouillés. La première conclusion, et la plus soli

vient à l'esprit lorsqu'on scrute les travaux des spé-istes, c'est l'extrême diversité, — pour ne pas dire la tradiction, — des tendances. Après tout, les critiques mérées par Vialleton (je ne dis pas ses conclusions) t souvent celles que les transformistes les plus ortho-es reconnaissent. Ou plutôt, il n'y a pas de transfor-tes orthodoxes. Un examen très rapide des idées ıelles qu'ont les biologistes sur les grands principes transformisme nous montrera tout de suite que la)ctrine », si doctrine il y a, n'est certes plus ce qu'un ı peuple pense.

L'influence du milieu et les facteurs intrinsèques

'out le monde a entendu parler de la fameuse *influence milieu*. Au passage, notons d'ailleurs que Lamarck oquait seulement les « circonstances », que l'idée de .ilieu » vient de son disciple Étienne Geoffroy-Saint-aire et que « l'influence du milieu » enfin a surtout dégagée par Auguste Comte. Aujourd'hui, en tout les biologistes réagissent complètement contre cette pondérance du milieu. Je m'empresse d'étayer cette rmation de quelques textes empruntés aux spécialis-:

1. Brachet, l'un des savants les plus considérables de ırope actuelle dans le domaine biologique, nous dit : es vraies causes de l'ontogénèse sont dans l'œuf lui-ne et [elles] sont indépendantes, par leur essence du ieu qui les entoure (1). »

1. Caullery revient sans cesse sur l'idée : « ... Chaque upe a réagi aux circonstances extérieures essentielle-ıt en vertu de tendances intrinsèques et non sous l'in-nce prépondérante des conditions ambiantes ou

) *La vie créatrice des formes*, p. 169 (Nouv. Collec. scientifique, ın, 1927).

extrinsèques. » — « Nous sommes de plus en plus porté à admettre que les facteurs les plus essentiels résident à l'intérieur de l'organisme, qu'ils sont intrinsèques. » — Enfin : « Les facteurs intrinsèques, internes, paraissent bien être de beaucoup les ressorts principaux de l'Évolution (1). »

Laissons au Dr Alphonse Labbé à résumer ce renversement des conceptions transformistes : « Certes, le milieu agit, mais on ne peut pas dire qu'il soit créateur, et son rôle, d'ailleurs presque inconnu, bien que les principales théories de l'Évolution : lamarkisme et darwinisme, soient avant tout, des théories de l'adaptation, est plus probablement celui de catalyseur (2). »

La discontinuité brusque opposée à la variation lente et continue

Les théories évolutionnistes du XIXe siècle étaient essentiellement des théories du *continu*. Là encore, changement total de point de vue. Je ne fais pas seulement allusion à la conception actuelle de l'hérédité : on y considère que le patrimoine héréditaire de chaque individu est formé de particules contenues dans le noyau des cellules, particules nommées *gènes* ou *facteurs*. De sorte qu'on peut voir dans la structure granulaire, discontinue, du « patrimoine héréditaire », un cas particulier de cette tendance générale à l'atomisme qui triomphe si brillamment dans la science moderne (atome et constituants, électrons, protons ; — magnéton de Weiss ; — photon ; quantum d'action...).

Mais c'est de façon beaucoup plus générale, semble-t-

(1) *Les aspects principaux actuels du problème de l'Évolution*, pp. 13, 33 ; cf. aussi 19, 34 (dans *L'Évolution en biologie* (*Renaissance du Livre*, 1929). — V. plus loin, p. 71 de la présente chronique).

(2) *Le Conflit transformiste*, p. 148 sq.

non pas seulement au chapitre de l'hérédité, que les logistes opposent désormais la discontinuité à la con- uité des anciennes théories. Là encore, citons : .e grand maître de l'hérédité et de la variation, Guyénot, est formel : « Derrière l'idée de continuité is la variation, avec tout ce qu'elle comporte relative- nent au rôle des formes dites de passage des types ermédiaires, etc., ce que l'expérience a démasqué, c'est *discontinuité réelle* des formes organisées (1). » .à encore, le Dr Labbé : « L'évolution est forcément continue et procède par variation brusque (2). »

La fonction ne crée plus l'organe

'il y a une phrase dont on nous a rebattu les oreilles, qui était devenue comme une manière de vérité pre- ère pour programme électoral, c'est le fameux principe : fonction crée l'organe — principe qui, d'ailleurs, ne se uve pas tel quel dans Lamarck.

Or, écoutons de nouveau M. Guyénot : « Trop souvent organismes ne persistent pas grâce à des organes per- tionnés, mais vivent tant bien que mal, malgré de soi- ant adaptations. La vieille formule lamarckienne : la ction crée l'organe, encore mise en œuvre par quelques éontologistes, est définitivement abandonnée par tous biologistes au courant des résultats des expériences dernes (3). »

Le crépuscule de la loi biogénétique

Enfin, la fameuse « loi biogénétique » chère à Fritz

1) *Le Mécanisme de l'Évolution et l'expérience*, p. 37 (dans : *L'Évo- on en biologie*). — V. aussi : *La Variation et l'Evolution*, t. Ier, t nous reparlerons plus loin, p. 72.
2) *Le Conflit transformiste*, p. 159.
3) *Le Mécanisme de l'Evolution...*, p. 52. V. aussi p. 58 (conclusion).

Müller et plus encore à Hæckel, selon laquelle l'ontog nèse répète la phylogénèse (le développement de l'ind vidu rappelle le développement de l'espèce au cours d âges), passe également, si j'ose dire, un mauvais qua d'heure. M. Caullery la réduit à l'extrême (1). M. Labl reproche à Vialleton de « s'évertuer à la démolir, qui est bien inutile..... personne n'admet plus ce parall lisme (2) ».

Ainsi donc, si quelque chose a évolué, c'est à coup s l'Évolution. Et actuellement, peu de matières sont aus embrouillées, parce que, il faut le répéter, les opinio sont souvent contradictoires et parce que ces mots d'*é lution*, de *transformisme*, sont prodigieusement vagues (premier surtout), à contenu variable. Voulez-vous u exemple ? Vialleton parle de la « signification contrai des mots évolution et transformisme (3) ». M. Jean De phy, — dans un piquant article de la *Revue générale d Sciences*, où il montre justement ces oppositions (4), se ra lie à cette conception dualiste. Or, pour M. Cuénot, comm pour M. Remy Perrier, évolution et transformisme so rigoureusement synonymes.

Ne nous étonnons désormais ni qu'il y ait conflit, ni qu tant de personnes parlent avec inexactitude de ces que tions. (Et même, comment être ici, le plus souvent, s de l'*exactitude* pour tout le monde ?)

L'évolution de l'espèce humaine

Il y a donc mille raisons de louer le Centre inter nati nal de synthèse, d'avoir pris pour objet de sa « premiè

(1) *Les aspects principaux*, etc. (*L'Évol. en biologie*, p. 12-18).
(2) *Le Conflit transformiste*, p. 173.
(3) *L'Origine des êtres vivants*, (in-8, Plon, 1929), p. 360.
(4) Jean Delphy, *L'Évolution actuelle des idées sur l'Évolution d êtres organisés* (*Revue générale des Sciences*, 31 mai 1930, p. 293-298).

aine » l'étude de l'*Évolution en biologie* (1). Nous ons d'utiliser beaucoup les exposés de M. Caullery et M. Guyénot. Le Dr Rivet, professeur au Muséum et ervateur du musée d'Ethnographie (Trocadéro), avait é *l'Évolution de l'espèce humaine*, en un raccourci très , précis et complet, dont nous voudrions indiquer au ns les idées maîtresses.

a question de *l'ancienneté de l'homme* n'a pas avancé. Boule et l'abbé Breuil ont soumis à une critique ser- les arguments tendant à prouver que nos ancêtres ontent à la période tertiaire. En sorte que le Dr Rivet sidère l'opinion de Nadaillac en 1885 comme l'expres- encore actuelle de la vérité : « L'homme a pu vivre ant les temps tertiaires. Rien dans les conditions cli- ériques ou biologiques, rien dans la faune ou dans la e ne s'oppose, *a priori*, à son existence. Mais, jusqu'à our, aucun des faits connus, aucune des découvertes, ane des preuves sur lesquelles on s'appuie, ne permet- de l'affirmer avec quelque degré de certitude (2). » Quant au problème capital des *Origines de l'homme*, les herches contemporaines l'ont précisé, mais « n'ont pas orté de solution définitive (3) ». Une remarque de Rivet fait éclater la difficulté du problème et combien ui-ci recule dans un passé fabuleux : « Sans paradoxe, peut dire que si *Homo neanderthalensis* [l'homme de anderthal, — homme du Quaternaire moyen, — pre- er être humain différent de l'homme actuel et qui soit nu de nous, celui d'ailleurs que nous connaissons le eux], si *Homo neanderthalensis* avait eu, comme nous, curiosité de ses origines, le problème se serait posé

1) Première semaine internationale de synthèse, Ire fascicule : *volution en biologie*. Exposés par Maurice Caullery, Émile Guyé- , P. Rivet. Discussions (1 vol. in-8 écu, xv-84 pp., *Renaissance du re*, 1929).
2) *L'Évolution de l'espèce humaine* (in : *L'Évolution en biologie*, 34).
3) *Id.*, 78.

pour lui presque dans les mêmes termes où il se pose po
nous (1). »

Et la conclusion du savant anthropologiste dissipe
aussi bien des rêves darwiniens dans les esprits qu'hal
tent encore les explications simplistes du XIXe siècl
« On peut affirmer dès maintenant que... l'homme et
singe apparaîtront comme des formes ultimes de ligné
qui auront évolué d'une façon indépendante pendant
longtemps qu'ils n'auront plus entre eux aucune paren
véritable. Karl Vogt préférait, disait-il, être un singe pe
fectionné qu'un ange déchu. Une telle alternative ne
pose plus pour nous. Nous savons que l'Homme n'e
ni l'un ni l'autre (2). »

Dans l'innombrable bibliographie de la biolog
moderne, je vois peu de livres qui puissent renseign
aussi vite et aussi bien le lecteur curieux de ces questio
passionnantes, mais difficiles. Le recueil comporte, d'ai
leurs, après chaque exposé, la discussion qui le suivit
dont le détail est fort suggestif. De telles publications re
tifient bien des erreurs, à gauche et à droite, je veux di
parmi les adeptes naïfs de l'évolutionnisme classiqu
comme parmi les adversaires *a priori* de toute évolutio

La Variation

Nous avons déjà versé au débat transformiste u
ouvrage capital et tout récent, le tome premier, *La Varia
tion* (3), du travail que M. Émile Guyénot consacre à *L
Variation et l'Évolution*. Le célèbre professeur à l'Unive
sité de Genève avait terminé en 1923 et publié en 192

(1) *Id.*, 80.
(2) *Id.*, 80 (conclusion).
(3) 1 vol. in-12, XXVIII-457 pp., avec 46 figures dans le texte (Enc
clopédie scientifique, Bibliothèque de biologie générale; Doin, 1930
Une table alphabétique et un index bibliographique (qui est à lu
seul un monument de science) complètent ce travail fondamental.

livre sur *L'Hérédité* qui est vite devenu classique, et
t le succès nécessite présentement la réimpression.
nouvel ouvrage, à l'abord même, témoigne du chan-
ıent profond que les récentes investigations scientifi-
s ont opéré dans les théories transformistes. « Ce livre,
ıous disent les premières lignes de l'*Avant-propos*, —
écrit avec des matériaux dont la plupart datent des
gt dernières années. Avant cette époque, nous ne
ons à peu près rien des variations héréditaires, sources
es de l'Évolution, et le problème, posé par LAMARCK
uis plus d'un siècle, n'avait reçu que des solutions
ɔriques. » Il est certain que l'exploitation philosophi-
avait étrangement devancé, dans ce domaine, le tra-
patient, mais combien plus sûr, de l'expérimentation.
sque seul, le grand botaniste français Ch. Naudin (un
:es noms que nous devrions remettre au premier rang)
it vu juste dès 1863-1867, grâce à ses expériences de
ures et de croisements, réalisées durant ces années
.taines. Aujourd'hui, les faits importants datent sur-
t de 1910. Pour les Drosophiles (mouches), par exem-
la première mutation remonte à 1909, mais l'expéri-
ıtation et l'étude systématiques autant que décisives
t faites par Th. H. Morgan l'année suivante. Leur
ɔosé ouvre le livre de M. Guyénot. Nous n'avons pas
lessein d'analyser ici ce remarquable répertoire, des-
é, — écrit l'auteur lui-même —, à « mettre à la dispo-
ɔn du lecteur un matériel de *faits*, lui permettant de
endre compte de la réalité, de la fréquence et de l'ex-
sion de ces variations héréditaires (1) ». Nous avons
sté déja sur leurs caractéristiques générales, sur cette
:nce *discontinue* des variations, qui apparaissent brus-
ment « sans que l'on rencontre d'états intermédiaires
re la particularité primitive et le caractère nouveau ».
sera encore l'ultime affirmation de l'auteur, dans sa
clusion : « Un point fondamental reste acquis : l'uni-

) *La Variation et l'Évolution*, I, 123.

verselle *discontinuité* aussi bien des variations germinales sources de l'évolution, que des formes élémentaires, cons tituant les espèces naturelles et représentant les produit actuels de la transformation des organismes (1). »

Le second tome de l'ouvrage est annoncé par M. Emil Guyénot comme un examen critique des « points de vu anciens », c'est-à-dire des théories de Lamarck et d Darwin, et des « faits dans lesquels on a cru trouver un confirmation de ces représentations théoriques du méca nisme de l'évolution ». Mais la conclusion est d'ores e déjà formelle, car M. Guyénot poursuit : « Sous réserv de quelques cas particuliers dont la signification exact n'apparaît pas encore, cet examen se soldera par la néga tive (2). »

L'évolution des maladies infectieuses

La tentative de Lamarck et celle de Darwin représen tent, dans l'ensemble, le plus puissant effort accompli p l'homme pour rationaliser la vie. Mais le réel résiste, le fait même de la matière organisée apparaît comme u de ces *irrationnels* que M. Émile Meyerson a si origin lement décelés partout dans les sciences. De toutes part aujourd'hui, l'expérience en biologie nous apprend que n schémas étaient trop simples pour la nature. Il y a e particulièrement, un anthropomorphisme à rebours, q consistait à assimiler partout l'homme à l'animal, l'anim à l'homme. Que n'a-t-on pas dit sur l'intelligence d animaux, ses rapports avec celle de l'homme? Voi aujourd'hui un savant, un praticien qui ne paraît guè préoccupé d'arrière-pensée spiritualiste, mais qui no déclare prudemment : « Que d'erreurs nous commetto en cherchant, en mettant cette intelligence où elle n'e pas : chez nos frères primitifs, chez les animaux dont no

(1) *Id.*, 395 (fin).
(2) *Id.*, XXIV (Avant-propos).

ns des frères intellectuels, sans nous enquérir de savoir
ırs sens les renseignent comme les nôtres, s'ils n'en
pas d'autres que nous ignorons. » J'emprunte cette
remarque au beau livre tout récent du Dr Charles
lle, *Naissance, vie et mort des Maladies infectieu-*
t). Membre de l'Académie des sciences et prix Nobel
iédecine, M. Charles Nicolle est directeur de l'Insti-
Pasteur à Tunis. D'ailleurs un « pastorien » de mar-
dont le nom reste attaché à l'étude du typhus, de sa
smission, de sa destruction. (C'est à lui que l'humanité
, pendant la guerre de 1914-1918, d'avoir échappé au
ius, fléau habituel des armées en campagne, et qui eût
inti plus d'hommes, peut-être, que les moyens militai-
eux-mêmes.) Le docteur Nicolle se délasse aussi de ses
aux techniques en écrivant des romans, et la page de
e du dernier volume porte six titres qui sont fort
gnés de la microbiologie. Mais qu'on se rassure : l'au-
nous dit quelque part que le présent volume n'a rien
e biographie romancée des maladies infectieuses. Cet
sai » a pour sujet l'existence *historique* de ces maladies,
vie à travers les âges. Comme à tout ce qui vit, on
en droit de leur supposer en effet une naissance et une
t, une évolution conduisant de l'une à l'autre. L'ou-
ge est extrêmement curieux et intéressant. C'est sans
d'effort que je l'ai fait rentrer dans le cadre de cette
le. L'évolution des maladies infectieuses, c'est-à-dire
agents (animaux ou végétaux, aux confins, d'ailleurs,
deux règnes) qui les créent, forme un chapitre singu-
du livre immense de l'*Évolution*. L'adaptation y est
iculièrement instructive : ainsi, de l'adaptation des
nniment petits, microbes ou inframicrobes, aux inverté-
s qui les transmettront plus tard et infecteront par là
ne les organismes (2). Il semble que dans ce monde de
niment petit le « génie d'adaptation », comme parle

1 vol in-16, 219 pp., *Nouvelle Collection scientifique*, Alcan, 1930.
2 *Loc. cit.*, p. 127 sq.

l'auteur (p. 163), soit beaucoup plus grand que dans
règne animal et le végétal à notre échelle.

Pas de solution simpliste

Je viens, presque constamment, de mettre l'accent s
les difficultés de l'évolutionnisme, et j'ai surtout fait r
sortir à quel point la science actuelle se sépare de l'é
lutionnisme classique, aujourd'hui démodé, déclassé. Cl
cun sait combien l'esprit de parti, des deux côtés, s'
emparé de la célèbre théorie. On nous en a fait une d
trine, une foi, une religion (le plus souvent une religi
contre la religion, une religion de remplacement). Il n'
ni indulgent, ni scientifique, de mépriser l'adversaire d'u
hypothèse, si triomphante soit-elle. Les contradicteu
de Lavoisier, Stahl, Cavendish ou Priestley, n'étaie
aucunement des demi-savants : c'étaient des chimistes
premier ordre. Leurs raisons n'étaient pas déraisonnabl
Elles étaient seulement moins bonnes et, finalement, no
trouvons qu'ils avaient *tort*, mais ce mot n'a peut-être p
le même sens, pour qui sait le détail des choses, q
pour le vulgaire. L'adversaire de Lamarck, l'ennemi
Geoffroy-Saint-Hilaire, Cuvier, n'était pas inférieur
Lamarck, il était plus grand que Geoffroy. Il avait ses r
sons pour opposer la permanence de la *forme* aux var
tions de la matière. Et « la vie, disait-il, est plus imp
tante que la matière ». Le vrai savant est essentielleme
modeste. Il importe aux transformistes comme aux aut
d'être de vrais savants. Il est dangereux et mauvais,
science, de prophétiser comme de conférer l'immortal
à une hypothèse, de l'ériger en dogme sans admett
qu'elle-même est sujette à la « variation », « à l'évolution
Voulez-vous, sur notre terrain d'aujourd'hui même, to
cher du doigt les risques de cette imprudence? Pren
l'article de M. Jean Delphy, à la *Revue générale d
Sciences*, que nous avons signalé précédemment. L'aute

elle qu'un des plus grands noms du transformisme
çais, Yves Delage, dans son grand ouvrage sur *La*
cture du Protoplasme (1895), compare l'absurdité de
itransformisme à celle des géométries non euclidien-
« Or, — ajoute M. Delphy — Henri Poincaré a mon-
que celles-ci ne sont pas absurdes, si ce n'est à un
nt de vue vulgairement pratique (1). » Je vais beaucoup
loin, et je m'étonne que, dans des lignes parues le
nai 1930, un homme de sciences s'arrête ainsi à mi-
nin. Depuis Poincaré, un changement *essentiel* s'est
luit à cet égard. On sait qu'ayant à donner de l'uni-
physique une représentation géométrique, Einstein
onsidéré l'espace comme obéissant à la géométrie
nanienne, comme étant « riemanien ». Pour la Relati-
généralisée, pour tout le mouvement scientifique qui
réfère en science, la courbure riemanienne de l'espace,
caractère non euclidien, est quelque chose d'aussi
atique », d'aussi *réel* que n'importe quelle idée scien-
que. La comparaison de Delage était une bévue.

Le néo-transformisme et sa vraie victoire

Mais passons à l'autre camp. Ce n'est pas seulement
z les transformistes qu'habitent l'intolérance ou le
jugé. Cuvier déclarait aveuglément : « Il n'y a pas
ommes fossiles. » La Paléontologie, qu'il avait créée,
ait lui donner tort. Dans le combat avec Lamarck, le
ncu c'est lui, malgré tout. Et ceci nous amène à préci-
notre pensée, en donnant sa conclusion à cet article.
e reste-t-il de Lamarck et Darwin, dira-t-on, si la plu-
t de leurs formules sont périmées? Il reste l'orienta-
n d'ensemble, le coup de barre décisif, l'impossibilité
revenir *avant* Darwin, *avant* Lamarck. Le fait de l'É-

) *L'Évolution actuelle des idées sur l'évolution...* (*Rev. gén. des*
nces, 31 mai 1930, p. 294, note 11).

volution, son explication par le transformisme, — par transformisme revu, corrigé, indéfiniment revisé et perpétuellement corrigible, mais enfin, par le transformisme — sont admis aujourd'hui par la presque totalité des savants et, au fond, leurs adversaires même ne parviennent pas à s'en dégager. Ou leurs critiques s'adressent à des parties vieillies qui ne sont pas soutenues davantage du côté transformiste, ou c'est l'affirmation gratuite d'une explication qui ne se fonde sur rien. Je n'en veux pour preuve que cette déclaration du Dr Vialleton, à la fin d'un court mémoire où l'éminent professeur de Montpellier résume sa thèse : « En tous cas si [les types formels] dérivent les uns des autres, ils ne le font pas comme le voudrait le transformisme par des changements insensibles, mais par des mutations de grande envergure, et, s'il en est ainsi comme je l'ai développé ailleurs, il faut recourir au moins à une Psyché formative, ce qui équivaut, par rapport au transformisme classique, à une pure et simple création (1). Voyons, qui trompe-t-on ici ? Les transformistes d'aujourd'hui, nous le savons, n'ont pas gardé le « transformisme classique », nous avons vu que pour eux aussi, les « changements insensibles » étaient remplacés par les « mutations de grande envergure », et quant à la *Psyché formative* sera permis d'en tenir l'hypothèse pour plus onéreuse que celle du transformisme. La vraie raison d'opter pour l'Evolution et le Transformisme, c'est l'impossibilité où se

(1) *Types d'organisation et types formels*, dans *Continu et Discontinu*, XVe « Cahier de la Nouvelle Journée », Bloud, 1929, p. 105-1[illegible] — Comme on paraît trop souvent réduire le Dr Vialleton à son seul ouvrage récent, donnons une bibliographie plus complète : *Un problème de l'Évolution ; La théorie de la récapitulation des formes ancestrales au cours du développement embryonnaire* (Coulet, Montpellier, 1908) ; — *Éléments de Morphologie des vertébrés* (in-8, Doin, 1911) ; *Membres et Ceintures des Vertébrés tétrapodes, critique morphologique du Transformisme* (in-8, Doin, 1924). — Article sur le *Transformisme et la Morphologie*, au Ier *Cahier de Philosophie de la Nature* (Vitry, 1927), article sur *L'Origine de la Vie*, à la *Revue Apologétique* (I, 19[illegible] mémoire cité ci-dessus aux « Cahiers de la Nouvelle Journée »,

xistes de nous proposer une hypothèse d'allure scien-
ue pour les remplacer. D'un côté, une idée directrice
a créé la Biologie tout entière, qui a inscrit ses « preu-
dans les strates géologiques, dans le développement,
hitecture ou la répartition des organismes » (1), jus-
l'apparition de laquelle, enfin, dit le P. Teilhard de
din, « l'*Histoire naturelle* n'a pas été, ne pouvait pas
une vraie science » (2), — de l'autre côté, le néant.
omprend cette profession de foi d'un savant, M. Guyé-
ui-même, à la fin de son chapitre préliminaire : « Faire
œuvre positive, si imparfaite et si passagère soit-elle,
oujours paru préférable à une critique systématique,
sans doute, mais qui ne conduit qu'à une négation
lle (3). »
u fond, *le procès du fixisme est un procès par défaut.*

ntera-t-on quelque jour, dans le domaine de la vie,
synthèse scientifique entre continu et discontinu
'est réalisée dans le domaine du rayonnement et dans
de la matière, grâce à l'association des ondes aux
cules? Personne ne saurait le dire, pour le moment,
'ailleurs, les situations ne sont pas comparables.
u tout cas il y faudrait le génie d'un Louis de Broglie
biologie, car les synthèses profondes sont aussi rares
le pur syncrétisme, comme parlent les philosophes,
anal.

André George.

Guyénot, *Loc. cit.*, p. xv.
Le Paradoxe transformiste (*Rev. des Quest. scient.*, 1925).
Guyénot, *Loc. cit.*, p. 13.

« *Les livres de Nature* »

La librairie Stock poursuit la publication d'une collect
intitulée « Les Livres de Nature » et dirigée par Jacq
Delamain. Le titre définit assez mal le but poursuivi. Il
git non pas d'un tableau de la vie de la Nature à la mani
des « Pour comprendre » de la librairie Hachette, mais d'
initiation à la vie des animaux et des plantes sauvages. C
donc un tableau de la nature vivante qu'on veut nous d
ner, et non de la nature en général.

Le dernier volume paru, celui du Dr Louis Roule, p
en titre : « La vie des Rivières »; on s'attendrait à trou
une explication de la mécanique des rivières, de ce pers
nage si complexe qu'est un cours d'eau, avec son histoire,
régime... J'avoue avoir cherché le livre précisément pour
couvrir une présentation simple et abordable au grand
blic de l'épopée d'une grande rivière : comment elle s
installée, d'où lui proviennent ses eaux, le vêtement spé
qu'elle imprime au paysage par ses érosions ou ses alluvi
les instabilités de son caractère. Quelle variété dans
types de rivières ! et comme il serait intéressant de don
au public un fil conducteur pour comprendre les rivièr
Ce n'est pas cela qu'on trouve dans le livre de M. Roule.
titre aurait dû être : « La Vie dans les Rivières ». Sin
chicane de titre, et nous aurions grand tort de nous plain
de cette substitution de sujet, qui au surplus est une
prise et une excellente surprise pour le lecteur.

Peut-être est-ce un moyen d'appel à l'attention que d
pas traiter le sujet qu'on annonce. Avis aux écrivains en
de publicité. Mais le livre de M. Roule se recommand
lui-même et sans publicité.

Je voudrais surtout que les quelques mots que je vai
dire ne diminuent en rien la saveur de trouvaille dans
connu que laisse ce livre. On s'y attache comme à une ex
ration sous la conduite d'un véritable explorateur, c'e
dire de quelqu'un qui a au suprême degré la passion d
découverte, qui maintient tout au long de son livre l

de ses recherches. Quelle belle langue que celle des teurs quand ils sont passionnés ! une langue où il y puissance de persuasion et de prosélytisme. Il sera fficile au lecteur de ce livre de résister à l'attrait des ertes en rivière. Il ira, après la lecture de certains es, s'asseoir au bord du plus prochain ruisseau, et que le rythme des eaux qui coulent l'enlèvera au présent, il reverra les étranges histoires que cachent x. L'histoire de cette truite amie des eaux riches en e, des torrents bouillonnants; cette truite qui trouve ité dans le froid — (pour elle, les hivers sont les mois ır et de reproduction) — l'histoire des saumons dont ssance s'effectue dans les profondeurs marines, mais ur frayer s'en vont, en quête d'eau douce, remonter ıves jusqu'à leur source, voyage tendu vers l'amont, de difficultés et de pièges, que les petits après quel- ıois passés en rivière referont en sens inverse, « inces- allées et venues des deux âges de ceux qui engendrent eux qui sont engendrés »; histoire de la lamproie, des des esturgeons, des brochets...

étonnante que toutes, l'histoire des anguilles ! Cha- ınée, en automne, elles partent en colonies de leurs ie rivière tranquille pour un immense voyage. Pelo- s en boule, elles se laissent couler jusqu'aux embou- , progressivement elles s'habituent à l'eau marine, escendent dans les fonds océaniques; par les grands elles traversent l'Atlantique et, à hauteur des Antil- ns ce vaste tourbillon central qu'est la mer des Sar- elles vont déposer leurs œufs. Les alevins, bientôt sont ramenés vers les fleuves européens par le Gulf- ı, et la vie calme dans les vases des eaux de rivières ɔrendre jusqu'à ce que l'instinct les reconduise à ıu pour le grand voyage de la reproduction (1).

nge aussi la vie des infiniment petits des rivières : ns les eaux où tout le monde s'entre-dévore; il n'y a

u même auteur, vient de paraître chez Rieder : *La structure ologie des Poissons*, ouvrage écrit avec le même entrain et la animation. Successivement se déroulent les tableaux de la vie ie des poissons, de la vie sensitive, de la vie reproductive, des ons des poissons. Le dernier chapitre est une sorte d'apothéose ssons. La place du poisson dans la nature. Très belles illus- s.

presque pas de végétaux, les herbivores sont très rares, eaux cachent des vies de féroces carnivores. La lutte pou vie y est plus âpre que sur la terre, aussi la nature, dans étonnante harmonie d'équilibre, a multiplié au supr degré les puissances de reproduction.

Petit livre certes, que celui de M. Roule, moins de 200 ges, mais grand sujet traité avec grandeur. Il nous bien impossible, comme nous l'avions promis, d'en pa brièvement.

Notons encore, parmi les livres publiés dans la collec « Les livres de Nature » : *La Forêt* de Stewart-Edward Wh traduit de l'anglais par Delamain. Impressions de voy dans les « Terres de Silence » du Canada, ou, plutôt, inst tions de voyage : curieuse utilisation du canot, difficu des rivières à rapides, recettes pour allumer les feux de vouacs sous les averses, comment se retrouver dans l mense forêt. Au cours des voyages apparaissent quel silhouettes rares mais saillantes, grandioses parfois cor cette famille canadienne française, véritable tribu dont enfants vont chaque jour, à tour de rôle, à l'école loint pour se partager entre eux les bienfaits de l'instructio dont le fils aîné rêve d' « aller plus loin ». « La forêt ne téressait pas particulièrement, la chasse non plus, bien connût les animaux; il aimait le travail physique, la mar le paysage, le halage, l'installation du camp, les pays veaux, l'intimité de la vie libre, la solitude dans son ens ble et non considérée sous l'un de ses aspects, il ne la vo ni comme une réserve à poissons ni comme un terroi chasse ; en cela il avait le véritable esprit du voyageu (p. 113)

Pierre Deffontaines,
Agrégé de Géographie.

A VIE SOCIALE ET POLITIQUE

IS MASSIGNON. *Les résultats sociaux de notre politique indigène en Algérie.*

Professeur
ciologie musulmane
Collège de France.

M. Massignon, qui avait exposé récemment l'état de la question indigène algérienne devant les Facultés libres de Lille, a bien voulu reprendre et développer cette étude à l'intention de « La Vie Intellectuelle ». Là, comme dans son « Annuaire du Monde Musulman », il met l'accent sur l'aspect social de la colonisation qui ne saurait, en Algérie surtout, se désintéresser du sort des premiers habitants du sol, dont l'exploitation économique ne doit pas nuire à ceux-là même qui nous la rendent possible : il faut prendre conscience de notre pressante responsabilité morale.

. PERQUY, O.P. *L'organisation ouvrière chrétienne en Belgique et la formation de ses dirigeants.*

ur des écoles sociales
de Louvain.

Le directeur de l'École Supérieure pour Ouvriers Chrétiens de Louvain décrit le fonctionnement de cette institution, puis il esquisse une pédagogie à l'usage des écoles de militants ouvriers.

RÉ GEORGE. *Une introduction à l'Urbanisme.*

A propos d'un ouvrage de M. Manuel Poëte.

UL NAZ. *Le Mariage et le Droit.*

Sur un livre de M. Le Picard.

Les résultats sociaux de notre politique indigène en Algérie

La question d'Alger se présente à la France d'abord comme un cas particulier de sa politique musulmane. Rappelons à ce propos quelques définitions. Nous appelons « politique » l'attitude déterminée d'un État pour normaliser les contacts économiques et sociaux de la Nation, vis-à-vis, dans le cas présent, d'une société religieuse supra-nationale, la communauté musulmane, société spécifiée au-dessus des traités politiques qui ne la mentionnent pas, par un bien surnaturel commun à tous les croyants, un livre saint, le Coran. Et, sans insister sur la définition de l'idée de nation, rappelons que celle de l'État renferme une notion à réhabiliter en ce temps de syndicalisme à outrance, où même les dictatures se déclarent corporatives. L'État a pour mandat de maintenir une justice supra-corporative, égale pour tous ; il n'est nullement issu d'un compromis formulé pour la compensation réciproque de revendications syndicales ; l'État a son fondement dans la religion naturelle, et l'Islam a le pressentiment net de la notion d'État.

L'idée d'une politique musulmane générale pour la France a été l'objet de bien des discussions : tant que le califat turc subsista, jusqu'en 1924, on y entrevoyait surtout la continuation et l'extension sentimentale de notre amitié traditionnelle pour la Turquie. Puis, le califat dis-

paru, la considération statistique de nos domaines d'outre-mer a fait déclarer que la France était « une grande puissance musulmane », et la mosquée de Paris fut bâtie dans cet esprit. En réalité, les Musulmans ne nous reconnaissent pas du tout le droit de parler en leur nom, nous n'avons jamais sérieusement songé à les défendre auprès de la Société des Nations, où il n'y a guère que la Perse qui puisse le faire, et l'on ne peut retenir qu'une chose, en dehors de divagations sentimentales : c'est qu'en effet le nombre, la situation géographique et le statut civique des Musulmans actuellement gouvernés par la France nous obligent à considérer le problème musulman avec beaucoup plus d'attention qu'aucune autre nation européenne (sauf la Russie). Ce qui ne veut pas dire, bien au contraire, que notre politique musulmane doive être uniforme. Elle doit s'adapter à l'état d'avancement culturel et au degré de rattachement de nos dépendances d'outre-mer où il y a des Musulmans. Les deux pôles de notre politique musulmane sont à situer, l'un en Syrie, où la conscience de notre rôle de mandataire et notre plus clair intérêt devraient nous orienter vers une politique d'administration indirecte réalisant graduellement l'autonomie, et ne compromettant pas notre influence culturelle là-bas, — et l'autre en Algérie, où il s'agit pour la minorité française de réussir là où l'Espagne a échoué après 1492, avec ses Morisques, une francisation loyale de l'élément musulman.

Les considérations de géographie physique et de géographie humaine, qui ont leur utilité, font trop souvent envisager l'Algérie simplement comme la tranche centrale d'un « bloc nord-africain », avec la Tunisie et le Maroc. Et des gens pressés, considérant ce bloc comme un tout, discourent sur un « dominion » ou un ministère de l'Afrique du Nord unifiant ces trois pays. En réalité l'état

social, pas plus que la situation internationale, ne perm
d'envisager comme prochaine une réforme de ce genr
Au point de vue ethnique, pas davantage : l'éléme
autochtone commun à ces trois pays, dont on fait ét
pour l'appeler « Berbérie », n'existe plus en Tunisie
point de vue linguistique que dans la proportion nég
geable d'un pour cent. C'est le problème algérien q
prime, pour qui étudie de façon concrète et hors d
livres l'évolution sociale de l'Afrique du Nord, car Alg
est non seulement le centre des voies de communicatio
mais, tandis que la France n'est à Tunis que depuis ci
quante ans et à Fès que depuis vingt ans, elle fête, cet
année même, le centenaire de la prise d'Alger.

Ce centenaire — qui tombe malheureusement un an
peine avant l'ouverture de l'exposition coloniale dont
propagande abondamment orchestrée dans la presse fa
de plus en plus envisager tous nos domaines d'outre-m
sous le même angle de « richesses coloniales à exploit
uivant une formule unique » — est célébré de la m
nière la plus comique : les murs de Paris ont été couver
d'affiches recommandant par exemple les fêtes qu'Or
organise, Oran se profilant derrière deux silhouettes enl
cées, un colon à casque colonial (quiconque a été à Or
au printemps sait que le casque n'y est pas nécessaire,
y rend même légèrement ridicule), et un vieux caïd ara
constellé de décorations (les caïds en communes de ple
exercice sont des rouages inutiles de plus en plus mép
sés par la population musulmane sérieuse, l'administr
tion va les supprimer, et les décorations qu'une politiq
cantonale indéfendable leur a distribuées n'ont fait qu'
vilir nos ordres nationaux). Et je ne parle pas des films
propagande soi-disant vécus, tel un enlèvement à dos
chameau où l'on voit un faucon vengeur crevant les ye
du méhari, ce qui est une tartarinade un peu grosse (on

à faire venir le faucon de France (1) pour tourner la ène).

Devant les sottises plus ou moins intéressées des arti- es de publicité de la presse, il faut répéter, sans se lasser, ue le problème algérien n'est pas un problème colonial, ais un problème métropolitain, que l'Algérie est compo- e de trois départements, qu'elle dépend du Ministère de ntérieur et non du Ministère des Colonies (ce n'est pas ns peine qu'on a obtenu que le timbre du Centenaire de conquête fût mis en vente en France, et les P.T.T. gériens se sont empressés d'interdire la vente de cette gnette en Algérie), — et que le magnifique essor qui appe tous ceux qui depuis trente ans se trouvent rame- és périodiquement dans le cadre de ses paysages, crois- nce des villes, multiplication des routes, extension des ltures, dans les campagnes, et besoins de plus en plus ffinés de civilisation dans les centres urbains, nous pose de réfléchir aux conséquences de cette transfor- ation pour la mentalité des Musulmans d'Algérie qui y assistent pas simplement comme des figurants incons- ents, mais y participent de plus en plus profondément.

Il est d'autant plus nécessaire de réagir, que, si en rance on se rend déjà mal compte de l'originalité excep- onnelle de notre œuvre sociale dans l'Islam algérien, les ilieux internationaux, dont la pression matérielle se fait, élas ! sentir de plus en plus sur l'avenir de notre pays, se nt des idées les plus fausses sur l'évolution de l'Algérie : otamment les milieux de la S.D.N. à Genève. On y ntend dire couramment que l'Algérie doit devenir assez pidement un *dominion latin* (on ne réfléchit pas que

(1) En manière de compensation, sans doute, le « géographe du ntenaire » n'a pu être découvert qu'en Arménie (*Revue africaine*, 29, p. 399).

cette concession apparente aux intérêts immédiats de
colons que les douanes métropolitaines agacent about
pour leurs fils à être déchirés entre deux tendances c
trifuges, l'italienne et l'espagnole), et puis, beaucoup
tard, une *nation maghrébine*, du type oriental à majo
arabo-berbère ; c'est le stade de l'exploitation colo
suivi d'une émancipation : savamment retardée comr
Java ou aux Indes anglaises, — ou même reportée à
date indéterminée comme en Afrique du Sud (Cap).

Cette dernière comparaison, étant plus spécieuse,
rite d'être examinée de plus près : en Algérie les colon
sont 18 pour cent de la population totale (833.000
6.000.000 : un tiers en Oranie, un douzième dans la ré
de Constantine) ; au Cap ils sont 21 pour cent (1.700
blancs contre 5.300.000 noirs). Cette similitude appar
s'arrête là : car, au Cap, les nègres ont été traités sy
matiquement comme des races arriérées ne fournis
que des coolies, tandis qu'en Algérie les indigènes, in
ment plus proches de notre race, comptent déjà 300
des leurs vivant dans les quartiers européens de nos
(au Cap, au contraire, il y a ségrégation), donc franc
extérieurement, et 20.000 d'entre eux francisés
qu'instrumentalement puisqu'ils font partie des cadre
professions publiques et privées européennes. En Alg
donc, nos colons, à qui leur natalité inférieure inte
d'espérer jamais devenir majorité (depuis la guerre n
ne pouvons plus leur envoyer de renfort), peuvent
vailler à se faire accepter comme l'élite par la popula
musulmane pour laquelle ils n'ont jamais eu le mépri

(1) En réalité, 30 o/o seulement sont de véritables colons agric
70 o/o sont des « non-colons » ; la population des villes dépass
beaucoup, en Algérie, le pourcentage des villes de France
rapport aux campagnes.

caste que la race britannique affiche pour les « natives » qu'elle parque dans des « réserves ».

On a déjà donné bien des résumés statistiques de l'œuvre matérielle de la France en Algérie depuis cent ans : courbe ascendante du mouvement des ports, des voies ferrées, des autos, extraction de minerais, production d'alfa, de palmier nain, de liège, de légumes ; enfin et surtout, à côté et même avant les céréales, les vignes. Touchant davantage la mentalité des travailleurs qui, pour ce qui précède, n'ont joué que le rôle passif d'une main-d'œuvre plus ou moins corvéable (jusqu'en 1919), notons que l'assistance médicale a été intensifiée, que le nombre des bureaux de bienfaisance musulmans a passé de un (1857) à 44 (1929), et qu'en quelques années le nombre des sociétés indigènes de prévoyance est monté à 199 (1928 : 520.476 adhérents, 27.000.000 de prêts), mais la moralité des tractations de ces organes d'assistance laisse encore à désirer. Enfin, la réorganisation de l'artisanat n'est pas achevée, l'inspection du travail fonctionne encore difficilement en milieu indigène (où l'industrialisation gagne), et les projets de standardisation de l'outillage agricole indigène n'ont pas encore abouti sur une grande échelle. Quelques syndicats mixtes ont été essayés (le président actuel du syndicat des dockers d'Oran est un musulman) mais les salaires moyens des ouvriers indigènes, surtout des ouvriers agricoles, dont l'embauche est intermittente, demeurent insuffisants. C'est dans le domaine de l'instruction que notre action a été la plus profonde, spécialement par l'école primaire (1), outil que Rome n'avait pas eu, et qui a labouré plus profondément la mentalité indigène : il s'agit simplement des hommes

(1) L'armée ne vient qu'en second ; nos sous-officiers et officiers musulmans ont subi une moins profonde empreinte.

(nous avons eu le tort grave, durant ces dernières année
où les Musulmans nous réclament des écoles de fille
après s'y être longtemps opposés, de n'en avoir pas cré
assez), — et surtout de la région berbère dite « Kabylie
ou le « décapement » réalisé des anciennes habitudes c
pensée a produit un nivellement non sans péril car
pourrait faciliter comme en France, d'ailleurs, une prop
gande communiste. C'est pourquoi il convient de suivr
avec beaucoup d'intérêt l'évolution psychologique de n
instituteurs indigènes, auxquels nous avons confié d
maintenant 400 écoles. Dans l'enseignement secondair
on constate que la petite bourgeoisie musulmane qui s'e
créée depuis la guerre envoie de plus en plus ses fils da
nos lycées où ils sont en très bon rang ; enfin malgré l
lésineries administratives en fait de bourses pour les étu
diants (que l'on réserve aux fils d'indigènes non nat
ralisés, ce qui est un comble), le nombre des Musulman
algériens qui poursuivent et achèvent leur formatio
dans les facultés augmente d'année en année.

Notre politique indigène algérienne a été bien souven
définie dans des discours-programmes retentissants p
les plus hautes personnalités (1) ; — on trouvera peut-êt
plus fructueux pour la réflexion d'esquisser ici un essai d
classement des tendances administratives, telles qu'elle
s'avouent en petit comité, après des années d'expérienc
personnelle. Il y a d'abord la tendance du *cynisme admi
nistratif* : le vieux fonctionnaire déçu qui vous décla
tout bas qu'après tout, le secret du gouvernement d
indigènes en Algérie, c'est de les tenir par leurs vices, e
si cela ne suffit pas, leur donner les nôtres, puisqu'il e
impossible de rendre les gens meilleurs. Notons, à

(2) « L'Algérie est un royaume arabe » (Napoléon III) ; « Ni arab
phile, ni arabophobe, arabojuste » (Jonnart).

arge de ce type fréquent d'interlocuteur, qu'il est généralement honnête pour lui-même, mais d'une honnêteté ui ne se communique pas, qui ne croit pas à sa fécondité, ui est donc morte et stérile (crime contre l'Esprit). C'est tte tendance qui a vicié d'abord notre politique indigène matière cultuelle musulmane, fermer les yeux sur les us des cadis pour les tenir, laisser les congrégations user des quêtes, pour chasser les musulmans qui veulent sainir la vie cultuelle de leurs frères, et nous servir d'un lam fossilisé comme moyen de corruption ; nous tolé- ns encore en Algérie qu'une femme se déclare enceinte atre ans après la mort de son mari, et tandis que ce défi à bstétrique a été supprimé en Égypte en 1928, la même née, nous nous sommes refusés à le rayer du projet de dification du droit musulman ; quittes à invoquer cette surdité, avec mainte autre, comme une preuve d'in- ntilité rendant l'émancipation civique de nos sujets ématurée; procédé peu élégant, mais fort employé en moment-ci dans les articles subventionnés de la presse risienne : contre l'octroi d'une représentation parle- entaire même fragmentaire avant plusieurs générations.

Il y a ensuite la tendance de l'*association bienveillante* : le est plus aimable que la précédente, mais abonde en strictions mentales : elle explique que l'on peut beau- up espérer des indigènes pour la mise en valeur de ur sol sous notre direction, qu'ils peuvent faire de bons ntremaîtres, que l'enseignement artisanal pour les mmes et ménager pour les femmes peut leur préparer ne existence économiquement prospère ; mais, à l'imi- tion des Hollandais à Java, on désire que leur enseigne- ent secondaire les enracine dans leurs traditions et ne ur donne pas les nôtres en partage; enfin on s'efforce de s décourager de pousser jusqu'à l'enseignement supé- eur, et l'on n'a pas assez de sarcasmes pour les médecins

et avocats qui, surmontant ces difficultés, arrivent à c
quérir nos diplômes. Cette attitude de protection ma
rielle nuancée de mépris recrute d'assez nombreux ad
rents à l'heure présente, quoiqu'elle ne soit pas au fo
dans l'axe de notre caractère national.

Il semble pourtant qu'une autre tendance pourrait p
valoir, d'une loyauté plus immédiate et plus simple, c
du « *coude à coude* » qui s'impose quand on fait l'ét
ensemble : ne pas refuser a priori aux autres ce qu'o
trouvé bon pour soi-même. Ne pas considérer que n
sommes venus en Algérie pour « coloniser une te
vierge », ainsi que cela a été dit par des voix académiqu
non, mais nous y avons trouvé des habitants nombr
conformés à cette terre qui est après tout leur patrie,
ils n'ont pas été simplement importés par nous com
un cheptel de bétail pour une exploitation temporaire
un meilleur rendement, mais qui ont avec le sol un
tain pacte que nous devons respecter, ce pacte dont n
savons reconnaître la valeur quand nous parlons de déf
dre la terre de nos morts et « les pauvres honneurs
foyers paternels ». Un proverbe arabe dit : « Le voisin
bord, ensuite la maison » ; notre premier devoir en Al
rie est de nous occuper des hommes qui ne sont pas s
doute sans avoir des âmes, — et *ensuite* du rendem
matériel du sol sur lequel ils sont fixés : ce n'est pas l'
de tout le monde, et c'est bien dommage, car l'avenir
enfants de nos colons dépend de la reconnaissance
cette vérité élémentaire.

La race, en Algérie, qui a été fortement arabisée dep
treize cents ans, a un substrat berbère dont le pourc
tage atteint encore 29 0/0. La forte islamisation qu'ils
subie même chez ceux qui parlent encore berbère
légende classique de la tendance permanente du berb
au schisme religieux n'est qu'une légende : c'est l'élém

ère qui a islamisé l'Afrique du Nord, depuis les Rosides jusqu'aux Almohades) oblige à considérer comme a littérature parfaitement vaine la théorie qui nous ente les Nord-africains comme des « Latins qui s'irent ». Ce qui ne veut pas dire que si l'Islam leur a oublier tout le passé lointain de la colonisation aine, il leur interdise à l'avenir de se mêler à la civiion française.

endant bien des années, d'ailleurs, on y avait ouverteit préconisé un idéal un peu naïf, mais assez noble s tout, d' « assimilation », et l'on connaît la phrase bre que répondait le petit écolier kabyle, à la grande des visiteurs officiels : « Nos ancêtres les Gaulois »; ond, ce n'était pas si sot que cela, d'autant que les ulations primitives de l'Afrique du Nord et de la France celtique avaient, au dire des anthropologistes, bien caractères ethniques communs.

epuis, on s'est trop hâté de dire que les Musulmans riens étaient « inmiscibles ». Nationaux français uis le senatusconsulte de 1865, ce qui ne leur don- pas les droits de citoyenneté française, j'ai constaté 2272 chefs de familles musulmanes algériennes s'ént fait naturaliser : depuis 1865 (dont 1049 depuis la de 1919) jusqu'à 1929, ce qui devrait faire actuellet neuf mille citoyens français d'origine musulmane rienne ; en réalité il y a eu une assez forte déperdition régression dans leur masse d'origine, et l'on peut conrer que le nombre de naturalisés ne dépasse pas cinq le, soit à peine un millième, ce qui est tout à fait insufnt pour faire fermenter la masse ; il faudrait une natusation en bloc des professions qui francisent ceux qui exercent par leur connaissance de notre langue et leur icipation à nos usages, professions libérales, petits ctionnaires des services judiciaires et postaux, commis

greffiers, gardes forestiers, auxiliaires médicaux, ce qu
avec le contingent compact des instituteurs et des gradé
militaires (retraités ou non) d'une part, des agents techni
ques des chemins de fer d'autre part, permettrait d'arri
ver à un premier chiffre de neuf à dix mille qui est indis
pensable pour que les nouveaux naturalisés ne se senten
pas par trop isolés, reniés par leur milieu d'origine, e
brimés par les vieux Français. On a objecté à la list
ci-dessus qu'elle comprenait beaucoup de très petite
gens : mais c'est par les petites gens que la colonisatio
française s'est implantée en Algérie, et c'est par les petite
gens que la francisation peut s'implanter dans l'Islan
algérien.

L'après-guerre a déterminé en Algérie un ébranlemen
profond des esprits : le fonctionnarisme remplaçant l'an
cienne féodalité du début de la conquête, l'industrialism
ruinant l'artisanat (officiellement supprimé dès 1868), u
idéal économique nouveau brisant l'ancienne éthique d
juste prix. L'élite musulmane algérienne cherche aujour
d'hui des points de ralliement : d'une part il y a un
recrudescence de dévotion musulmane, assez notable à l
caserne depuis la guerre ; les uns laïcisent leur esprit reli
gieux à l'imitation des réformistes semi-wahhabites (sala
fiya) d'Orient, c'est le petit nombre ; les autres essayen
d'adapter la propagande congréganiste des Zaouïas (ex., le
Allawiya de Mostaganem) aux exigences du prosélytism
moderne.

D'autre part, une tendance inattendue et persistant
oriente les regards de l'élite musulmane algérienne no
seulement vers une collaboration à l'expansion culturell
française, lorsqu'elle émigre à Tunis ou à Casablanc
mais vers la personnalité morale de la France considérée
surtout depuis la guerre, comme une grande patrie
laquelle on est fier d'appartenir, mais vers Paris même o

1 peut espérer conquérir la pleine égalité sociale avec
s les Européens. Ces vœux progressistes d'une élite se
t exprimés avec une grande netteté dans des textes
ents adoptés à l'unanimité, non seulement par les
ies départementales de naturalisés français et d'an-
ns combattants, mais par les deux fédérations des élus
igènes, et enfin par l'ensemble de délégués financiers,
bes et kabyles dans leur dernière session. Ce dernier
te est assez significatif pour que nous le donnions *in*
nso (sa date est du 30 mai 1929) :

es Délégations Financières (Sections Arabe et Kabyle réunies),
ésentants de tous les indigènes musulmans algériens dont ils
: les mandataires autorisés :
onsidérant que les Indigènes d'Algérie sont Français de droit et
cœur; que depuis la grande guerre surtout, leur attachement
ssoluble à la France ne peut plus être discuté,
onsidérant que leurs élus ont le devoir, dans l'intérêt bien com-
et de la France et des indigènes dont ils interprètent fidèle-
t la pensée, de s'employer en toute circonstance à fortifier les
s qui les unissent à la Mère Patrie;
onsidérant d'autre part qu'étant définitivement incorporés à la
ille française, les indigènes algériens estiment qu'il est équitable
ls soient représentés au Parlement français;
onsidérant que cette réforme octroyée à la veille du Centenaire
nera aux indigènes le sentiment qu'ils font vraiment partie de la
ıde famille française et contribuera puissamment à leur évolu-
dans le sens français;
onsidérant que les indigènes d'Algérie sont soumis à l'impôt fis-
et à l'impôt du sang;
ue le fait par eux d'avoir un statut personnel particulier ne sau-
constituer un empêchement puisque les indigènes du Sénégal,
r ne citer que ce précédent, bénéficient d'une représentation
ementaire bien qu'ils aient gardé leur statut personnel,
mettent le vœu à l'unanimité
ue la représentation des indigènes algériens au Parlement soit
rdée à l'occasion de la célébration du Centenaire.

l est à remarquer qu'aucun encouragement gouverne-

mental officiel ou officieux, bien au contraire, n'a soutenu cette élite musulmane algérienne dans ce désir si intéressant pour nous de francisation. C'est la première et l'unique fois dans l'histoire des rapports de l'Islam avec les puissances européennes que nous voyons des Musulmans revendiquer aussi nettement une participation croissante, pleinement loyaliste, à la vie politique de l'État non musulman qui les administre.

Ne fera-t-on rien, en cette année du centenaire, pour rendre justice à cette tendance et accroître numériquement ce petit noyau d'attraction de musulmans francisés, destiné à fortifier le lien civique des musulmans algériens avec Paris?

Plus significatif encore que ces vœux émis en Algérie par l'élite intellectuelle, nous constatons à Paris même l'exode des travailleurs kabyles vers les usines de l'agglomération parisienne, exode commencé durant la guerre, mais si intensifié depuis, en dépit de toutes les mesures prises par le gouvernement algérien pour l'enrayer, depuis onze ans cette population immigrée de travailleurs musulmans s'est maintenue en France aux environs de cent à cent cinquante mille (les deux tiers seulement recensés), représentant souvent le quart de la population mâle mobilisable de leurs communes d'origine, constituant donc, une fois revenus au pays, des germes de francisation particulièrement virulents. S'ils sont venus en France, c'est d'abord pour trouver un travail mieux rémunéré et moins intermittent que sur les terres de colonisation algérienne, mais c'est aussi le prestige de notre civilisation qui les y attire. Actuellement les seules œuvres sociales s'intéressant réellement à eux, en dehors de quelques initiatives patronales un peu trop intéressées pour les toucher, sont : des cellules communistes, et des œuvres congréganistes musulmanes, Zaouïas des Ammariya de

uelma, des Rahmaniya du Belloua, des Allawiya de Mos-ganem et des Tidjaniya de Fès.

A côté de cette colonie ouvrière numériquement si nportante, il existe également à Paris, sans aucun ncouragement gouvernemental, loin de là, une petite lonie universitaire de musulmans algériens également rt digne d'intérêt. Sous ces deux formes d'immigration, ous possédons à Paris même les éléments de ce que sera ici vingt ans l'Algérie musulmane. C'est donc de Paris ême que la France peut agir sur elle, pour peu qu'elle décide à y penser. Jusqu'ici ces immigrés désirent et btiennent leur naturalisation dans une proportion nota-e ; cette naturalisation sous le régime de la loi de 1919 s oblige à renoncer par une initiative personnelle [qui ige ici moins d'héroïsme que là-bas] à leur statut per-nnel (polygamie, coutumes successorales) ; étant donné tendance générale de l'Islam moderne vers la monoga-ie, on ne voit pas pourquoi cette condition de la loi de 19 ne serait pas maintenue : d'ailleurs près de six cents ançaises vivent actuellement mariées à des kabyles ns la région parisienne, et le souci de leur avenir evrait dissuader certains de leurs compatriotes de recom-ander par un parti pris esthétique suranné la naturali-tion des Musulmans algériens avec conservation du oit pour eux de prendre plusieurs femmes, ou même and il s'agit des régions de droit coutumier kabyle, de ntinuer à traiter leurs femmes comme des meubles ina-imés.

L'œuvre d'expansion française en Algérie peut ména-er à nos enfants, pour bien des années, le terrain d'essai e leurs énergies, — doit devenir le point d'appui essen-el de notre essor parmi les nations. Pourquoi la France ntinue-t-elle à marquer une aussi complète indifférence l'égard du centenaire de l'Algérie ? C'est parce qu'aucun

but vraiment digne de nous ne nous y est propose
Affiches touristiques plus ou moins rusées, articles d
publicité sans élan payés à des professionnels blasés ; c
n'est pas s'évertuant à consolider devant l'opinion la pro
périté financière momentanée et les dividendes imm
diats de quelques grandes sociétés, que l'on passionner
le peuple de France pour l'*œuvre africaine* à laquelle l'A
gérie le convie; il y faut un peu plus d'âme ; mais il fau
en avoir pour se donner. A défaut de la génération finis
sante qui n'a pas su définir notre idéal algérien, faison
confiance à celle que la grande guerre a formée, et qui n
trahira pas notre vocation perdurable.

LOUIS MASSIGNON,
Professeur de sociologie musulman
au Collège de France.

L'organisation ouvrière chrétienne en Belgique et la formation de ses dirigeants

Belgique, à côté d'une organisation ouvrière socia- très puissante et fortement disciplinée, conduite par hefs d'une incontestable valeur, nous avons une orga- ion ouvrière chrétienne, conçue d'après un plan bien lonné dont la réalisation se poursuit rapidement grâce ipulsion et à la direction éclairée et non moins éner- d'un état-major d'élite.

l'abbé Colens, son conseiller moral, en est le princi- nimateur. Si le P. Rutten a créé le mouvement er chrétien, comme organisation nationale, s'il en le chef incontesté, c'est-à-dire la plus haute autorité le, M. l'abbé Colens a le non moins incontestable e d'avoir précisé les traits constitutifs d'une organi- n parfaitement coordonnée de l'état ouvrier chrétien en être le réalisateur par excellence. Il vient de er un petit volume (1) dans lequel il a condensé ses concernant l'organisation sociale ouvrière et ses odes d'action sociale.

organisation ouvrière chrétienne en Belgique est mmée Ligue nationale des travailleurs chrétiens. s organismes constitutifs de la ligue nationale sont : ligue locale ; 2° la ligue d'arrondissement ; 3° la ligue

La formation des dirigeants d'œuvres sociales, Louvain, École le supérieure pour ouvriers chrétiens. 1929.

provinciale ; 4° et, comme couronnement, la ligue na
nale.

Les syndicats chrétiens, les mutuelles, les coopérati
les banques ouvrières, les ligues féminines et les jeune
ouvrières sont des organismes spéciaux, autonomes qu
à la poursuite de leur but spécial.

Ces groupements spéciaux ont généralement, con
la ligue elle-même, des sections locales, des sections d
rondissement et de province et une direction géné
nationale.

La Ligue nationale des travailleurs chrétiens a, de
côté, des services spéciaux dans beaucoup de local
dans la plupart des arrondissements, dans chaque
vince et pour l'ensemble du pays : un secrétariat,
caisse d'épargne, un service coopératif, et un servic
documentation, d'étude et de propagande. Une cent
d'éducation sociale sera incessamment fondée.

En résumé, nous avons en Belgique sept organisat
ouvrières chrétiennes nationales.

Comme organisation centrale, la Ligue nationale
travailleurs, et, comme organismes nationaux à
limité :

1. La Confédération des syndicats chrétiens ;
2. L'Alliance nationale des fédérations mutualistes
3. La Coopérative ouvrière belge ;
4. La Banque d'épargne des ouvriers chrétiens ;
5. La Fédération des ligues ouvrières féminines ;
6. L'organisation de la Jeunesse ouvrière chrétienn

Ces organisations, tout en étant autonomes dans
sphère d'action, doivent collaborer au but général de
ganisation ouvrière chrétienne.

C'est pourquoi elles ont adhéré à la Ligue national
travailleurs chrétiens. L'adhésion des organisations
Ligue nationale signifie :

1° Que ces organisations ont l'autonomie nécessaire
atteindre leur but spécifique, mais font partie intégr

. Ligue nationale des travailleurs chrétiens, organisme
ral de la classe ouvrière ;

Que ces organisations prennent les mesures nécessai-
our participer, d'une façon active et efficace, à l'action
le de cette Ligue.

n nombre considérable d'intellectuels bourgeois ont
ribué à la création et surtout à l'organisation du mou-
ent ouvrier socialiste en Belgique et y occupent
re d'importants postes de direction.

organisation ouvrière chrétienne compte parmi ses
eants, à côté de bourgeois intellectuels moins nom-
x que chez les socialistes, beaucoup de membres du
é séculier et régulier.

ns les deux camps, il y a cependant de nombreux
eants ouvriers, et même actuellement une tendance,
pas précisément à exclure les intellectuels de la direc-
des œuvres ouvrières, mais à favoriser l'éducation et
truction de la classe ouvrière afin qu'elle puisse trou-
lans son sein plus de dirigeants aptes à assumer des
nsabilités et à partager la direction des divers orga-
es qui doivent contribuer à assurer le bien-être des
illeurs.

usieurs centaines d'anciens ouvriers ont été libérés de
travail professionnel pour pouvoir se consacrer entiè-
nt à la direction des syndicats et des autres organi-
ns ouvrières.

e rôle des intellectuels, qui, sans appartenir à la
e ouvrière, se sont solidarisés avec elle, tend à deve-
e moins en moins directif pour n'être plus que con-
tif.

squ'en ces dernières années, les secrétaires sociaux,
ropagandistes rétribués, issus de la classe ouvrière,
nt choisis parmi les membres les plus intelligents, les
actifs et les plus éloquents des organisations. Ils s'é-
t formés en assistant aux semaines et journées socia-
ux réunions des cercles d'études, davantage encore
a pratique et l'expérience de la vie, par la participa-

tion à la direction des œuvres ; mais aucune formati spéciale ne les avait préparés à l'accomplissement leur tâche délicate.

Dès avant la guerre, on avait, dans le camp chréti constaté cette lacune et décidé de créer une école de p pagandistes.

On ne put réaliser ce projet qu'en 1922. Le 1er n de cette année, les deux écoles centrales supérieu pour travailleurs chrétiens, l'une française pour les beso de la partie wallonne du pays, l'autre néerlandaise p ceux de la partie flamande, furent fondées, à Héverlé, à portes de Louvain.

Nous donnons en note le programme détaillé de la p mière année d'études passée tout entière en interna l'école et destinée à donner à nos élèves la formation gé rale prérequise (1).

(1) *a*) Religion et morale.
1. Religion ;
2. Morale générale et spéciale ;
3. Eglise et État ;
4. Formation du propagandiste ;
5. Séminaire de formation morale et sociale ;
6. Séminaire de formation intellectuelle ;
7. Messe et exercices spirituels quotidiens ;
8. Instruction spirituelle hebdomadaire ;
9. Récollection mensuelle ;
10. Retraite annuelle.

b) Psychologie.
1. Psychologie rationnelle ;
2. Psychologie appliquée à la vie sociale.

c) Droit.
1. Introduction à l'étude du droit.
2. Notions de droit civil ;
3. Notions de droit public et administratif ;
4. Législation du travail ;
5. Législation scolaire.

d) Economie politique et sociale.
1. Sociologie ;
2. Commentaire des encycliques sociales ;
3. Economie politique ;

'endant la seconde année, les élèves ne sont à l'école : pendant trois mois : les autres mois de cette année t consacrés à des stages pratiques dans une ou de pré- ence dans plusieurs organisations sociales.

Nous espérons pouvoir organiser bientôt un enseigne- nt préparatoire à la formation de dirigeants se consa- it aux institutions d'éducation populaire.

Cela exigerait trois mois supplémentaires de séjour à ole pendant la seconde année d'études et de forma- n. En effet, tous nos élèves sont préparés, pendant e seconde année, aux fonctions de dirigeants d'œuvres nt rapport soit à l'industrie, soit à la prévoyance sociale : ntendance d'usine, inspection du travail, direction de dicats ouvriers, de caisses de maladie ou de pension, uvres mutualistes et de prévoyance. Eu égard aux oins actuels de la classe ouvrière, de nos organisations, l'industrie et des œuvres de prévoyance, nous tenons

4. Histoire des doctrines économiques;
5. Histoire économique de la Belgique;
6. Histoire du mouvement ouvrier;
7. Théorie du mouvement syndical;
8. Questions économiques.

e) Finances, comptabilité, etc.
1. Comptabilité générale;
2. Statistique, documentation, technique de bureau;
3. Notions de science financière.

f) Hygiène et éducation physique.
1. Hygiène individuelle et sociale;
2. Anatomie et physiologie;
3. Gymnastique.

g) Institutions sociales.
1. Cours général comprenant des notions sommaires concernant les institutions sociales du pays;
2. Assurances sociales;
3. Œuvres agricoles;
4. Questions des classes moyennes;
5. Œuvres féminines.

h) Notions d'esthétique.

i) Langues.

à nous maintenir dans cette voie et à ne préparer nos él
ves aux travaux d'éducation populaire que par surcroît.
importe avant tout que nos élèves connaissent les besoi
sociaux de la classe ouvrière et toutes les institutio
aptes à y donner satisfaction. L'éducation populaire, à not
sens, doit être faite dans le cadre de nos organisations
de nos institutions sociales. Sinon elle risque d'être in
ficace ou de dévier, de ne pas donner à nos ouvriers
qui répond adéquatement à leurs besoins.

Après la seconde année qui comprend, outre l'instru
tion reçue à l'école, quatre mois de stage, nos élèves so
admis à l'examen devant un jury central avec les élèv
de toutes les écoles de service social du pays.

Pendant la troisième année, ils doivent faire huit mo
de stage ou de travail social professionnel et rédiger un ra
port d'observation sociale. Si ce rapport est admis et s'i
soutiennent avec succès une discussion sur ses concl
sions, ils reçoivent le diplôme d'auxiliaire social.

Cette formation quoique sérieuse n'est pas suffisan
pour former un personnel parfaitement apte à diriger n
organisations ouvrières.

A notre avis, il faudrait un séjour à l'école, en interna
de trois ans au moins.

Aussi quand les capacités intellectuelles et les ressou
ces pécuniaires sont suffisantes, nos élèves complèten
sous la direction de l'école, leurs études sociales à l'éco
des sciences politiques et sociales annexée à la faculté
droit de l'Université catholique de Louvain. Cinq ancie
élèves de nos écoles y ont déjà conquis le grade de lice
cié en sciences politiques et sociales et huit autres l'o
tiendront bientôt, tandis que quatre de nos anciens élèv
y font en ce moment des études de droit.

L'éducation dans nos écoles sert toujours de base.

Elle est à la fois intellectuelle et morale.

C'est avant tout une mentalité sociale que l'on y su
cite, que l'on y développe et que l'on tâche de préserv
malgré toutes les influences individualistes et antisocial

l'on peut subir à l'université et dans les autres milieux. Nous espérons par la suite former ainsi pour nos diverses organisations sociales un personnel tout à fait à la hauteur de sa tâche. Il est évident que, même après la quête de tous les diplômes, on n'est pas d'emblée une compétence au point de vue pratique : le maniement des affaires et l'expérience de la vie devront combler bien des lacunes.

Soixante-quinze anciens élèves des deux écoles occupent une situation dans l'une ou l'autre de nos organisations ouvrières, quelques-uns depuis plusieurs années. Nous pouvons donc, dans une certaine mesure au moins, nous rendre compte des résultats obtenus.

***

Voici maintenant les principes inspirateurs de notre pédagogie.

Nous estimons que la formation dans nos écoles doit être à la fois théorique et pratique, intellectuelle et morale, technique aussi. Nous devons former des dirigeants aptes de tout point à accomplir parfaitement leur tâche.

Telles qu'elles sont organisées jusqu'à présent, nos écoles ne peuvent comporter un enseignement complet de chacune quelconque des branches du savoir telles qu'elles se présentent au personnel dirigeant de nos œuvres. Nous devons nous borner à y munir nos élèves des notions fondamentaires de certaines sciences, tout en prenant soin de les préparer à une étude approfondie des matières dont la connaissance leur sera plus spécialement utile dans le cours de leur carrière.

Chaque science a ses principes et ses méthodes. Un auxiliaire social bien formé et destiné aux œuvres ouvrières doit avoir acquis, dans nos écoles, au moins le sens et les principes de ses méthodes. Il doit savoir et sentir qu'une question de morale ou de droit ne se résout pas de

la même façon qu'une question de fait, à établir par u documentation et par la statistique. Il doit se rend compte qu'on ne peut tenter une transformation socia sans tenir compte des mœurs, c'est-à-dire de la psychol gie des personnes et des masses, à l'endroit et au mome où cette réforme doit être opérée. Il doit savoir aussi qu pour un chrétien, pour un catholique, une transformatio sociale doit généralement être un redressement, afin qu l'organisation sociale tienne compte, toujours davantag des exigences du droit naturel, de la loi divine, et des pr ceptes évangéliques.

Il devra connaître les institutions sociales de son tem et de son pays, l'état matériel et moral dans lequel trouvent en réalité ceux au bien-être desquels il se dévou ainsi que les possibilités économiques et sociales.

Il ne possédera évidemment pas, à ce sujet, des connai sances suffisantes au sortir de l'école.

Voilà pourquoi, outre un enseignement théorique, faut une formation pratique.

Un auxiliaire social doit avoir le souci de serrer de pr les réalités avec lesquelles il sera aux prises. Il doit êt capable d'observer, de se rendre compte d'une situatio d'en scruter les détails, et d'en saisir, dans une vue d'e semble, les traits essentiels. Il faudra pour cela qu'il sach faire abstraction de ses sympathies et antipathies : qu ait appris à être objectif.

Outre le souci et le sens des réalités, le sens *objectif*, faut qu'il ait le sens *critique* : qu'il sache rapidement vo ce qui, dans un état de choses, est imparfait, moins co sistant, ce qui peut engendrer des misères, ce qui const tue un danger.

Enfin, il faut qu'il ait du sens *pratique*, qu'il ne ten ou ne propose pas ce qui serait irréalisable.

Mais ces qualités, déjà difficiles à acquérir, ne peuve suffire.

Les propagandistes et dirigeants de nos œuvres organisations ouvrières, qu'ils soient au travail à l'usin

r le chantier, ou libérés de tout travail professionnel, urront très rarement réaliser par eux-mêmes, à eux ils, une amélioration sociale, une œuvre. Ils doivent re surtout conducteurs d'hommes et négociateurs.

Ils auraient beau concevoir de magnifiques projets, itiles propositions, ils doivent les faire admettre, ils ivent obtenir qu'on leur fasse confiance, qu'on les suive. C'est une question de crédit et de persuasion.

Une haute valeur morale, reconnue par tous, est ici dispensable.

Mais elle ne peut suffire encore.

Il faut que le propagandiste sache parler, exposer avec rté et méthode une situation, un projet d'action ou de forme ; il doit pouvoir convaincre et entraîner.

Non seulement le programme des matières à ensei-ier, mais aussi nos méthodes d'enseignement doivent re adaptées aux besoins de nos élèves, et nous devons nir largement compte des lacunes de leur formation térieure.

L'enseignement théorique ne doit pas être un ensei-ement universitaire réduit, ni un enseignement tel l'il se donne dans une école primaire ou secondaire ; il it presque intégralement être donné en vue de la pra-que.

On devra cependant suppléer, par quelques cours d'al-re philosophique, à l'insuffisance de la culture générale s élèves et rendre possible ou faciliter la coordination ns leur esprit des matières très disparates qu'on doit ur enseigner.

L'enseignement général, donné en vue de la pratique, vra être confié de préférence à quelqu'un qui se trouve ns la pratique, qui connaît par expérience, mais qui pendant est plus qu'un empirique.

Les leçons théoriques devront être revues dans des pétitions, données soit de préférence par le professeur i-même, soit par un bon moniteur sachant coordonner

sa matière avec les autres cours enseignés et connaissan
de près chaque élève.

De fréquentes interrogations doivent fournir la preuv
que les élèves saisissent et comprennent. Ces interroga
tions activent l'esprit de l'élève et lui permettent d
mieux s'assimiler les diverses matières.

Outre les leçons, les répétitions et les interrogations, i
faut des cours pratiques, des séminaires, des cercles d'é
tudes, des visites sociales, pour que l'élève apprenne à élu
cider par lui-même — avec l'aide des moniteurs et de
camarades — les diverses questions théoriques et pratique
qui peuvent se présenter.

Dans les cours pratiques, chaque élève doit travailler
chercher, étudier, exposer son opinion, collaborer au tra
vail commun. Pour que le travail de l'élève soit fructueux
il faut que le maître ou le moniteur indique les voies
trace les plans, contrôle le travail de chaque élève.

Les visites sociales doivent être préparées : l'élève doi
savoir ce qu'il verra, ce qu'il pourra voir : il faut que so
attention soit attirée sur ce qu'il doit observer. Sinon i
ne verra rien ou presque rien.

Chaque élève devra faire lui-même son rapport pou
qu'il apprenne à rédiger clairement, méthodiquement se
observations.

Il faut que tous les travaux des élèves soient contrôlés
soigneusement, que tous les défauts, toutes les lacune
dans la façon de concevoir, de parler ou d'écrire soient
constatées.

On doit leur enseigner la technique de bureau, le
méthodes de documentation, et leur apprendre à appli
quer ces règles dans l'administration de leurs propre
affaires.

Les élèves ne peuvent pas être abandonnés à eux
mêmes, quant au choix des lectures et des travaux per
sonnels. Ces lectures et travaux ne peuvent être choisi
au hasard des circonstances. On doit tenir compte de
aptitudes et des besoins spéciaux de chacun, et progresse
avec méthode.

Les anciens élèves doivent rester en rapport intime
ec leur école pour que la formation, inévitablement
dimentaire à la sortie, se complète et pour que l'école
ofite de leurs expériences et de leur concours.
D'un autre côté, l'école doit se tenir en contact avec
utes les organisations ouvrières, pour que la formation
nnée soit toujours mieux adaptée aux nécessités du
oment et pour que l'école ait le maximum de collabo-
teurs possible. Il faudra faire appel aux anciens élèves
n que ceux qui sont devenus spécialistes dans une
atière déterminée communiquent le fruit de leur expé-
ence, soit en donnant des leçons ou des conférences,
it en envoyant un rapport, des communications, des
is.
Le mouvement ouvrier étant un mouvement interna-
nal à multiples ramifications, qui se développent cons-
mment en profondeur et en étendue, la collaboration
vue de la formation technique et de l'information
mpose de plus en plus. Voilà pourquoi les associations
anciens élèves sont particulièrement utiles et s'imposent
our le personnel des organisations ouvrières, de même
ie l'Internationale du service social. Les anciens élèves
nos écoles catholiques doivent, plus que les autres,
ssister mutuellement, pour que leur formation et leur
formation soient aussi complètes que possible. Étant
inorité dans tous les pays, ils doivent surpasser les
itres, afin que le monde paganisé trouve en eux et dans
urs organisations un puissant ferment de rechristianisa-
on. Leur apostolat sera efficace dans la mesure où tech-
quement ils seront bien formés et moralement édi-
nts.
L'internat doit être de règle, non seulement pour faire
ce aux nécessités de la formation morale et religieuse,
ais aussi pour que la formation technique, théorique et
atique, ait quelque valeur.
La pratique ne s'enseigne pas. Elle s'acquiert. Voilà
ourquoi des stages sont requis. Ces stages devraient être

contrôlés par la direction des écoles. Certains élèves l'accomplissent convenablement et en tirent profit ; d'autres ne donnent pas satisfaction et n'en profitent guère. Ces stages ne consistent pas en un travail manuel comme ouvrier, mais en un service social dans une organisation ouvrière ou dans une œuvre ayant pour but le bien-être des ouvriers. Mais quand l'élève n'a jamais travaillé à l'usine ou sur un chantier, il est indispensable qu'il y fasse un stage, afin qu'il puisse se rendre compte — dans une certaine mesure — de la vie ouvrière telle qu'elle est réellement vécue. S'il peut quitter tout à fait son milieu, pour vivre, habiter et se nourrir avec les ouvriers, sa formation n'en sera que meilleure.

Dans nos deux écoles de Louvain, nous nous sommes appliqués, depuis huit ans, à pratiquer ces méthodes.

Plus de 150 élèves de 18 à 43 ans ont été soumis à ce régime : 70 ont conquis le diplôme d'auxiliaire social ; 23 ont subi avec succès l'examen devant le jury central, et 43 l'examen de passage de la première à la seconde année d'études.

Une centaine d'anciens élèves occupent déjà une situation rétribuée, dont 75 dans notre organisation ouvrière chrétienne, soit au centre de direction, soit dans les sections régionales.

Les deux secrétaires nationaux de la Ligue des travailleurs chrétiens, les deux présidents nationaux de la J.O.C. et quantité d'autres dirigeants de nos syndicats, mutualités, ligues et jeunesses, ont été formés dans nos écoles.

Nos organisations féminines ont leurs propres écoles à Bruxelles, où elles forment, par des méthodes identiques, leurs dirigeantes (1).

(1) Notre mouvement ouvrier chrétien dispose donc, pour la formation de ses dirigeants, de quatre écoles de service social, sur les huit reconnues, inspectées et gratifiées de subsides par le gouvernement belge.

Nous ne prétendons pas que la perfection soit atteinte, ais notre œuvre d'éducation n'a pas été vaine et le plan construction de notre organisation ouvrière chrétienne, en tracé, se réalise dans d'excellentes conditions. Reste à persévérer et à nous améliorer sans cesse!

P. L. Perquy, O. P.,
Directeur des Écoles sociales de Louvain.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Une introduction à l'Urbanisme (1)

On parle beaucoup d'urbanisme aujourd'hui, le
comme la chose paraissent récents, et c'est une illus
Dans la *Politique* d'Aristote il est question du site i
que doit occuper une ville, des conditions les meille
pour l'emplacement de la cité. La *Politique* est sans do
le premier traité d'urbanisme qui soit venu jusqu'à n
Mais enfin la mode est plus que jamais urbaniste. L
même s'y met : celle du 14 mars 1919 et celle du 19
let 1924 « ont prescrit aux villes françaises de dresse
plan d'aménagement et d'extension, autrement dit
plan visant l'adaptation de chaque cité à ses besoins act
et futurs ».

L'homme le mieux qualifié du monde pour parle
cette matière est M. Marcel Poëte. Il est aujourd'hu
maître incontesté de l'histoire parisienne. Il cons
actuellement à la capitale un monument de savoir,
ce titre : *Une vie de cité, Paris de sa naissance à nos j*
(chez Picard). Mais son enseignement ne se borne p
Paris. Il s'étend à tout ce qui touche aux villes, à
développement, aux conditions géographiques, écono
ques, intellectuelles, qui influent sur ce développem
à tous les éléments, matériels ou spirituels, dont l'ac

(1) Manuel Poëte, Introduction à l'Urbanisme. L'Évolution
Villes. *La leçon de l'antiquité*. (1 vol. in-16 jésus de 364 p., ill
de 32 phototypes. Boivin, 1929. Prix 35 fr.).

fait sentir sur la vie de la cité. Voici déjà un point très marquable. Il est rare de voir un champ d'observation large, et si intelligemment scruté. Dans le présent lume, par exemple, à côté d'indications matérielles ondantes, M. Poëte ne manque point de suggérer des es singulièrement plus fines, ainsi en ce passage, à pro- s de Paris classique :

« D'autre part, l'action spirituelle de Mme Acarie et de Pierre de rulle et le rôle éducateur de Mme de Rambouillet ne sont pas lifférents à la connaissance de Paris au XVIIe siècle » (p. 12).

Et en effet, la lecture de cette *Introduction* est riche en ons de toutes sortes. Après cinq chapitres, eux-mêmes éliminaires, où les facteurs primordiaux de l'évolution baine sont considérés, l'auteur consacre chaque fois une anière de petite monographie aux principaux types de les dans l'antiquité : cité divine avec la villle égyp- nne ; cité du despote, avec la ville chaldéo-assyrienne ; é démocratique avec Athènes (qui forme une véritable le-État et non une capitale ordinaire) ; cité du monar- e, avec la ville helléniste, enfin, dont l'exemple princi- l est Alexandrie. Et le monde hellénistique marque en banisme une étape essentielle. « Il est, par rapport au ssé, une fin, et par rapport à l'avenir au commence- ent » (p. 344). La ville hellénistique a créé une formule i se trouve encore appliquée dans le Paris de Louis XIV, Napoléon Ier ou de Napoléon III. C'est, au fond, l'art bain classique.

L'illustration documentaire, où se trouvent fort bien lisées les vues d'avion, complète cet ouvrage qui apprend aucoup et suggère mille réflexions instructives sur le ssé, le présent, l'avenir de nos villes, — le premier ayant nu déjà, plus souvent qu'on ne croie, les problèmes le s modernes.

ANDRÉ GEORGE.

« *Les Pauvres* » d'*Heinrich Mann* (1)

Les Pauvres, second roman de la trilogie que Henri Ma
a intitulée *l'Empire*, paraît aujourd'hui en traduction fr
çaise. L'édition allemande du premier roman de ce cycl
Sujet, fut interdite en 1914. *Les Pauvres*, écrits pendant
guerre et livrés immédiatement au public, firent scand
et furent considérés comme une profession de foi révo
tionnaire. Après l'armistice, la publication de *Sujet* soul
l'enthousiasme. Critique de l'Allemagne de Guillaume
Henri Mann apparut comme un précurseur et un guide
générations nouvelles. On s'étonna qu'élevés dans les mêm
conditions, ayant subi les mêmes influences, les deux frè
Thomas et Henri Mann en fussent venus à incarner, le ca
l'Allemagne impériale, et l'aîné l'Allemagne révolutionnai
Depuis lors, leurs points de vue se sont rapprochés.

Quinze ans après l'original, la traduction française
Pauvres paraît dépouillée de tous les prestiges accidente
Un texte est placé sous nos yeux qu'aucun parti ne song
utiliser pour sa propagande. Peut-être est-il possible aujo
d'hui de le juger avec équité. Les événements qui font
sujet du roman se déroulent vers 1913 et 1914; les dernièr
pages nous montrent le départ du héros pour l'armée,
jour de la mobilisation. Une petite ville s'est bâtie auto
d'une fabrique de papier. Les riches, propriétaires, maîtr
de la fabrique et de la cité, habitent une villa sur la hauteu
Ils ne songent qu'à exploiter leurs ouvriers et à jouir gr
sièrement de leur fortune; une crainte obscure les poursu
et trouble leurs plaisirs : celle d'un réveil, d'une révolte
leurs victimes, qui s'entassent au loin, dans des casern
ouvrières ou dans d'immondes taudis. Les pauvres se so
laissés endormir, engluer aux promesses de bien-être, a
pièges qui leur étaient tendus. Pourtant, un jeune ouvrie
Balrich, prend conscience de l'abaissement des siens; il s

(1) *Les Pauvres*, par Heinrich Mann, traduit de l'allemand p
Charles Reber, Paris, Kra.

rne à étudier la nuit, dans l'espoir naïf de conquérir le titre vocat et de vaincre, lorsqu'il sera juriste ou homme poli- ue, le tyran qui les opprime. Il se sacrifie complètement ı réalisation de ce rêve; sa famille, ses amis, d'abord scep- ues, finissent par l'admirer et le suivre dans la lutte. La ıation était nettement établie, le conflit pouvait se déve- per. Mais il semble que l'auteur n'ait pas eu confiance des ressorts exclusivement moraux : il imagine qu'un le de l'ouvrier Balrich, ancien compagnon de travail et débauche du fondateur de l'usine, aurait prêté à celui-ci e somme d'argent. Balrich possède la reconnaissance de emprunt, et le fabricant vit dans la terreur de la publi- ion de ce papier. Artifice digne d'un roman-feuilleton, et gênerait moins si Henri Mann, qui connaît bien les nds romanciers français et russes, avait moins de peine croire lui-même. Le récit, touffu, présente sans confusion grand nombre de personnages et déroule un grand nom- d'actions secondaires. Malheureusement, ces personna- demeurent sommaires, indistincts, ternes. Didier Hess- ş, l'industriel, dont le roman *Sujet!* contait la jeunesse llemand moyen, est une brute sans scrupules, avide de n. Imbécillité, lâcheté, sadisme, tel est le lot des riches l'entourent. Le seul bourgeois sympathique est un jeune ialiste. Les ouvriers ne sont guère épargnés non plus; ı de plus à leur actif qu'une obscure inquiétude, un va- sentiment de fraternité. Presque toutes les figures sont ées avec une fureur froide de pamphlétaire. Les paysages, décors sont plus émouvants : atmosphère lugubre des ndes cités ouvrières, de ces villes trop propres, trop onnées, où, disait Rilke, les visages des passants sont des les vides, *Villa Hoehe* enfouie dans la verdure massive son parc, avec le dernier confort et un mobilier de nou- ux riches. Livre écrit à la gloire du prolétariat ? Le rêve jeune ouvrier Balrich est simplement d'habiter la villa patron, d'y installer sa sœur. Dans toute cette peinture, ıes et pauvres ne paraissent pas soupçonner un instant ils ont une âme.

ALBERT GARREAU.

Le Mariage et le Droit

Qu'un auteur doive écrire un livre considérable pour é
blir que les gens mariés sont soumis à l'obligation de vi
ensemble, le fait est à lui seul révélateur d'un état d'esp
et presque d'une civilisation. N'est-il pas l'indice des alté
tions profondes que la notion même de mariage a subies
nos jours ? Combien de gens ne voient plus dans le mari
qu'une association d'intérêts, un effort conjugué pour la c
quête du bonheur, un rapprochement plus ou moins pas
ger ? Comme ils sont loin de la doctrine élaborée par
tradition chrétienne ! Il est trop évident que la notion
mariage a été vidée de ses éléments chrétiens.

A cette laïcisation, le Droit moderne a contribué largem
depuis que, refusant de reconnaître au mariage le caract
de sacrement, il ne veut plus le considérer que comme
contrat civil (Loi des 3-14 septembre 1791). Ce point de v
a, peu à peu, pénétré les esprits, et depuis que l'on
accoutumé à ne voir dans le mariage qu'un contrat civil,
en conclut aisément que ses destinées sont livrées à la
lonté des contractants. L'institution du divorce, en parti
lier, n'a pas de meilleur fondement juridique que la théo
du mariage, contrat civil. Comment ne pas admettre q
deux volontés puissent détruire l'accord qu'elles ont été
elles seules, capables de conclure ?

Les idées fausses, qui ont envahi la doctrine du maria
ne cessent pas de développer leurs conséquences désastreu
dans l'ordre des faits. Si l'on veut y remédier, il faut d
bord, semble-t-il, redresser les concepts erronés, et rétab
dans leur exactitude, les notions essentielles, en s'inspira
des données de la Vérité révélée.

Or la Révélation a introduit deux éléments nouveaux da
l'institution du mariage : l'un qui est son œuvre prop
c'est le sacrement; l'autre qu'elle s'est bornée à faire pré
loir, car il vient du droit naturel, c'est l'indissolubilité
lien conjugal. La conséquence du caractère sacrament
c'est la compétence exclusive et totale de l'Église sur les m
tières matrimoniales. Il résulte du principe de l'indisso
bilité, que la discipline catholique est rigoureusement excl

e du divorce, considéré comme une dissolution du lien
njugal régulièrement formé.
Nombreux sont les écrivains catholiques, canonistes ou
ologiens, qui se sont élevés contre le divorce. Mais de nos
urs la règle de l'indissolubilité a besoin d'être défendue
itre une autre pratique, celle des séparations de corps
oitraires. Ils se tromperaient, les époux qui se croiraient
règle avec leur devoir, quand ils se borneraient, après
tre établis dans un régime de vies séparées, à ne pas con-
tre une autre union. Le mariage qu'ils ont contracté ne
oblige pas seulement à cette sorte de fidélité négative. La
de communauté effective est, pour eux, une obligation ri-
ureuse, et ils ne peuvent pas, de leur propre volonté et
is motifs légaux, y mettre un terme ou simplement une
erruption de longue durée. Tel est l'objet précis du solide
vrage de M. Le Picard (1). Il décrit les divers aspects de la
mmunauté de vie : elle implique cohabitation sous le
me toit, partage de la même table et du même lit. Cha-
ne de ces obligations reçoit la qualification qui lui con-
ni : la première est d'ordre public, les deux autres sont
ordre privé. Considéré dans son ensemble, le devoir de
abitation est proposé comme étant fondé sur le Droit na-
rel, parce qu'il facilite la prestation du devoir conjugal,
i est la principale raison d'être du mariage; parce qu'il
rmet de réaliser l'aide mutuelle que se doivent les époux;
parce que, enfin, l'éducation que les époux doivent aux
fants après les avoir appelés à la vie est l'œuvre d'une col-
oration de tous les instants.
Après avoir dégagé le caractère d'ordre public qui s'attache
l'obligation de la vie commune, M. Le Picard en déduit,
ec un grand appareil de science juridique, que les époux
nt pas qualité pour se délier eux-mêmes de cette obliga-
n, ni même pour en interrompre l'exécution.
On s'attendrait à voir évoquer ici la théorie moderne, dite
l'Institution, pour justifier l'intervention d'une autorité
périeure à la volonté des époux, celle de l'État, par exem-
e, qui devrait, en tant que gardien de l'ordre public, assu-
r la stabilité des foyers, en réprimant au besoin les caprices
dividuels. Mais l'obligation de la vie commune, l'indisso-

(1) *La communauté de la vie conjugale*. Obligation des époux (étude
onique). Paris, Recueil Sirey.

lubilité de la vie conjugale, reposent, en Droit canonique, s un fondement beaucoup plus solide que sur la volonté de loi. Elles procèdent de la volonté de Dieu lui-même.

Quand les époux échangent leurs promesses, leurs engag ments sont ratifiés par Dieu, qui intervient au contrat po y apporter la grâce du sacrement : « ... Deus conjunxit... Les époux ne peuvent donc pas détruire, à eux seuls, l'acco qu'ils n'ont pas été seuls à conclure : « ... Quod Deus co junxit, homo non separet... » Et ils ne peuvent jamais r pondre que la volonté de Dieu, qui les a unis, collabore av leurs propres volontés, quand elles s'accordent pour disso dre le lien conjugal. — La séparation par simple consent ment mutuel, aussi bien que le divorce, est donc rigoure sement proscrite.

Pour que la vie commune puisse être interrompue, à tit définitif ou temporaire, il faut que les époux soient dans l'u des cas prévus par la loi de l'Église (canons 1128-1133). Ma avec l'Église, c'est Dieu qui intervient. C'est aussi l'objec vité de la loi aux lieu et place des suggestions que le capri ou les passions auraient pu inspirer aux époux. C'est l'aut rité sereine et désintéressée du juge qui peut faire entend des paroles d'apaisement, et souvent aboutir à une concili tion, là où l'on sollicitait une séparation.

S'il fallait rattacher à un courant d'idées l'ouvrage rema quable de M. Le Picard, ce serait, semble-t-il, au mouveme de réaction contre l'individualisme qui se manifeste parm les jurisconsultes modernes. La volonté, en pleine auton mie, a trop longtemps exercé ses ravages dans le domai du Droit. Il est temps que cette volonté humaine, si souve défaillante, soit arrêtée dans ses caprices, enfermée dans l barrières de la loi et soumise à la contrainte de l'autori publique, surtout quand cette loi et cette autorité sont elle mêmes sous l'action de la Sagesse divine.

Raoul Naz.

VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

UL CAZIN. *La genèse de « L'Humaniste ».*

« *Maudit soit qui ne maudit pas la guerre!...* Ce n'est pas là le cri d'un humanitaire, résolu à incendier le monde pour le pacifier, c'est le cri d'un homme qui a vu de ses yeux une misère terrestre dont la Passion du Christ pourra seule lui dire la cause et la fin. » (*Théonas*, p. 56.)

. DEMAN. *Sur la IVe églogue de Virgile.*

Après l'étude de M. Carcopino, celle de M. Jeanmaire.

AN CALVET. *Une Histoire du Parnasse.*

Après l' « Histoire du Romantisme » M. Maurice Souriau vient de retracer l' « Histoire du Parnasse ».

UL CAZIN. *« Clochers ».*

Un livre fort instructif de M. Pierre Ladoué.

AURICE BRILLANT. *Images de Paris.*

I. — Renaissance de la musique gaie.

Un spectacle comique à l'Opéra-Comique — « Angélique » entre à la salle Favart en cassant des assiettes — « Le Fou de la Dame » rêve sur un air d'Ile-de-France — Une intrigue et un mariage au « Rayon des soieries » — La « saison » de printemps à la Gaîté — Pour l'opéra-comique français — De Boïeldieu à Rossini — Le retour à Gounod.

II. — Revenons à la musique sérieuse.

La gloire de Manuel de Falla — Un beau livre — Musique catholique... et mystique.

ERRE LADOUÉ. *Desvallières à l'Académie des Beaux-Arts.*

Une élection qui honore l'Institut.

La genèse de « l'Humaniste »

A André Pézard.

« Connais-toi », dit la vieille sagesse. Connaissons-nou André, — Norton Cru nous y invite.

Tu me presses de raconter l'histoire de mon premi livre. On doit être déjà très avancé dans une carrière d crivain pour donner ses mémoires. Il est vrai que ce pr mier livre est un livre de soldat. Et voilà que je touc à cet âge vénérable, où l'on a accompli le temps de servi exigé par la loi de Recrutement. Ami, ma carrière e finie. Je serai rayé des cadres, le 10 novembre.

Mais faut-il encore parler de la guerre? J'avais la volon farouche de l'oublier, comme tous ceux qui n'ont gard de ces jours abominables, que des motifs de révolte et d rancune, ceux pour qui le pays s'est montré, suivant l mots de l'Évangile, « un maître dur qui moissonne où n'a pas semé, et prend où il n'a pas amassé ». Nos associ tions d'anciens combattants me la remettaient de temp à autre en mémoire pour réclamer quelque sportule. Au anniversaires de deuil, je récitais, en mon privé, des *D profundis* pour les morts et des *Miserere* pour les vivant Parfois aussi, chez le percepteur, je me trouvais auprès d quelque bonne femme en noir, qui murmurait en s'incl nant d'un air humble devant l'employé : « Je viens tou cher mon fils mort... » Et, à cette évocation shakespea rienne, je fermais les yeux pour ne pas voir la main qu s'avancerait à travers le guichet...

La guerre, tout le monde, du reste, l'oublie autour de ous. Un professeur prêtre me disait, ces jours, qu'elle intéresse nullement ses jeunes élèves d'Histoire, et que ffre leur paraît presque aussi lointain qu'Assurbanipal. assistais, voilà peu, dans un de nos grands centres reli- eux, aux cérémonies de l'Heure Sainte. Un prédicateur mmentait, avec une insigne piété, l'agonie de Jésus. Il umérait les péchés des particuliers, les « crimes des tions ». Alors que le monde sort à peine du bourbier nglant de la guerre, il ne lui est pas venu en tête de plorer cette furie de meurtre, ces horribles violations cinquième commandement de Dieu. C'est que chaque tion, à cet égard, se sent la conscience légère ; la faute t toujours au voisin. Pour moi, je ne pensais qu'à cela, ns l'épouvante de mes responsabilités personnelles, me mandant si ma jeunesse n'avait pas trop prêté l'oreille x abominations nationalistes, si j'avais renié assez vite ces légendes de faux héroïsme, ces fables, cet état de nsibilité militaire, qui sont générateurs de toute guerre, les vrais responsables d'août 1914 », ainsi que vient de crire avec tant de courage l'un des plus hauts fonction- ires de notre Enseignement Public (1). Je revoyais cette trouille que j'avais trouvée endormie, au mois de juillet 15, entre les lignes des Hauts de Meuse, et qui m'avait t penser alors au Jardin de Gethsémani. Ils étaient trés dans ce jardin, les pauvres diables d'apôtres, comme us entrions dans ces bois hérissés de baïonnettes, ser- les uns contre les autres, épiant les ténèbres, ayant ns la bouche le goût de la mort... Et, en méditant sur souffrances de l'Homme-Dieu, j'entendais le sanglot s hommes égorgés.

1) F. V., dans l'*Enseignement Public*, Paris, Delagrave. Février 1930, 119.

Ni toi, ni moi, André, n'avons écrit *Vauquois* ou *l'Humaniste* pour résoudre à notre façon ce formidable problème de la guerre, gigantesque, multiforme, qui nous ballotte, sans qu'on puisse trouver un juste milieu, de la révolte à la lâcheté et de l'exaltation au dégoût. En publiant, nous nous sommes peut-être proposé de rendre témoignage, mais en écrivant, nous n'avions cure de thèse ou de cause, de bellicisme ou de pacifisme. Il nous suffisait assez peu de prouver, de juger, de justifier ou de condamner. Nous voulions nous exprimer nous-mêmes en artistes que nous étions, mettre en œuvre littéraire l'expérience qui se présentait, rendre des sons, des odeurs, des paysages, des états d'âme.

Comme il arrive assez souvent, je n'ai pas fait le livre que je voulais faire.

Car j'en voulais faire un, — fidèle pour moi, suggestif pour les autres. Je ne puis le nier, quand, dans l'original de ma lettre du 15 juillet 1915, après ce passage imprimé dans *l'Humaniste* : « J'oublie que je suis là, le cul dans la pierraille, au milieu des boîtes d'explosif, dans un demi-jour lugubre, le cœur serré par une angoisse de mort, tout courbaturé et abêti », — je relis ces lignes supprimées : « Mais je sais que la bonne Providence me tirera de là. Et je ferai un beau livre, plein de larmes et de lumière, plein de grâce et d'éloquence, un livre qui me révélera à moi-même et m'ouvrira ma vraie vie. »

J'aspirais depuis longtemps à la vie littéraire. Il faut croire que jusqu'alors, jusqu'à mes trente-trois ans d'âge, je n'avais pas trouvé de sujet digne de ma plume. Il fallait profiter d'une si belle occasion.

Vouloir vivre, perdre le moins possible de sa vie, sur ces chantiers de la Mort, le singulier propos ! J'étais clerc, je devais le rester sous le harnois, et rendre au moins le témoignage des Muses. D'autres se vantent d'avoir abdi-

é. « J'ai gardé le meilleur souvenir de mon séjour dans peuple, dans le peuple soldat », nous dit M. André Briux, « apprenti-clerc, j'y ai dépouillé sans regret ma soiant culture, et les quelques lambeaux qui me sont mal- tout restés collés à la peau n'ont fait que me gêner (1). » Apprenti, je l'étais de même, et ne suis encore que cela, is d'une génération et d'une éducation, en tous sens léricale », où la culture s'infusait dans le sang. Loin de gêner, parmi ce peuple soldat avec lequel je faisais si n ménage, l'humanisme entretenait nos vertus d'humité. Ma petite cuisine littéraire, à elle seule, amusait à ces braves gens. Ils demandaient à lire mes élucubrans et plusieurs en copiaient des passages. Mais, ô prese de l'Art ! sois convaincu, André, que s'il m'avait plu céder à l'imagination, au goût du pittoresque, et d'ére des choses toutes contraires à leur expérience perelle, à la réalité qu'ils avaient sous les yeux, à leur ie vécue » enfin, ils m'auraient immédiatement approuvé imperturbablement admiré ! « Les hommes eux-mêmes se reconnaissent pas dans ces scènes soi-disant vécues la vie du soldat », ont écrit les Tharaud. Mieux vaut e que les hommes « reconnaissent » tout ce qu'on veut, and on y met la manière. Les romanciers de la guerre avent bien. Et ceux qui pensent découvrir un criterium la véracité des témoignages, dans les approbations du nd public, sont loin de compte.

Après tout, en bon artiste, je ne pensais qu'à moi, et à ver mon âme. « Un lettré va au feu avec toute sa cule », m'a écrit plus tard Paul Bourget. Au feu, à l'atta-

) *Souvenir du Temps des Morts*, p. 178. Lyon, « Le Van », mai 9. Témoignage hautement remarquable d'ailleurs, par la justesse observations et l'élévation des sentiments. Le chapitre des chefs ontre à merveille l'incompatibilité du civil et du militaire et la essité des armées de métier.

que, exactement, — non. Quand « on part », on laisse à pied de l'arbre sa boule de pain et ses deux chemises, sc *Odyssée* et son *Psautier* ; on laisse tout, on n'a plus beso de rien. Mais à la guerre, au front, oui, il faut tout garde si l'on veut rester un civilisé d'un certain type.

J'écrivis donc, chaque jour et presque à chaque heu durant près de cinq mois. J'aurais pu de cette paperas tirer deux autres volumes : je l'ai détruite ou laissée perdre. La perte en est moins cruelle que celle des not d'Henry Malherbe ou de Roland Dorgelès. Norton C n'admet pas qu'on puisse « jeter un carnet bien tenu, l'on aurait mis son cœur (1) ». Ah ! Dieu, on brûle bi des lettres d'amour.

J'écrivais de quel ton? Du ton qui me venait, suiva mon naturel et mon tempérament. Etant bavard, sente cieux et grandiloquent de nature, la guerre m'a fait jas citer et déclamer tout mon saoul.

Jamais je n'aurais supposé que ces griffonnages dusse être « définitifs ». C'étaient pour moi des pochades, d esquisses dont je me promettais de tirer parti plus tar car je savais, de science certaine, que je ne serais pas tu Aussi, quand René Johannet, avec qui je correspond et qui m'encourageait beaucoup à écrire le plus possibl me conseilla de livrer cela, tout de go, à l'impression, j'é tombai de mon haut, — de mon haut de Meuse.

Evacué, hospitalisé, nommé sergent-interprète, au Pu en-Velay, au dépôt spécial des P. G. Polonais, j'aurais tout le loisir de mettre rapidement sur pied un manu crit. Les tracas de ma charge, ma paresse congénitale, timidité, la persuasion de ne pouvoir intéresser le publ avec mes petites histoires, tout me fit traîner en longue

(1) *Témoins*, p. 627. M. André Bridoux, que je viens de citer, avo lui aussi, p. 196, n'avoir pas gardé ses papiers de la guerre.

Ce que fut alors ma vie, je te le conterai plus tard, ndré. Placé à la tête d'un service de censure qui deman- ait la connaissance de tous les dialectes slaves, chargé e faire des rapports sur un groupement qui atteignit nviron 10.000 hommes, on me laissa près de deux ans vec ma capote de sergent du Bois d'Ailly, toute rousse e sang et de boue. C'est en cet équipage que je visitais es cantonnements, commandés par des adjudants... — à oi, Jolinon, au secours ! — et que j'allais au Ministère, ı me recevaient des généraux et des conseillers d'État. arfois, convoqué d'urgence à des réunions d'officiers périeurs, je ne pouvais arriver à temps, parce que mon ade subalterne m'interdisait certains trains. Alors j'al- is prendre une chambre à l'Hôtel de la Gare, quand ambre il y avait, et j'envoyais à mon colonel, qui était mme d'esprit, des épîtres à le faire étouffer de rire et colère. J'ai eu un moment l'intention de tirer un livre cette comédie. Le mépris et le dégoût m'ont suffoqué. Pendant ce temps néanmoins, je remuais mes paperas- s, carnets, lettres et feuilles volantes. C'est au Puy, en 17, je me souviens, que je rédigeai le récit de la *Mau- ise Nuit*. Tu connais les deux versions. J'ai retouché ça là, et plutôt raccourci l'ensemble.

Un témoignage s'élabore-t-il? Peut-il au moins se rédi- r? Voici, là-dessus, ce que pense le professeur Delvert, i a peut-être tort de mêler Histoire et Littérature :

« La rédaction a donné à certains auteurs une tendance allonger outre mesure, à développer, à délayer. On ne trouve plus la langue ferme, directe, qui était celle du nt... C'est dans les notes brutes avant tout que peut paraître la vérité : vérité historique et vérité littéraire, e la vie peut surgir telle qu'elle s'est présentée au com- ttant, acteur en même temps que témoin. Les notes digées sont comme les tableaux exécutés tranquillement

à l'atelier. Les notes brutes sont la toile brossée devan la nature, singulièrement plus émouvante que l'œuvr méditée, arrangée (1) .»

Il me semblerait plutôt que les notes brutes sont de croquis évocateurs et qui appellent une interprétatio Mieux vaut que le témoin fournisse lui-même toutes le explications désirables. Pour nous apprendre ce qu M. Delvert appelle « les réalités de la bataille », pou nous révéler son état d'âme devant ces réalités, il fau bien qu'il nous fasse entendre les accents de son âm Est-il nécessaire que ces accents soient courts?

Quant à la langue qu'il emploiera, ne vaut-il pas mieu aussi que ce soit la sienne? Qu'est-ce que cette « langu du front » qui fait prime? En vertu de quelle circulair ou décision ministérielle? Si le témoin s'impose un manière, s'il s'applique à parler comme il lui semble qu'o doive parler, que devient la spontanéité du témoignage

Ce n'est pas devant les historiens que j'entends m défendre, ici, André. Qu'ils chaussent leurs lunettes e rendent leur sentence à leur guise. Mais dis-moi, quan on est écrivain, s'il ne faut pas de l'héroïsme pour impr mer des « notes brutes »?

J'ai sous les yeux l'original de cette *Mauvaise Nui* composé à Commercy, le 25 ou le 27 avril, dans un chambrée de la caserne Oudinot, d'un trait de plum Entre les deux dernières lignes d'une page, quatre mo de l'*Odyssée* sont notés en grec, de mémoire. Il y manqu deux accents. Mais il en manque aussi plus d'un aux mo français. Quelques jours après, je lus ces pages à de ecclésiastiques brancardiers, puis, je les envoyai à m femme dans une caisse de linge sale.

Pourquoi ai-je donné « du lié », comme tu le dis, à c

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1929.

ue j'avais « lâché là, tout rompu, tout haletant, tout coué de hoquets d'horreur » ? Pourquoi ai-je supprimé roulement de malédictions ? Tu l'as deviné. J'ai craint ue « des gents de goût, de ces honnêtes gens à qui rien échappe et qui ne se laissent pas bourrer le crâne, ne 'accusent d'en avoir *remis*. » Par respect des conventions tistiques, j'en ai *ôté*, au contraire. Et nous savourons us deux « cette secrète ironie, à savoir que le spontané le plus raffiné, en art, et que l'élaboré a refusé l'effet ». C'est un singulier fait d'armes qui est raconté là, soldat Vauquois. J'ai entendu dire ensuite, dans la troupe, 'on nous avait lancés contre une tranchée vide et que tre artillerie, sous prétexte de maintenir l'ennemi, nous ait massacrés. Nous ignorions ce qui se trouvait devant us. On l'ignorait toujours et l'on ne s'en souciait guère. s hommes tiraient sans savoir pourquoi. Je les conduis, sans savoir où. Conduire ? C'était en petit, et avec oins de méthode, une de ces « pasquinades terribles » xquelles Ardant du Picq ramène tous les grands comts, toutes ces batailles, si belles en peintures, mais devant quelles on devrait éprouver, si l'on avait le cœur chrén, le même sursaut d'horreur et de dégoût que devant e scène d'assassinat. Nous tournions sur nous-mêmes, uris, affolés, déments ou idiots. Je n'avais qu'une pen- : aller de l'avant et revenir le plus tard possible.

L'effet de mon récit sur les gens de l'arrière, j'eus l'occion de le constater vers la même époque. Le professeur nest Denis, qui me portait une vive amitié et à qui je idais visite à Paris, lors de mes permissions, sachant e j'avais un journal de guerre, me le demanda, « pour éresser à moi », disait-il, « M. Lavisse et sa *Revue de ris* ». Je lui donnai, comme spécimen, une copie de ma *auvaise Nuit*. Il ne m'en vint plus aucune nouvelle. après les réflexions du professeur Denis, je crus com-

prendre qu'on avait jugé ces pages « un peu trop fortes Lavisse aurait pu les dire « sévères », ainsi qu'il qualifia le *Sous Verdun* de Maurice Genevoix, publié par sa revu considérablement censuré, en avril 1916. Mais il n'y ava pas de censure contre les témoignages douteux.

On peut lire en effet dans la *Revue de Paris*, du 1er ja vier de la même année, sous le titre de « Lettres d'u instituteur de la classe 14 », un certain nombre de lettr de Lucien Lobbé, sergent de ma compagnie, dont je par à la page 124 de *l'Humaniste*. Certaines de ces lettres rel tent le combat de Remenauville et se rencontrent s maints détails avec les miennes. Comment se fait-il que jeune homme ait vu « des choses affreuses » que je n' point vues, ni dont je n'ai même entendu parler? Sa se tion était voisine de la mienne, et je ne crois pas que, jour-là, il se soit jamais trouvé à plus de trente ou qu rante mètres de moi.

« Mort aux Boches! » — écrit-il, le 8 avril, — je les vus achever des blessés à coups de crosse, profitant de qu'on ne pouvait tirer sur eux. Ils font des feux de sal sur nos brancardiers. »

« J'ai vu des choses affreuses », — continue-t-il, le — « les Boches achevant à coups de crosse les bless qu'ils avaient faits prisonniers dans un petit poste, et tira sans répit sur les brancardiers qui allaient ramasser n morts. J'ai vu trois hommes tués les uns après les autre pour ramasser un blessé, et malgré cela le quatrième pa tait. Il faudrait bien venger tout cela. »

Je ne connus ces lignes qu'en 1919. J'avais encore, ce temps-là, des notes et des souvenirs précis. Sans n soucier d'introduire un démenti dans mon *Humanis* qu'on allait éditer, je me contentai de noter, pour moi, rectification que voici :

« J'ai vu, moi, Paul Cazin, dans la matinée du 4 avr

brancardiers tués par des obus allemands qui venaient
doute de Metz et se souciaient peu de tomber spé-
ment sur des brancardiers. Une très grande distance
rait les lignes. Nous avions Remenauville en face de
s, de l'autre côté d'un champ qui me parut immense.
otre droite, un plateau s'arrondissait sur le fond du
et les gens qui marchaient sur la crête se détachaient
i nettement que des ombres chinoises sur un écran.
ie souviens avoir vu deux brancardiers s'approcher de
corps étendus par terre, et l'un d'eux, à quelques
s'arrêter net, en levant les bras devant ce qu'il aper-
it. J'ai entendu raconter ensuite que le blessé « avait
ieurs kilos de fer dans le ventre ». Mais qu'y a-t-il
tout cela qui déroge aux lois de la guerre?

Va-t-on comprendre que je m'inscris en faux contre
e « atrocité » reprochée aux Allemands? Que je me
leur apologiste? Je crois facilement et sérieusement
miracles de barbarie qui ont été constatés çà et là. Je
en principe l'homme capable de toutes les méchan-
s. J'ai souvent entendu parler des Allemands, à la
on, quand j'étais jeune. Ma mère soutenait que « les
ıçais n'en auraient jamais fait autant ». Mon père se
uait d'elle. Mon grand-père maternel, dont j'ai fait
de *Décadi*, né en 1815, avait connu beaucoup de sol-
de l'Empire qui se vantaient d'avoir commis toutes
es d'excès en Allemagne. »

andis que le jeune Lobbé, sous l'influence des jour-
nationalistes, subissait ces tristes hallucinations,
is dans mon sac de soldat la preuve que nos ennemis
nt travaillés de leur côté par une propagande de fana-
e homicide. Parmi les dépouilles des prisonniers ou
morts, au milieu d'un fatras de correspondances insi-
antes, on trouvait maintes proclamations et tracts.
t ainsi que je lus, entre autres, une Lettre d'un cer-

tain Henri Mohr, à leurs « héros en campagne ». Thom archevêque de Fribourg-en-Brisgau, avait donné s imprimatur, le 24 septembre 1914, à cette page :

« Le Très-Haut semble vouloir purifier son aire et ins tuer en Europe un grand tribunal de justice contre la b sesse et la cupidité de l'Angleterre, la haine et l'incréd lité de la France, la servilité et la barbarie de la Russ ces puissances antichrétiennes qui levaient un front ar gant. C'est vous qu'il a élus et envoyés comme ses an exterminateurs, vous, guerriers allemands qui êtes dem rés croyants, pieux et humbles : c'est pourquoi son Sai Esprit a traversé notre pays comme un souffle de temp et enflammé le cœur de chacun de nous (1). »

Pas n'était besoin d'être très perspicace pour devi ce qu'on pouvait attendre du glaive flamboyant de anges. On a beaucoup écrit sur le terrorisme méthodiq appliqué par l'Allemagne. De nouveaux et curieux do ments me sont venus, à ce sujet, de Pologne, il y a qu ques mois, par le manuscrit du journal de route d docteur Jacobson de Thorn, qui servit comme major d l'armée allemande et fit la « marche sur Paris » à trav la Belgique. Le témoignage — dois-je dire « heureu ment » ou « malheureusement »? — me semble fort su à caution.

Quoi qu'il en soit, durant mes cinq mois de front n'ai jamais entendu un seul mot, sur les atrocités allem des, dans la troupe. On dut lui insuffler d'une façon tice la haine de l'ennemi, qu'elle n'avait pas du t Pierre Champion nous raconte que, lorsqu'on commen les atrocités au rapport, par ordre supérieur, la lect faisait rire les soldats (2).

(1) *Feldbriefe von Heinrich Mohr*. Dritter Brief. An unsere He im Feld. 151 bis 200 Tausend. s. 3-4. Herdersche Verl. Freiburg

(2) *Françoise au Calvaire*, p. 70. Paris, Grasset, 1924.

.e mot « Boche » était un terme de dérision plus que haine. Mon *Humaniste* ne le met que dans la bouche personnages mythologiques. Les sergents-majors trou-ent drôle, et même ridicule, que notre commandant ıployât, en juin 1915, dans les rapports qu'il dictait .r son bataillon. C'est lorsqu'il rentrait en contact avec rière, par sa correspondance, que le combattant jugeait venable de se mettre au ton des journaux. Tel est le du sergent Lobbé. La séparation entre l'avant et l'ar-e était si pénible, nous la sentions si profonde, vérita-abîme d'incompréhension : notre plus rude épreuve.)n sait ce que fut la presse de guerre et comment les ıbattants l'ont jugée. « Cloaque de tous les mensonges, :outes les ordures, rendez-vous des basses légendes », faisait « prendre des crises d'épilepsie » au pauvre rc Boasson (1). Si tu ne le connais pas, André, lis, dans ın Cathlin, le « Discours aux journalistes (2) ». Je lisais :out la presse allemande. Des journaux m'arrivaient de sse, dans d'innocents paquets de friandises, en pleines ıchées des Hauts de Meuse. Ils n'auraient eu parfois quelques mètres à franchir pour rejoindre de nouveau nation d'origine. Voici un fragment de lettre à ma ıme, que je n'ai pas imprimé :

« 16 mai. Après-midi.

Qu'il est bon de s'étendre dans la paille et de lisoter ! C... viennent de m'envoyer une *Gazette de Cologne*, :z récente, où la catastrophe de la *Lusitania* est com-ıtée au point de vue allemand. Certes, en mon âme et science, je ne puis me mettre au ton de notre presse ıarler de « crime » à tout bout de champ. Que dirons-

Au soir d'un monde. Lettres posthumes. Plon, 1926.
Les treize paroles du pauvre Job. Perrin, 1920.

nous donc des aviateurs français qui ont écrabouillé, à F
bourg en Bade, toute une cour de petits enfants, en tra
de sauter à la corde? Est-ce la guerre, oui ou non? O
têtes françaises qui veulent réglementer le massacre, co
fier l'homicide! Je vous dis que nos ennemis ont t
devant l'équité et raison devant le droit. Je vous dis qu
sont haïssables mais logiques, et que nous sommes aim
bles mais ridicules. Et cette diplomatie anglo-française q
parle d' « anéantir » ceux que nous nous montrons inc
pables seulement de réprimer? Quelle espérance lais
t-elle à ces troupes harassées, écœurées, saignées à blan

« Je t'expliquerai cela plus tard. En attendant, j'ai
de mes yeux un blessé allemand que l'on descendait d
tranchées. Il respirait encore, son poing se crispait au c
ceau du brancard, et les infirmiers qui le roulaient se pe
chaient sur lui, en lui ricanant aux oreilles : Kapou
Kapout! On l'a laissé au soleil, devant le poste de secou
Il y est mort. La guerre est terrible. Nous essayerons pl
tard de le faire comprendre et de dire ce que nous
pensons. »

Si j'avais publié mon livre avec des visées d'aposto
pacifiste, je n'aurai eu garde d'omettre ce passage. J'ign
rais qu'Edmond Genty eût écrit, un mois auparava
après les premiers gaz à Ypres : « Quelle hypocrisie da
toutes ces lois de la guerre! Puisqu'on l'admet, la guer
malgré son immoralité monstrueuse, il est ridicule
faire de l'humanité. Au fond pourquoi serait-il plus b
mable de tuer les gens en les asphyxiant qu'en le
envoyant des obus explosifs? (1) »

Je trouve également supprimée, en comparant

(1) *Trois ans de guerre*, p. 32. Lettre du 25 avril 1915. Chape
1918.

sard mon livre avec ce qui me reste de ma correspon-
nce d'alors, une lettre du 21 juin, adressée à un parent
i, du fond de quelque bureau de gare, m'exhortait à la
avoure et me prêchait ce « jusqu'au-boutisme farouche
s civils » dont parle Georges Murat (1).
Je lui disais sans douceur :
« Pour la vie que nous menons, mieux vaut qu'elle
isse au plus tôt. Quand on a passé des mois dans le sang,
vermine et la misère, on s'inquiète en entendant les
plomates parler de mener les choses *jusqu'au bout*. Il y
ra bien des gens à bout, d'ici qu'on ait atteint le bout
'ils cherchent. La question est de libérer le territoire
nco-belge. Je mourrais très résigné pour cette cause-là,
ne mourrais pas de grand cœur pour les lubies des
mmes d'État. A part les automobilistes et les musiciens,
n'y a pas, sur le front, un seul partisan de la guerre à
trance, et pour tout autre but que l'indépendance natio-
le immédiate. On l'aura certes cette indépendance, grâce
ious, à nos poux, à nos chemises crasseuses, à nos qua-
membres meurtris ou déchiquetés. L'aurait-on, pour
astant, à de certaines conditions? Je ne suis pas assez
ormé pour le dire. Mais si l'on pouvait l'avoir, les gou-
rnants qui n'en profiteraient pas se rendraient coupables
la plus criminelle folie. »

Pendant que je réfléchissais à l'opportunité d'exprimer
bliquement des opinions de cette couleur, le temps pas-
t et la guerre avec lui. Je ne me décidai à faire un choix
as mes énormes matériaux et à préparer sérieusement
manuscrit destiné à l'impression, qu'en octobre 1918,
sque le Commandement Supérieur des Dépôts de Polo-
is, dont j'étais devenu officier interprète, eut été trans-

1) *Souvenirs de campagne au 131e territorial*. Cahors, 1924.

féré du Puy à Moulins. C'est là que je vis la journée d
11 novembre, dans cette douce vallée d'Allier dont l'h
rizon me paraissait si aimable après la rocailleuse Auv
gne. Il y eut, comme partout, des cloches, des cris, d
larmes, une joie qu'on ne savait où promener, si bi
qu'on se rendait en bandes, vingt fois de suite, de l'ext
mité de la ville à la gare, — pourquoi la gare? sans dou
pour voir les trains qui allaient enfin nous ramener ch
nous. Le commandant des Dépôts en paraissait moi
pressé et point du tout si content que cela que la guer
fût déjà finie. Il engueula copieusement sa dactylo q
manifestait une joie débordante et disparut pour toute
journée, sans attendre les congratulations de son ét
major. L'état-major, avec les sous-officiers et les scrib
organisa, le soir, à la cantine, une beuverie qui dura to
la nuit. J'en restai aphone pour deux jours. Nos Polona
logés dans les boxes d'un haras, chantaient de leur cô
mais buvaient beaucoup moins. Je me souviens qu'
milieu des vociférations de cette bacchanale, près d
chaudières de lessiveuse où l'on fricotait la cuisine, da
cette odeur de graillon et de vinasse, le dégoût du pas
le vide du présent et l'angoisse de l'avenir me poignaie
le cœur.

Un mois plus tard, j'entrais à l'hôpital d'Yzeure, gripp
déprimé, miné. J'y fus soigné par des infirmières d'
dévouement admirable. Elles me montraient parfois
lettres de leurs poilus. J'en vis une, d'un tirailleur sénég
lais, à rendre jaloux l'humaniste que je me croyais.

J'avais là, comme compagnons d'infortune, deux jeu
gens aimables et intelligents. L'un, élève des Arts
Métiers, sous-lieutenant d'artillerie, amputé d'une jamb
Poursuivant mon travail de copie, j'écrivais à la machi
sous sa dictée. Ses connaissances d'artilleur me prévinre
heureusement contre certaines bévues. Nous discutio

la guerre et ne nous entendions pas toujours. Il admi-
t Barbusse sans réserves, mais se refusait à croire que
isse pu voir, sous un bombardement, « des quartiers de
ir vive sauter aux branches d'un arbre et s'y balancer
saignant ». Il me trouvait « dur » d'estimer que, dans
poste également périlleux, celui auquel l'obus enlève
uisse n'est pas plus héroïque que celui qui reçoit une
ıple balle, ni même que celui qui ne reçoit rien. Il pen-
t que si je n'étais pas décoré, c'était que je « n'avais rien
pour cela ». En quoi, il ne se trompait point. Mais en
de compte, il lisait mes pages avec une curiosité
lente et j'en tirai bon augure. Je n'ai plus nouvelles de

L'autre, M. Jean Reyrau, alors candidat à l'agrégation
Lettres, est aujourd'hui proviseur du lycée d'Alençon.
lui dois de ne m'être pas mis à dos ce cher Midi où j'ai
la lumière. Sur ses conseils et pour l'amour de lui, je
ai de mon texte trois sévères adjectifs, appliqués à un
ıiment du Sud-Ouest : « insolent, égoïste et lâche ».
ıprès le professeur Élie Faure (1), ce serait Tartarin qui
ait créé « le mythe » de la couardise méridionale. Peu
importe, puisque le Burgonde Johannès, qui s'y connaît,
étend que je suis d'une race belliqueuse, un vrai fils de
arlemagne.

Ainsi, mon manuscrit avançait de son petit trot, pour
iver à point, juste au moment où personne ne voudrait
ıs lire de livres de guerre ! Je m'inquiétais déjà des pla-
nents. Le 12 janvier 1919, j'envoyai « Xénophon capo-
» à un concours ouvert par *l'Écho de Paris*. Les résul-
s furent connus en mars ou avril, puis, arrêtés net. Je
tais pas dans les gagnants.

Un comité d'Études du Service de Documentation du

1) *La Sainte Face*. Crès, 1917.

Congrès de la Paix, auquel je fus affecté par décis ministérielle du 3 mars, ne me retint pas longtemps. J'é démobilisable et me fis démobiliser le 8 avril.

A la fin de 1918, j'avais entamé des pourparlers a Gaëtan Bernoville, directeur de la revue « les Lettres qui René Johannet avait recommandé cet *Humaniste guerre* que j'intitulais, dans ma pensée, « Ulysse et le P miste ». Mais le titre, donné aux fragments que publi revue de Bernoville, devait demeurer. Il y eut de g débats à propos de mes opinions religieuses. Quanc rédigeais ces lettres et ces notes, en 1915, j'étais loin mon état d'âme actuel, bien que déjà commençât une c intérieure qui allait se dénouer en 1920. Depuis douzaine d'années, l'animal très religieux que je suis naissance, s'était détaché des convictions catholiques avait vécu d'une sorte de panthéisme stoïcien. L'*Hu niste* parlait de prière et de providence, mais comme É tète ou Sénèque. Malgré maints aveux très clairs, l'ima rie biblique, restée si vive dans mon imagination et mémoire, devait faire illusion aux lecteurs inatten D'aucuns furent plus pénétrants et je sais tel Petit Sé naire, où le livre était interdit, précisément comme p théiste, et où les élèves, — ils me l'ont écrit plus tard le lisaient en cachette.

Bernoville et Johannet se prétendaient soucieux, à fois, de mon salut et de mon succès. Je n'avais pour part aucune raison de faire de la peine au public « Lettres ». Après avoir tant taillé dans mes matéri il ne m'en coûtait guère de faire sauter un chapitre plus, « les Boutiques et les Ames », par exemple, où montrais plus de respect pour Dieu que d'indulgence p ses serviteurs, et sans doute moins d'indulgence pour e que Dieu lui-même, autant qu'on puisse savoir...

Tu dois être curieux, André, de connaître ce chapi

:n voici un petit morceau, un portrait, à la mode classi-
ue :

« Il pratique. Il fait sonner son sabre sur le pavé du
anctuaire. Il incline, au premier rang de l'assemblée des
dèles, deux épaulettes qui rehaussent d'une façon
nexprimable la majesté du culte. Il est sans reproche aux
eux du prêtre. Un obus l'écrase. Le soldat témoigne de
a mort une joie affreuse. Il était méchant, tout bien pen-
ant qu'il fût. Le prêtre l'absout ; le poilu le condamne. Si
lieu me demande mon avis, je tiendrai pour le poilu. »

Mais le scandale des méchants dévots tenait une place
ien mince dans cette crise de conscience que l'*Humaniste*
ıdique à peine de quelques traits. Tu l'as devinée, toi
ont la grande âme ne suit point les mêmes voies, mais
ui a le sens inné de tout ce qui est spirituel, tu as senti
ette chose plus angoissante que les coups durs du Bois
'Ailly, « et qui remplit », dis-tu, « de son affreux silence
ourdonnant, toute la fin de l'œuvre ». En effet, « l'horreur
e la guerre n'est plus dans les trous de la terre, dans les
ıairs rompues, les puanteurs débordantes, les bruits et
s tristes grouillements d'hommes entassés sur cette
rève en tempête... ce qui importe, c'est l'écrasement de
uelque chose qu'on ne nomme pas ». Seulement, ce n'é-
ait point, comme tu l'as pensé, la lutte « pour conserver
ne foi qui m'échappait », c'était la lutte pour la rega-
ner.

Enfin, mon manuscrit prêt, il s'agissait de trouver édi-
ur. En novembre 1919, Johannet, infatigable parrain
e cet *Humaniste* au maillot, après avoir tenté d'inutiles
émarches auprès d'Émile-Paul, me présentait à Georges
alois. Je sentais peu d'enthousiasme à me ranger, du
remier coup, sous une enseigne « nationale » et même
tégralement nationaliste. Mais je n'avais pas à faire la
ne bouche. Valois me reçut fort civilement, et, quinze

jours après, me rendait ma copie, en me disant qu'il ne pou vait risquer l'impression d'un nouvel ouvrage de guerr que plusieurs de leurs amis lui en avaient présenté qu avait dû refuser, que le mien ne lui paraissait pas suscep tible d'intéresser son public, que, du reste, il était tout di posé à m'obliger et allait me donner pour Henri Massi lecteur de la maison Plon-Nourrit, une lettre de recom mandation. Si Plon ne m'acceptait pas, il m'aiguillerait à moins sur une autre voie, et bonne chance.

— Monsieur, — lui dis-je, avant de me lever, — je n vous parlerai plus maintenant comme client à éditeu mais comme homme de lettres à confrère. Que pense vous de mon manuscrit? Qui croyez-vous qu'il puisse int resser?

Il se pencha en avant et me répondit :

— Personne.

Et comme je faisais un geste d'épouvante :

— Comprenez-moi bien. Il y a là, c'est indéniable, u moi, une personnalité. Mais notre personnalité n'intéress que nous-mêmes. A moins d'avoir un talent, tene comme Bainville, par exemple, qui a une très forte ind vidualité, et qui trouve le moyen de plaire à un publ très varié... Bonne chance.

Je notai ces propos, sur l'instant, sans bien compren dre, mais je compris plus tard, à la réflexion. Il est recom mandé en effet, en littérature et en tout art, d'être or ginal, personnel, ne serait-ce que par une façon, bien soi, de ressembler à tout le monde. Mais être trop indiv duel, trop particulier, ne vaut rien. Et je le dis sérieus ment, c'est le grand tort de l'*Humaniste*.

Le surlendemain, j'allai voir Plon, et, deux mois pl tard, j'apprenais, par une très honorable lettre de Mass qu'on acceptait mon manuscrit. Grâce à l'intervention d Paul Bourget, le titre, qui n'enchantait ni l'éditeur

oi, fut maintenu : il fallait bien sortir de peines. En un mps où le pavillon couvre si bien la marchandise, j'ad- re et envie les soldats de profession qui ont eu l'esprit trouver à leurs souvenirs des titres si alléchants. Main- nant, j'y pense, j'aurais dû mettre : « Mon Ame et ma pote. » La partie était gagnée. Ne ris pas, André. Le re est cela et n'est que cela, mais c'est trop tard.

Avant qu'il ne sortît des presses, le 22 octobre 1920, sieurs périodiques de France, de Belgique et de Polo- e en produisirent des extraits. Il fallut encore se plier x convenances des milieux. A Charleroi, on retoucha diquement mon chapitre « des Femmes », et de ma procession de clochards de sacristie » on me supplia de ie laisser subsister que la procession, en évitant de dire qui elle était composée ». Mon chapitre « du Vin » arma mais effraya les rédacteurs de « la Vie ». Le patrio- me de Marius Leblond ne pouvait admettre qu'un oldat aux armées » ait pu boire un coup de trop. Mon gent Barbat faisait un mauvais agent de « propa- nde ».

Puisse mon *Humaniste* et ton *Vauquois*, André, servir propagande des Muses et, si possible, de la sainte Paix. ous ne convaincrons pas les philosophes : ils ont déjà irs autorités. Norton Cru me signale qu'une thèse de ctorat, soutenue récemment par M. Charles Coste, sur psychologie du combat, s'appuyait sur les fermes assi- des légendes épiques du capitaine Coignet et de Péri- d. Nous ferons pitié aux publicistes. Villemot nous jecte, dans le *Bien Public*, qu'il est vain de vouloir cor- er les hommes en leur montrant combien la guerre est de, parce que « les tableaux, les musées anatomiques plus exacts n'ont pas beaucoup diminué jusqu'ici le mbre des alcooliques, ni celui des débauchés ». Serait- donc une raison d'abandonner la lutte contre l'immo-

ralité? La guerre est en effet une sorte d'alcoolisme et
débauche, mais entretenue par une conspiration de m
songe, issue de l'esprit d'orgueil, alors que les vices in
viduels viennent des impulsions spontanées des bas i
tincts de la chair. Quand les sociétés de tempéra
auront déployé autant de zèle pour dévoiler l'horreur
vice, que les sociétés patriotiques en ont mis à voiler l'h
reur du meurtre, il y aura du chemin de fait dans la v
de la perfection.

Mais laisse-moi aller me promener maintenant s
mes sapins, où le vent de la montagne joue d'aussi bea
airs que du temps de Théocrite. Laisse-moi relire, p
me donner confiance, l'idylle des « Grâces » et la pri
qui montait de Syracuse, vers le ciel païen, deux siè
et demi avant la venue de Celui que son prophète ap
lait « le Prince de la Paix » :

« O Jupiter, père auguste, ô vénérable Minerve, fai
que les araignées tendent leur toile sur les armes,
qu'on oublie jusqu'au nom de la guerre. »

Paul Cazin.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Sur la IVe églogue de Virgile

On avait espéré n'y plus revenir. Mais quoi ! les érudits nt-ils pas juré notre inquiétude éternelle? Encore ons-nous sous l'enchantement du mystère dissipé quand vint le livre de M. Jeanmaire, dont le seul titre était une einte à notre apaisement (1). Tandis que M. Carcopino nçait prudemment *Virgile et le mystère de la IVe églo-*, on nous promet ici d'emblée *le messianisme de Vir-*. Il se trouve par bonheur que la seconde interpréta- n'est point une riposte à la première. Les deux thèses été élaborées séparément, encore que des communica- ns et des publications partielles eussent permis à l'un à l'autre des deux auteurs de connaître leurs divergen- . Ce n'est qu'à toute extrémité que M. Jeanmaire put l'ouvrage achevé de son émule, sur lequel il se pro- ce dans une « note additionnelle ».

L'interprétation de M. Jeanmaire est donc aux antipo- s, ou peu s'en faut, de la précédente. Selon ce critique, rgile adressa son poème à Pollion vers la fin de l'an 41, donc longtemps avant la paix de Brindes, à laquelle du te il n'est fait en ces vers aucune allusion. Il se propose complimenter son protecteur tandis qu'approche la e — 1er janvier 40 — où celui-ci doit inaugurer son nsulat. Et le poète le fait en commentant une prophétie ssianique dont l'accomplissement doit coïncider avec

1) H. Jeanmaire, *Le messianisme de Virgile*. Paris, Vrin, 1930. Un in-8°, 216 pp.

le temps de ce mandat. La prophétie annonçait la nai
sance d'un enfant divin. Quel est-il? L'identification qu'e
propose M. Jeanmaire tient à un ensemble de considér
tions qui sont le principal soin de sa critique et l'origin
lité maîtresse de son interprétation. Il estime en effet qu
tout tient à cette fameuse rencontre d'Antoine et d
Cléopâtre qui avait eu lieu à Tarse vers août-septembr
de la même année 41. L'événement est connu, et Plu
tarque l'a rapporté. Mais plutôt que de le traiter comm
une fantaisie somptueuse et romanesque de deux amant
il y faut voir l'épisode sensationnel d'un grand dessei
politique à la fois et religieux, poursuivi de longtemp
C'est à la rencontre du nouveau Dionysos que venait
nouvelle Isis, en vue de célébrer le divin hiérogame, l
noces solennelles du Grand Dieu et de la Grande Déess
Par là prenaient consistance des entreprises dont on pe
relever la trace soit chez Antoine lui-même, soit ch
maints souverains égyptiens. Politiquement, il s'agissa
de réorganiser l'Orient en y restaurant le principe d
la monarchie de droit divin, de faire rayonner depuis l'E
gypte le prestige d'un nouveau Roi des rois, de fonder
légitimité sur l'idée dynastique. Religieusement, l'acte d
Tarse trahissait la plus audacieuse tentative de syncrétisn
qui ait jamais été risquée, consacrant la fusion définitive d
cultes helléniques et des cultes orientaux, dans l'Épiphan
des dieux anciens sous les traits des maîtres du jour. Or,
importait que l'union de Dionysos et d'Aphrodite donn
sans retard son fruit. Et c'est pour annoncer la prochai
naissance de ce messie que des oracles furent mis en ci
culation, par les soins des intéressés, dès avant la fin d
41. En commentant ces oracles, c'est donc l'imminen
postérité d'Antoine et de Cléopâtre dont Virgile s'est fa
le chantre. Et la IVe églogue n'est que le plus illust
des documents qu'inspira la politique dyonisiaque d
nouveaux dieux de l'Orient.

On peut croire que les officines d'Alexandrie offrire
aux esprits superstitieux, dans les prophéties qu'elle

pandaient, les éléments d'un calcul qui permît de pré-
er le moment du renouvellement du monde. Aussi bien,
telles idées sont-elles dans l'air. D'une part, il existe
notion astronomique d'une Grande Année, déterminée
: la révolution des sept planètes ; d'autre part, des spé-
ations millénaristes ont cours d'après lesquelles la vie
ne nation, d'un empire est limitée à un certain nombre
siècles. Une contamination naturelle et presque fatale
tre ces deux théories d'origine distincte devait conduire
ne spéculation qui assimilerait chaque siècle à un mois
la Grande Année, calculée non plus astronomiquement
is théoriquement. Il y a lieu de penser que l'on avait
opté, au temps de Virgile, une Année de douze mois
:ulaires. Or, si l'on prend pour point de départ de l'his-
re de Rome la chute de Troie (1184), on trouve que le
nsulat de Pollion (40) se place 1144 ans après ; et donc
e les délais qui restent à courir jusqu'à la fin des douze
ois séculaires et le renouvellement du monde sont de
:00 — 1144) 56 ans. Or, la prophétie de l'églogue, à l'é-
uer de près, semble bien s'étendre sur une période de
ans.

Telles sont la portée et l'inspiration fondamentale de
tre bucolique — dont on peut signaler, par surcroît,
'elle nous ramène aux caractères primitifs du genre,
e Théocrite avait fait oublier. M. Jeanmaire fortifie son
:erprétation de maints arguments tant externes qu'in-
nes : une comparaison de l'églogue avec la XVIe épode,
'il estime postérieure et tient pour une riposte d'Horace
Virgile ; la naissance en 40 des deux jumeaux d'Antoine
de Cléopâtre ; la nature bacchique et égyptienne des
ntes qui doivent parer le berceau de l'enfant ; les cou-
rs qui habillent singulièrement les bêtes à laine à l'ap-
oche du grand renouvellement cosmique, la pourpre,
sandyx, le safran, et qui sont celles que paraissent avoir
odiguées les grands triomphes dionysiaques ; quelques-
s des prodiges auxquels Virgile fait allusion et qui res-
mblent curieusement à ceux dont Philostrate en ses

Tableaux illustre la naissance de Bacchus. Il est d'ailleur probable qu'une étude attentive conduirait à mettre e lumière ou à soupçonner dans le poème d'autres allusion et d'autres utilisations de même nature.

Peut-on souhaiter une plus entière opposition à la thès de M. Carcopino? Nos deux critiques ne semblent guèr s'accorder qu'en ceci — qui n'est point négligeable — qu Virgile n'a point prophétisé dans le vague et par capric poétique, mais que ses paroles sont réductibles à un sen très déterminé. Mais pour le reste, quel dissentiment! A moins faut-il reconnaître que chacune des deux interpr tations est cohérente avec soi-même et qu'adopter de l'un ou de l'autre un seul élément essentiel c'est renoncer sa retour à la thèse adverse. Au reste, la démonstration d M. Carcopino est-elle infiniment mieux organisée : nou n'avons cette fois qu'un livre de fortune, composé d texte d'une conférence à quoi s'adjoignent des chapitre plus techniques et des appendices juxtaposés. On ne peu méconnaître non plus que la part de la conjecture es sensiblement plus étendue chez M. Jeanmaire : au lie que son devancier s'était imposé de partir du texte et d ne recourir qu'à des données certaines, il reconstitue pl tôt une situation générale, d'ordre politique et religieu selon laquelle on puisse comprendre le poème. D'où un série de difficultés sur la valeur de cette reconstitutio même ; d'où une exégèse relativement lâche des vers le plus significatifs de l'églogue (6-10, 49). On ne serre plu les choses ici avec la même rigueur. L'usage méthodiqu des scholiastes, qui recommande le livre de M. Carc pino, fait défaut au livre de M. Jeanmaire. Il est probabl aussi que l'on posera à M. Jeanmaire la question préalab de la raison qu'a pu avoir Virgile de s'engager aussi avan dans les desseins d'Antoine. Enfin apparaît chez ce auteur une très vive inclination à réduire l'originalité d christianisme à des éléments païens, connus d'ailleur et qui serait propre à rendre son contrôle critique moin sévère et exigeant.

ne semble donc pas que ce nouveau livre doive sérieu-
ent troubler la paix où le premier nous avait établis.
doctes feront le discernement de ce que l'on peut
nir de la contribution de M. Jeanmaire : car il apparaît
1 que ce critique a mis en valeur, avec érudition et
e, des données historiques parcimonieuses, et que cet
i peut conserver son prix, quoi qu'il en soit de l'églo-
de Virgile. Les historiens des religions notamment
sulteront avec intérêt le chapitre sur *le règne de Bac-*
. Pour nous, nous croyons légitime encore cette pen-
que le cœur du poète a tressailli devant la pure
ière d'une étoile et le premier sourire d'un enfant.

TH. DEMAN.

Une Histoire du Parnasse (1)

nant après l'*Histoire du Romantisme*, l'*Histoire du Par-*
e achève le tableau des réalisations poétiques du
siècle, jusqu'aux frontières du Symbolisme. C'est un
age capital et qui nous manquait. J'en pense beaucoup
ien. Avant de dire pourquoi, je voudrais indiquer quel-
réserves.

Souriau, pour étudier le Parnasse, s'enferme dans le
asse, c'est-à-dire dans l'œuvre des poètes qui se ratta-
t au Parnasse, et il la soumet à une minutieuse analyse,
regarder à côté. La méthode a ses avantages qui consis-
à isoler l'objet. Je crains qu'elle ne fausse un peu la
pective. Bien que la poésie parnassienne soit pour une
exercice d'école, exercice gratuit, art pur, elle est mêlée
ndant à des courants d'idées et à des faits sociaux qui
onditionnent ou du moins la côtoient. J'aurais aimé

(1) MAURICE SOURIAU : *Histoire du Parnasse*. Éditions Spes, in-8°, 3 pp. 40 fr.

qu'elle fût remise dans son milieu; et nul mieux que M. S
riau n'aurait pu dresser ce tableau d'ensemble.

Poussant jusqu'au bout sa méthode d'investigation mi
tieuse qui après avoir isolé l'objet le découpe en morce
pour n'examiner qu'un détail à la fois, M. Souriau évite
vues d'ensemble, les synthèses; quand il les tente, en q
ques lignes, on sent qu'il réussirait dans ce genre s'il
voulait; mais il se méfie de la rhétorique. Peut-être d'aill
que l'histoire n'est pas encore assez poussée dans ses di
chapitres pour que les vues générales puissent s'appuyer
des points définitivement fixés.

Mais en raison même de la direction qu'il a donnée à
travail, M. Souriau a écrit une histoire qui vaut surtout
la sûreté de la documentation. Tout ce qui est chez lui v
fication des faits, contrôle des anecdotes, analyse d'influ
ces, étude technique de la forme, est de premier ordre.
sait donc ce qu'il faut chercher chez lui et, s'il avait joi
son livre un répertoire alphabétique détaillé, quels gra
services il rendrait à tous les historiens de nos lettres et
étudiants !

Il commence par un chapitre assez sévère sur les hi
riens du Parnasse; et, ce chapitre, nous l'attendions de
longtemps : le Parnasse ayant été raconté surtout par
hommes qui voulaient mettre en relief leur rôle littér
ou venger des querelles personnelles ou servir les passi
des coteries. Catulle Mendès et Edmond Lepelletier, pou
nommer que ces deux, ont singulièrement altéré la vé
Puis, M. Souriau considère tour à tour les initiateurs du
nasse : Gautier, Baudelaire, Bouilhet, Banville, Glatigny,
liers de l'Isle-Adam; il caractérise leur œuvre et leur ap
d'un mot juste, bien qu'il me paraisse un peu dur pour H
ville et un peu « tiède » pour Baudelaire.

Il démolit allègrement *La légende du Parnasse Contem
rain* et il ramène Mendès à son rôle qui fut secondai
pas cocher, mouche du coche. Mendès, homme méprisa
poète exceptionnellement doué pour le pastiche, a réus
se dresser à lui-même une statue; si on ne veut pas la
verser, on conviendra qu'il faut la changer de place. Le
lon de Louis-Xavier de Ricard et le salon de Nina de Cal
ne paraissent pas avoir eu dans la formation du Parn
l'influence décisive qu'on leur attribuait; ici encore,
mise au point qui est définitive.

est Leconte de Lisle qui est ramené au premier plan. l'écartait, on l'oubliait. Les Parnassiens juraient leurs ıds dieux qu'ils n'étaient pas une école, qu'ils n'obéis- ıt à aucun maître; ainsi l'orgueil de chacun se repais- de l'illusion de l'indépendance. C'était bien une illu- . Leconte de Lisle fut le chef du Parnasse, chef autori- et obéi. Il promulgua la doctrine en particulier dans réface des *Poèmes Antiques* et il veilla à l'application. ouriau voit nettement les déficiences de sa pensée, ce l y a de toc dans son paganisme, dans son hellénisme, son hindouisme; mais il sent la force de sa technique la met en lumière. Et c'est cette technique qu'il ensei- aux poètes de sa génération, à ses disciples, pour dire ot vrai. Toute cette étude sur Leconte de Lisle chef d'é- est neuve, pertinente, vigoureuse.

ıns la dernière partie de son livre, M. Souriau passe en e les poètes dont les noms figurent dans les trois recueils *Parnasse Contemporain*. Il admire fort Léon Dierx, que confond trop avec Leconte de Lisle, et Hérédia, dont il yse savamment la technique. Il tente une réhabilitation ile, celle de Déroulède, poète, et il plaide pour Sully lhomme. Combien est saugrenue cette mode d'aujour- i, à laquelle Thérive s'est acharné à apporter son auto- et qui consiste à mépriser Sully Prudhomme! Assuré- t, il ne comprenait pas la poésie comme Claudel ou me Valéry, mais il y a beaucoup de logettes dans le Pa- des poètes; qu'on le laisse jouir en paix de celle qu'il pe et dont il est digne. Excellentes observations sur la ıanence de l'idéal parnassien qui se survit au milieu de , représenté par Frédéric Plessis, et par ce souverain ıe qui s'appelle Pierre de Nolhac.

conclusion sur l'importance du Parnasse, et sur la ctu » qu'il a encore pour nous, est, à mon goût, trop e. M. Souriau aurait pu dresser un bilan; il nous laisse ɔin, nous ayant fourni, en historien scrupuleux, tous léments.

J. Calvet.

« *Clochers* » (1)

C'est un bien aimable livre que *Clochers* de Pierre Lad
Il n'en écrit que d'aimables, il est vrai, mais celui-là,
vrage technique, manuel, guide d'archéologie et d'art
gieux, sujet si vaste, matière parfois si aride, deman
pour être ce qu'il est, un esprit agile comme le sien,
don ineffable, la grâce, qui est la facilité dans la force.

Il l'adresse aux petits scouts de France, coureurs de
mins, de bois et de montagnes, pour qu'ils n'oublient p
de développer leur cervelle en même temps que leurs
cles, pour qu'ils apprennent à regarder, puis à conn
ces temples de pierre que la main de l'homme a élevé
Créateur, au milieu du grand temple de la nature. Mais
d'une grande personne profiterait de ses leçons.

La méthode en est charmante; c'est un maître pédag
que ce docteur ès lettres, romancier et critique d'Ar
nous emmène en promenade avec lui, et voilà qu'au-d
de la campagne apparaît le coq du clocher. Ce coq nous
duit à l'église, dont nous visitons tous les coins et con
nons les moindres détails, grâce aux jolis croquis docu
taires qu'Irène Farnaud nous en trace, au cours de la l
Très habilement, Ladoué choisit, pour thème de démon
tion, un type général d'église composite, qui lui permet
voquer toutes les créations particulières de l'architec
religieuse, à travers tous les pays et les âges de la chréti
A l'étude des styles et des procédés de construction : Ro
Gothique, Renaissance, clochers, absides, portails, arcs-
tants, voûtes et piliers, se joint la description complèt
mobilier de l'église et de sa décoration : bénitier, autel,
tues, vitraux, boiseries et stalles, chaire à prêcher,
baptismaux, fresques, peintures et tableaux, tombeaux,
les et inscriptions, jusqu'au cimetière qui entoure l'é
avec ses calvaires et ses croix.

La leçon se développe, souvent sous forme de causeri
recte, animée d'objections piquantes, agrémentée de dic
de légendes, de citations poétiques, d'anecdotes infini

(1) Alexis Rédier, éditeur, 11, rue de Sèvres. Paris.

es. Rien de mieux pour former le goût artistique de cette esse, l'initier à une symbolique plus solide que celle du adier Lafleur, lui apprendre quelle intelligente piété, incomparable génie ont déployé nos pères, au cours des , pour la beauté de la maison de Dieu, le lieu d'habitade sa gloire.

n lit ce livre à la fois comme un roman et comme un dicnaire. Prenons donc occasion de signaler un détail typohique minime, mais qui a son importance dans un age destiné à être feuilleté si fréquemment. On aimerait ouver le titre du chapitre en haut de la page. Les romaneux-mêmes devraient y penser, pour les lecteurs déside savourer au vol quelque passage délectable. On sait ment les romans se lisent ! nous dira-t-on. Mais *Clochers* consulté sérieusement après avoir été lu avec délice. cette charge de science et d'érudition, telle qu'elle en ose aux plus doctes, nos petits scouts ne se sentiront pas pesants que des abeilles, lourdes de miel; ils ressemblà des cariatides souriantes, non à des atlantes accablés.

PAUL CAZIN.

Images de Paris

I. — *Renaissance de la musique gaie*

Un spectacle comique à l'Opéra-Comique.

est une vieille et sans doute excellente plaisanterie iter l'aventure de ce provincial (comme il n'en existe évidemment, mais il n'existe plus de provinciaux) sur la foi d'un titre si alléchant, loue un fauteuil à éra-Comique dans l'espoir de s'y faire une pinte de sang et se voit fort étonné de tirer son mouchoir.

Il est vrai que dans le répertoire glorieux de la s
Favart les larmes ont plus de place que le rire et
meurtres qu'on y commet presque journellement de
plusieurs lustres peuvent inquiéter le moraliste... M
enfin notre mythique provincial, ayant passé l'un de
jours au bureau de location, ne dirait plus que l'étiqu
l'a trompé sur la marchandise. L'Opéra-Comique no
donné un spectacle gai —, qui est en même temps
spectacle d'avant-garde, puisqu'on a mobilisé pour n
distraire trois musiciens de la nouvelle génération
vrai dire, cela ne forme pas une nouveauté absol
la jeune musique avait déjà franchi les murs de l
péra-Comique (c'est ainsi que deux des musiciens
l'on joue actuellement sont, en la maison, des récidi
tes); quant à la gaieté ou au sourire, on les a vus lu
aussi place Boïeldieu ; cette année même, un « spect
Molière », avec le *George Dandin* de Max d'Ollone e
Sicilien d'Omer Letorey, sans briller d'un éclat fort
affirmait les droits du « genre aimable », et le pimpa
l'excellent *Roi d'Yvetot*, de Jacques Ibert, dont j'ai en
tenu nos lecteurs, n'avait certainement rien de tra
que. Mais cette fois nous dépassons le sourire, n
allons, franchement et sans respect humain, jusqu'à
farce. Bravo... Sans vouloir en bannir, il va de soi,
musiques plus austères ou plus émouvantes, sans je
par-dessus bord — ou par-dessus rampe — le « dra
lyrique » qui, épuisé à demi, un peu toussotant, légè
ment cacochyme, enfin marchant avec lenteur et ce
tude vers son agonie, trouve ici l'un de ses derniers
les, et, au surplus, laisse derrière lui quelques ch
d'œuvre, — on peut se réjouir que l'Opéra-Comique,
temps en temps, se souvienne de ses origines véritab
Chacun sait qu'il doit son nom même à l'Opéra-Comi
de la Foire et sa naissance, dans la seconde moitié
XVIIIe siècle, à la « fusion » de ce joyeux théâtre, nu
ment académique, et de la troupe italienne, qui n'était

ı plus fort morose. On ne se félicite pas moins qu'il ɔrise chez nos compositeurs ce retour, que j'ai dit, au ıique et à la bonne humeur et, plus précisément au l opéra-bouffe, dûment rajeuni. Tant mieux pour nous ant pis pour les gens trop distingués. D'ailleurs tout nonde a été satisfait. Pourtant un critique éminent — que j'aime fort, encore qu'il soit de l'Institut — prend visage sévère : « Des farces, bouffonneries, blagues elier ou parades clownesques ne sont pas à leur place Opéra-Comique. Un théâtre national n'est pas subven- mé pour abaisser le niveau de l'art. » Peste! Ah! la nité de l'Institut! Mais il est heureux que l'Opéra- nique ne soit pas l'Institut et qu'il s'ouvre parfois à artistes qui ne font pas partie des « Beaux-Arts ». En ntant ces « blagues » d'une excellente qualité musi- , il abaisse moins « le niveau de l'art » qu'en accueil- t (peut-être sans plaisir...) certains drames lyriques, ıme on dit, d'une haute tenue. La hiérarchie des arts peut-être chose assez vaine (et qui ne coïncide pas tout avec la hiérarchie du talent), mais, si elle existe, ne saurait être que chose abstraite et métaphysique, dans l'usage que nous en faisons, elle aurait tort de se ntrer fort rigide. Au surplus, le critique que je cite est p bon historien — et historien du XVIIIe siècle — ır ignorer la vraie tradition de l'Opéra-Comique et il n'a pas été fondé en 1762 pour monter *la Tosca* sais bien, du reste, qu'il n'aime pas *la Tosca*). Mais ce u raisonnement-là n'irait-il pas jusqu'à empêcher la nédie-Française (plus vénérable encore que l'Opéra- nique) de jouer *Monsieur de Pourceaugnac*, qui est « farce » incontestablement, et au sens plein du mot, même (songez à la ronde des apothicaires) une « parade wnesque » autant pour le moins qu'*Angélique*.

« Angélique » entre à la salle Fav
en cassant des assiettes.

En effet, le spectacle commence par *Angélique* de J
ques Ibert. C'est une nouveauté à l'Opéra-Comique, m
absolument parlant, c'est une reprise. Mme Bériza, q
jouait elle-même, de la façon la plus drôle et la plus vél
mente, le rôle de l'épouse acariâtre au suave préno
l'avait montée dans un de ces curieux spectacles qu'
ami de la musique et du théâtre n'a pas le droit d'o
blier (1). Elle l'avait très bien montée, en un décor st
lisé, ingénieux, un peu irréel, avec une mise en scè
opportunément fantaisiste et d'ailleurs très vivant
Depuis lors la pièce, qui n'a que quatre ans d'âge, e
célèbre. *Angélique ou femme à vendre* forme en son gen
un petit chef-d'œuvre (je dis *petit* par respect pour
« hiérarchie des arts » et j'oserais ajouter qu'il est deve
« classique », si la même hiérarchie ne me l'interdisait..
Cet opéra-bouffe avec parlé, airs, duos, ensembles, qui
rattache à un ancien genre sans lui ressembler, mais e
en gardant l'esprit, cette *Angélique* qui est une chose à
fois toute neuve et, en son fond, traditionnelle, marqu
une étape dans la musique de théâtre exactement comm
a fait la merveilleuse *Heure Espagnole* de Maurice Rave
mais j'ai déjà, sauf erreur, fait observé que l'*Heure Esp*
gnole, conçue de tout autre manière et employant ur

(1) Elle a courageusement travaillé pour l'art moderne, dans d
circonstances difficiles; et l'art en a profité, comme nous en avo
tous profité; je ne saurais dire malheureusement qu'on lui en sach
beaucoup de gré. Parmi les œuvres nouvelles — et nombreuses
qu'elle a jouées quelques années durant, il est juste d'abord de rapp
ler que c'est elle qui nous a fait connaître ce chef-d'œuvre incor
testé de Manuel de Falla, *l'Amour sorcier* (aujourd'hui au répertoi
de l'Opéra-Comique), mais il en faudrait mentionner bien d'autre
et par exemple ce petit opéra, cet extrait d'opéra de Darius Milhau
les Malheurs d'Orphée, qui est de la qualité la plus rare et la plu
originale.

rte de déclamation lyrique perpétuelle (excepté quel-ues épisodes nettement mélodiques), appuyée sur un mmentaire orchestral éblouissant et minutieux, d'ail-urs portant la marque indélébile du génie singulier de avel, était à proprement parler « inimitable » et ne sau-it constituer un point de départ ; il en va autrement *Angélique* dont l'exemple est fructueux et a commencé produire son effet.

Cette petite partition a d'ailleurs la chance, fort appré-able, d'habiller un livret de valeur exceptionnelle et apable d'amuser tout le monde (chance qu'on néglige op souvent... plus ou moins volontairement). Le spiri-uel Nino y développe un thème fort simple et apparenté ux moralités médiévales, mais il faut voir le tour qu'il i donne... En voici le résumé fort sec : Angélique se ontre si insupportable à son brave Boniface de mari, aître potier dont elle casse les poteries au moindre ccès de rage, que son voisin, l'astucieux Charlot, lui onseille de la mettre en vente. Ce qui arrive. On pose n écriteau et même on convainc la belle par l'espé-ance d'un sort plus doré. Successivement un Italien élé-ant, un Nègre (le roi des Bamboulas...) et un Anglais n route vers l'Inde se laissent tenter par l'appât et les pas d'Angélique. Ce qui nous vaut musicalement trois ènes admirables, d'un comique direct, irrésistible, cha-ne parée d'une couleur différente (la scène du Nègre, rtout, avec son orchestre inspiré du jazz, est déjà meuse). Mais, au bout d'un instant, chacun des clients evient, dûment injurié, battu, estropié, furieux, et rend triste marchandise. Désespéré, le pauvre Boniface, sans enser à mal, envoie sa femme au diable. Aussitôt, devant s yeux ébahis, le diable surgit d'une trappe et engloutit ngélique sans autre forme de procès. Boniface respire, croit délivré à jamais et il subit sans trop d'impatience s réclamations des clients dupés qui se liguent pour éclamer l'argent. Vain espoir. On s'apprêtait à boire avec s réclamants apaisés, quand le diable reparaît en traî-

nant la femme. Lui-même n'a pu la supporter. Elle a semé la zizanie dans l'enfer, tout bousculé, cassé la fourche du maître... Boniface veut se pendre. Un beau chœur (où le diable prend part, le verre à la main) l'en dissuade tandis qu'Angélique promet, une fois de plus, d'être un ange de douceur. Étonnamment jeune et alerte, animé d'un mouvement qui ne se ralentit jamais, fleuri d'une constante bonne humeur, semé partout de mots drôles et de cocasseries jaillissantes, c'est un modèle de livret comique, — d'autant plus agréable aujourd'hui que l'espèce en est devenue rare, — comme l'auteur est sans conteste un homme de théâtre, né pour ce joli métier.

La musique, qui a les mêmes qualités, lui va comme un gant : accord des plus précieux et lui-même des plus rares. Je ne répète point qu'Ibert est un musicien d'une science achevée, d'une adresse de sorcier, d'un raffinement qui m'enchante, du goût le plus sûr et, malgré le bagage qu'il porte, d'une aisance parfaite ; tout le monde le sait et, à force de le dire, on oublierait ses autres qualités. Pareillement, il ne faut pas trop insister sur ce fait évident et incontestable, qu'il est un homme d'esprit et qui plus est, capable de faire rire avec de la musique et de la musique véritable. Ah ! « l'humour en musique ». Grave question dont on s'est beaucoup occupé voilà quelques années. Je me rappelle qu'André Cœuroy y avait répondu de la façon la plus sagace et la plus intelligente. Il avait fait observer notamment, ce qui est la vérité pure, que le comique musical est bien moins fréquent qu'on ne le pense un auditeur dupé : la plupart du temps, et dans des opéras-comiques et dans des opéras-bouffes célèbres, on rit de la situation, des caractères, d'un jeu de scène, qu'une musique aimable et vive réchauffe, mais dont elle ne forme à cet égard que l'accompagnement. Ibert écrit de la musique qui par elle-même est comique, dont le comique se fond à celui du livret et qui n'amuse point en sortant du « plan musical », comme il arrive qu'on le fasse en désespoir de cause, mais qui reste essen-

ellement de la musique (1). Je n'insiste donc point là-essus... parce qu'avec notre manie paresseuse de claque-urer un auteur dans un genre, on ferait d'Ibert, après voir exalté la seule *Angélique*, un simple musicien d'o-éra-bouffe, quand il est, bien plus encore, un poète d'une élicatesse exquise et du sentiment le plus juste — et ême, croyez-le, assez profond, — poète qui coudoie homme d'esprit dans *Andromède* ou *le Roi d'Yvetot*, qui donne cours librement chez le symphoniste des *Escales*, es *Rencontres* ou de *Féerique* et chez l'auteur de quelques élodies délicieuses. Mais ce qu'il faut dire, c'est qu'*An-élique* est tout originale, qu'il n'est pas une seule page ui n'y soit marquée de sa griffe et qui ne soit exactement éussie, depuis la preste ouverture, déclenchée avec cette erveuse brusquerie qui lui est familière, jusqu'au chœur ivant et musclé qui clôt l'ouvrage, attelage à huit che-aux conduit d'une main sûre, en passant par les grandes cènes que j'ai dites, et sans oublier le chœur, si amusant, es voisins et voisines curieuses, mi-chanté, mi-déclamé en esure, lequel, après chaque épisode commente les événe-ents avec le bon sens un peu flottant et la prudence dmirable qu'on lui voyait déjà chez les tragiques athé-iens. S'il y a une musique spécifiquement française, omme je le crois, celle d'Ibert l'est au premier chef, utant sous sa figure amusante que sous sa figure poéti-ue et, mieux encore, quand elle mêle les deux aspects (2).

(1) Je ne me permets qu'une allusion : il faudrait des pages pour tudier cette question de l'humour en musique — y mesurer la place le la parodie (qui, à l'état élémentaire du moins, est le moyen le lus facile de provoquer le rire) — en distinguer les procédés multi-les, etc. Si j'étais de loisir...

(2) Les décors sont de Moulaert, l'original artiste qui avait déjà ncadré *le Roi d'Yvetot* et dont j'ai dit le talent. Parmi les acteurs l faut citer Mme Gondy (Angélique), M. Tubiana (Boniface), M. Bourdin (Charlot) et M. Marvini, nègre admirable, qui d'ailleurs avait créé le rôle chez Mme Bériza.

« *Le Fou de la Dame* » *rêve sur un air d'Ile-de-France*

Mais ses camarades de l'Opéra-Comique — (il est temp
de venir à eux, et j'ai péché contre l'usage en parlant s
longuement d'une reprise que j'avais célébrée de façoi
plus bavarde encore quand elle était dans sa nouveauté
— ses camarades eux aussi sont nés en France. On n
s'étonne pas que Marcel Delannoy habite St-Germain
en-Laye, au cœur d'un pays de grâce, de mesure et d
clarté, — comme y a ébauché ses premiers rêves u
Debussy, le plus Français des musiciens de France. Plus qu
Debussy d'ailleurs (que je ne pense pas qu'il renie) Delan
noy a écouté nos maîtres charmants de la Renaissance
ce Claude le Jeune ou ce Josquin des Prés, qu'il cit
expressément. On le devinerait peut-être en lisant cer
taines pages de son dernier ouvrage, mais on se félicit
d'en être assuré par ses déclarations à M. José Bruyr (1)
Et il lui dit encore : « *Le Poirier de Misère* [joué il y
a quatre ans à l'Opéra-Comique] cherchait l'âpre saveu
d'une vieille ballade populaire. *Le Fou de la Dame* cher
che le style chevaleresque d'une chanson de geste. Vou
saisirez par quel secret accord ou par quel amour secre
ces deux choses tendent à se rapprocher des Renaissants
Pas un soupçon d'archéologie. A la base la chanson popu
laire » (ce qui ne veut pas dire qu'il se borne à dévelop
per savamment les thèmes du folk-lore, mais il en veut
cueillir l'esprit). Toutefois ce goût français subit à l'occa

(1) Dans ce très agréable volume, écrit avec beaucoup de charme
d'intelligence et d'ingéniosité, *l'Ecran des musiciens*, recueil de con
versation avec treize musiciens de la nouvelle génération; c'est un
très utile document — et les contradictions qui tout naturellemen
y abondent (vous pensez bien que treize musiciens d'aujourd'hu
ne forment pas un chœur tissé d'accords parfaits, mais plutôt une
symphonie carrément polytonale) n'en sont pas la partie la moins
instructive (Paris, au Mercure du Livre; avec une brève et alerte
préface d'André Cœuroy, qui lui-même a publié récemment, chez
Kra, un *Panorama de la musique contemporaine* des plus précieux).

on, et sans dommage, l'influence impérieuse et envahis-
nte de Strawinsky (quel musicien y saurait échapper ?)
i bien il apprécie la saveur du jazz — influence inévi-
ble elle aussi et parfaitement bienfaisante : cette action
éclinât-elle, comme on le dit (c'est plutôt l'imitation
discrète qui décline), elle n'en a pas moins marqué
eureusement notre musique de ses trouvailles rythmi-
ues et de ses nouveautés instrumentales.

Le Fou de la Dame, nous reposant de la drôlerie par
ne poésie très délicate, forme un intermède galant entre
Ingélique et l'opéra-bouffe de Rosenthal. On ne sait pas
rès bien quel nom lui donner, ce qui n'indique certes
as un défaut, et peut même déceler un caractère origi-
al. Le sous-titre porte « chanson de geste », mais ceci
iarque l'inspiration et non pas un genre dramatique.
'isons que c'est un ballet chanté, encore que la danse n'y
iontre pas un très grand développement... ce qu'à la
érité on regrette quand la *prima ballerina* est la char-
iante et suave Mariette de Rauwera. Le poème, dû aux
igénieux librettistes du *Poirier de Misère* (1), André de
i Tourrasse et Jean Limozin, est fort simple, ne préten-
ant qu'à faire naître un agréable spectacle et à susciter
e rêve. Deux amoureux, en un soir de carnaval, Joli Mai
qui est Mlle de Rauwera) et le Fou Blanc (M. Veltchek),
ersonnages dansants, voient s'animer en songe les figu-
es « héraldiques » et fantasquement décoratives du jeu
'échecs, à quoi leur déguisement les apparente ; eux-

(1) On serait heureux que l'Opéra-Comique le remontât. — S'il
vait été fort bien accueilli des musiciens, il avait gagné en même
emps le suffrage du public et je m'en suis convaincu en assistant
des représentations « ordinaires ». L'art du *Fou* est plus achevé
ans doute et le métier plus sûr (Delannoy, admirablement doué,
'avait pas attendu longtemps pour progresser ; le *Poirier* à peine
erminé, on l'avait vu faire un bond nouveau, particulièrement en
e qui concerne l'écriture d'orchestre) ; mais ce n'en est pas moins
ne chose exquise, d'une poésie, d'une fraîcheur étonnante ; M. Bruyr
ous rappelle que le sévère Marnold « ne fut pas loin de le juger
n chef-d'œuvre ».

mêmes ils prennent part à leurs gambades, à leur bataille à leurs exploits puérilement chevaleresques — après quoi c'est-à-dire après « l'échec et mat », ils se replongent, au fond de la scène, dans un sommeil plein de rêves héroïques.

Spectacle en blanc et noir, spectacle évoluant sur un tapis qui ressemble à un damier, spectacle habillé, décoré par le délicat André Hellé (cet ami des enfants, qui les croque avec tant de justesse et qui orne si bien leurs chambres et nurseries, est destiné pour de semblables décorations ; ainsi a-t-il heureusement vêtu ces deux ballets charmants : *La Boîte à Joujoux*, d'après Debussy, et *le Petit Elfe* de Florent-Schmitt, une œuvre encore que je voudrais bien revoir). Quant à l'interprétation, j'ai cité déjà Mlle de Rauwera, qui a trouvé là, et chacun s'en félicite, le plus grand et le plus aimable succès ; son charme le lui a valu autant que son style extrêmement pur et constamment mélodieux. La moitié des personnages danse et l'autre chante. Parmi les « voix », Mme Ertaud-Delannoy, en Reine blanche (car la reine noire est dansante), a brillé d'un juste et vif éclat ; ce charmant soprano trouvait un complément harmonieux dans le mezzo de Mme Germaine Cernay, « Tour Blanche » (la tour noire est muette, comme la seconde reine), et les gazes qui les dissimulaient sous un cylindre bizarre n'atténuaient pas son agrément.

Il faudrait maintenant ou il aurait fallu déjà examiner la partition. Je m'en garde, car je sais que Roland-Manuel en doit parler à nos lecteurs, et avec beaucoup plus d'intelligence et de pertinence que je ne saurais faire. Mais je puis dire tout au moins que cette musique est d'une remarquable qualité, qu'elle ne peut ne pas plaire à un musicien, que je ne suis point choqué des disparates ou simplement des « manières » différentes qu'ils y rencontrent, que, le grand air du Roi lui-même me paraissant formé d'une belle matière musicale, il me chaut assez peu qu'il se termine, d'une façon imprévue, par un développe

ent *alla* Bach ; que la *Sarabande*, poétique et poétiquement dansée, a emporté fort justement les suffrages de ut le monde et enfin que l'ensemble vocal (*Joli mois mai*) qui clôt l'ouvrage et qui emploie avec tant de nheur la forme du *blues* a enchanté par sa fraîcheur, sa me allure, sa lumineuse clarté ; je puis dire aussi que partition du *Fou*, exécutée à Genève dans un festival la Société Internationale de Musique (bel honneur), y ait été fort applaudie, qu'Honegger, qui a son franc-rler, ne se cache pas d'aimer beaucoup Delannoy, et fin que c'est un des compositeurs de sa génération qui us donnent les plus sûrs espoirs.

Une intrigue et un mariage au « Rayon des soieries »

En voici un autre plus nouveau venu et dont peu de ersonnes, en dehors des cercles musicaux, avaient ouï rler ; c'est M. Manuel Rosenthal, et il nous ramène à péra-bouffe et au rire le plus franc. Il a eu le bon esprit choisir Nino comme librettiste, et *Rayon des Soieries*, isant la paire avec *Angélique*, est un autre modèle de héâtre gai. L'action se passe, comme on le devine, dans grand magasin — et tout naturellement le décor a été mposé par un grand magasin : il est de M. Maurice ufrène, l'artiste excellent qui dirige la Maîtrise (atelier art des Galeries Lafayette). On y voit le jeune et char-ant M. Gaston Paquet, vendeur en soieries (joué à mer-eille par Roger Bourdin), faire la cour à la jeune et char-ante Mlle Colette, du rayon des gants, qui est joliment gurée par Mlle Vera Peeters. Mais ce couple apparem-ent bien assorti ne convolera pas... M. Paquet n'a ucun avenir, et comme l'inflexible M. Loyal, chef de yon, le constatera sévèrement, il ne montre aucune des ualités nécessaires à un vendeur — et particulièrement e soieries. Colette se déclare trop prudente pour s'enga-er à la légère : dispute, « rendez-moi ma bague »... Mais out va changer. Pendant que la nerveuse gantière essaie

interminablement des gants à un vieux beau, veuf d'hie
et qui la trouve charmante, on annonce l'arrivée de l
reine des îles Aloha, Tintamarre. M. Loyal s'affaire et pr
tend vendre lui-même à cette majesté les étoffes précieuse
que manipule un indigne subordonné. Mais l'inflamm
ble indigène a jeté un regard sur le mélancolique Gasto
Paquet. Coup de foudre... Elle veut l'emmener en Aloh
Et d'abord elle lui achète peu à peu tout son rayon, a
grand désespoir du chambellan Ben Gazou. Devant
succès du vendeur, devant cette révélation d'un gén
commercial méconnu, la direction, représentée p
M. Loyal, au lieu de « diminuer » Gaston comme el
l'avait résolu, fait les offres les plus avantageuses à ce pr
cieux employé. Après avoir feint de les dédaigner, apr
avoir excité méchamment la jalousie de Colette et annon
qu'il bouclait ses malles pour Aloha, il tombe dans les br
de sa jeune gantière et, la reine caricaturale ayant ass
bien pris sa déconvenue, on reparle de mariage... Il suf
de dire que la pièce a toutes les qualités d'*Angélique*
qu'elle montre dans un genre un peu différent (d'ailleu
avec moins de parlé) la même drôlerie et une cocasseri
du même aloi.

La musique, elle, ne ressemble point du tout à cel
d'Ibert. Mais, pareillement adaptée au livret, c'est u
musique de théâtre et qui, par suite, prend toute sa vale
au théâtre (on la pouvait moins sûrement juger au conce
où nous en avions entendu des fragments). D'une vei
mélodique incessante, d'une vie jeune et franche, d'u
mouvement qui commence dès les premières notes de
pétillante ouverture pour ne s'arrêter qu'au chœur fin
plus allante, plus vive, plus souriante peut-être qu
« comique » au sens propre du mot, elle plaît d'abord, el
est « directe », comme on dit, et elle marche, elle agi
elle respire. Après quoi, on objectera peut-être que l
matériaux n'en sont pas toujours fort distingués... Je n'e
veux rien savoir et il m'importe peu en l'occurrence. C
c'est *de la musique* et qui vit, et qui vit sur les planches

s avons quelques raisons de penser qu'un nouveau cien de théâtre — de théâtre comique — nous est né. à un gain à noter.

r bonheur la pièce est non seulement bien chantée, admirablement jouée. Oui, bien jouée, dans un re de musique. A côté de M. Bourdin, qui représente ne Paquet comme ferait un comédien du meilleur er, à côté de Mlle Peeters, de M. Baldous (qui est un ux monsieur » très amusant), M. Balbon, en Loyal, ssiné une figure de chef de rayon qu'on ne pourra ier. L'Opéra-Comique nous ménage toutes les sur-s... (1)

La « saison » de printemps à la Gaîté

envoie même des déléguées en pays voisin... C'est que Mme Yvonne Brothier vient de faire un petit e à la Gaîté-Lyrique. La Gaîté, qui est un théâtre sympathique, où l'on cultive volontiers la jolie fleur, e ou non, de l'opérette française, et qui, entre autres ités, possède un très brave public et une salle très sonnante, la Gaîté a organisé en mai une brève et ante saison d'opéra-comique, en vue de quoi elle emprunté des vedettes à ses grands confrères. D'a-eu cette idée, M. Bravard, je crois, s'est frotté les ns et sa tentative a réussi de façon éclatante.

Pour l'opéra-comique français

oilà de quoi réjouir aussi l'excellent M. Jules Racq, ateur des *Amis de l'opéra-comique*. Cette aimable té, encore jeune et par suite pleine de beaux espoirs, ublie d'ailleurs un bulletin fort agréable, s'est donné tâche de remettre à l'honneur un vieux genre délicieux ujours capable de charmer, en faisant mieux connaître ieux apprécier ses meilleurs exemplaires et en en révé-qui sont injustement oubliés ; elle se donne pour

(1) Les trois partitions sont éditées chez Heugel.

champ un espace de quelque deux siècles (ah ! j'imag
que notre société n'oubliera pas le théâtre de la Foir
et, du bouffon au tendre sourire mouillé, elle cueille tou
les variétés de cet art ondoyant et multiple. Mais
n'aime pas le passé uniquement parce qu'il est le passé. I
pense aux « gens de maintenant ». Elle offre des mod
choisis à nos compositeurs et leur indique la vérit
tradition, qu'ils ne peuvent suivre qu'en l'accommoda
notre temps, c'est-à-dire en la gardant vivante. Son v
secret — ou plutôt fort avoué — c'est d'encourager
musiciens à écrire de bons opéras-comiques, de bons c
ras-bouffes, de bonnes opérettes. En quoi, on l'a vu,
flatte justement leurs goûts et seconde leurs désirs.
action se trouve être ainsi fort « actuelle » et fort opp
tune. Car jamais Rossini n'a connu pareille gloire dep
ses triomphes originels (1), et notre jeune musi
admire comme jamais les maîtres et petits maîtres
rire et du sourire, de Boïeldieu à Chabrier. Elle n'est
indigne de tels parrains. M. Jules Racq et les *A*
autant que des spectacles de la Gaîté, se félicitent,
suis sûr, de voir naître *Angélique* et *Rayon des soieries*

(1) A propos de Rossini, je rappelle le monumental et lux
ouvrage de M. Giuseppe Radiciotti, dont j'avais annoncé les
premiers volumes et qui vient d'être achevé : *Gioacchino Ro
vita documentata, opere ed influenza su l'arte*, 3 vol. in-4°, Tivoli,
1929. J'espère avoir le loisir de l'examiner ici. — Ce nouvel ar
de Rossini avait naturellement laissé sa trace dans les der
Ballets Russes de Diaghilew, — toujours à l'affût de la mod
mieux, la créant, — particulièrement avec le *Barabau*, si amu
si pétillant, de l'Italien Rieti.

(2) Que d'autres naissances ont précédées... Car il ne faut
oublier, entre autres, le joyeux et remarquable opéra-bouff
Roland-Manuel, *Isabelle et Pantalon* (paroles de Max Jacob), cré
1922 et qui a contribué fortement à ouvrir le chemin. Dans le
que j'ai cité, Delannoy déclare : « *Antigone* [d'Honegger] rest
des pôles du théâtre actuel, l'autre étant l'*Isabelle et Pantalo*
Roland-Manuel. » Voilà qui n'est pas si mal vu. On ne doi
oublier non plus que Strawinsky a contribué, de sa façon orig
à la fortune du théâtre gai par sa comédie musicale de *M*

De Boïeldieu à Rossini.

A la Gaîté, nous avons eu d'excellentes représentations *la Dame Blanche* (qu'au surplus l'Opera-Comique avait ise voilà quelques années), avec deux artistes de l'O-a, Mme Marcelle Ragon et M. Villabella. Cette vieille ne a 105 ans et pas une ride... C'est toujours un jeune f-d'œuvre, perpétuellement alerte et souriant — et il restera désormais. Weber, dès le premier moment, it décelé, admiré sa rare qualité musicale. Nous som-s tous aujourd'hui des Weber à cet égard. De Boïeldieu sant à Rossini, nous avons revu *le Barbier de Séville*, , lui, n'a jamais cessé de tenir l'affiche. Le « doyen » gère, aussi jeune que *la Dame Blanche* (ce qui ne veut dire qu'il ait son âge), nous a étonné une fois de plus, nous charmant de la même manière qu'il a toujours ; il avait pour partenaire l'exquise Yvonne Brothier, voix d'argent, de cristal, de ... enfin tout ce que vous idrez dans ce genre, et merveilleusement experte aux alises : n'oublions pas d'ailleurs (je crois que je me ète) qu'étant dans les *Noces* un délicieux Chérubin, est aussi une très fine, très émouvante, très poétique lisande.

Le retour à Gounod.

Un troisième spectacle nous haussait non pas jusqu'à éra (malgré un sous-titre assez imprudent...) ni même drame lyrique (non, vraiment, on ne peut l'appeler un me lyrique, et par d'autres raisons que sa date), mais n à un genre plus dramatique. *Mireille*... voilà encore musique qui a recommencé de nous plaire — et je

e simple d'apparence et « scandaleusement italianisante (montée Diaghilew); elle a fait parler interminablement et plus encore re, ainsi qu'il est naturel, et, comme tout ce qui vient de Stra-sky, elle a exercé une appréciable influence.

suis heureux que la mode n'en donne la permission. No
musiciens n'aiment pas seulement le Gounod comiqu
du *Médecin malgré lui*, mais tout Gounod et, si j'ose dire,
Gounod quotidien. Retour à la mélodie, — dont on ava
quelquefois paru oublier qu'elle est une partie essentiel
de la musique..., la plus difficile peut-être, parce qu'el
exige « l'inspiration », ou le don, et non seulement
métier, qui s'apprend ; les créateurs de mélodies vér
tablement originales (et comportant plus de trois mes
res) ne sont pas légion et moins encore ceux qui les tro
vent en abondance et comme en se jouant ; cette qualit
sans parler des autres, a chance de sauver le nom de Go
nod, comme celui de Massenet — et elle forme une pa
dans la gloire de Messager. Retour à la simplicité -
quelque fatigue ayant saisi nos estomacs gavés d'une cu
sine un peu compliquée, ou même un peu lourde
compacte, et qui l'était avec continuité ; ce qui ne sign
fie pas qu'on renonce aujourd'hui universellement,
qu'on doive renoncer à des musiques plus hautes, pl
« sérieuses », plus étoffées ; car ce serait un irréparab
dommage ; mais il y a temps pour tout et c'est une dou
chose que la variété. Retour enfin à la « musique du pla
sir », selon un mot célèbre et mille fois répété de Stendh
qui pensait à Mozart, à Rossini et plus encore peut-être
son cher Cimarosa ; — joli désir d'être aimable et d'appo
ter sourire et joie à son prochain (qui en retour vous do
nera la gloire). Oui, heureuses tendances... à condition
n'abuser point de ces bonnes choses. Il faut confesser, to
bas, que nous avons vu quelquefois cette simplicité, p
manque d'étoffe, ressembler fort à la pauvreté, c'est-à-di
la « musique du plaisir » devenir la musique de l'insign
fiance. Ces accidents sont inévitables. Tout, dans l'histoi
des arts, n'est qu'actions et réactions, modes qui, lass
d'être à gauche, se tournent à droite — et voilà qui tis
ordinairement la trame de ce qu'on appelle leur évol
tion. Oscillations perpétuelles... L'important est de n'a
ler trop loin ni à droite, ni à gauche, ni dans le compliq

le grave, ni dans le simple et l'agréable. L'important
tout, quel que soit son visage, c'est que la musique
ite de la bonne musique.

Tout ceci, je m'en excuse, pour dire qu'on est revenu à
ounod, et avec raison. Il faut avouer que sa gloire avait
oi quelques atteintes. Une science un peu vaine d'elle-
me se donnait parfois les gants de le dédaigner — ne
icevant pas, la pédante, qu'on puisse être « savant »
is le crier sur les toits, en gardant le sourire et en res-
it aimable (1). Il paraît — quelles que soient les raisons
'il en donnait — que Saint-Saëns avait prévu ce retour
ais lui-même, le fier seigneur, avait-il prévu son déclin ;
, chose curieuse, ce parfait écrivain de musique, mais
is grande saveur, un peu « eau claire » et même un peu
nuyeux, a fortement baissé : son œuvre offre-t-elle la
tière à un pareil redressement ?).

Quant à *Mireille*, sans être le chef-d'œuvre de Gounod,
st *musicalement* une fort jolie chose (car le livret, hélas !
ec son dénouement consolant et fade accordé au public
temps...). Tout d'ailleurs n'y est pas du même tonneau,
is la musique y abonde et le premier acte, si heureu-
nt composé, ouvert et clos par le chœur des magnana-
les (je sais bien ce qu'on a dit : qu'il pourrait être
anté par des couturières parisiennes aussi bien que par
s paysannes provençales, mais tant pis pour la couleur
ale, et l'essentiel, ici du moins, est d'être agréable), ce
emier acte est véritablement une œuvre achevée.
ne Brothier y chante à ravir la célèbre valse en *sol*,

1) Chose incroyable aujourd'hui, c'est précisément sa science
son caractère *antimélodique* (oui) que lui reprochaient en son
ps quelques critiques et plus d'un amateur; on lui faisait grief
si, dans la *Revue des Deux Mondes*, le fameux Scudo) d'aimer la
sique allemande et surtout les derniers quatuors de Beethoven.
r un autre, *Faust* « planait dans des régions inaccessibles à l'in-
ligence des profanes ». C'est un exercice facile et banal, mais une
rce éternelle de joie honnête et puérile, que de recueillir les
iens jugements de la critique; nos petits-neveux nous joueront
même tour.

perlée de vocalises, et elle fait planer à la fin, avec un[e] sûreté tout aisée, un contre-*ré* magnifique. Sur quoi l'a[d]mable public de la Gaîté lui jette des fleurs printanière[s] qui sait? venues peut-être de Provence avec le dernie[r] rapide. Ce rôle de Mireille n'est pas de tout repos, malg[ré] l'apparence, et il veut des qualités assez diverses. Mme Brothier ne chante et ne joue pas moins bien qu[e] le reste la grande scène du IVe acte, ce long et difficil[e] monologue dramatique de la pauvrette égarée dans [le] « désert » brûlant. Remarquable exemple de souplesse.

Mais voilà un heureux succès et qui, si je suis bie[n] informé, va engager M. Bravard à recommencer. D'accor[d] avec M. Jules Racq et sa société, nous lui votons des hom[-] mages reconnaissants.

II. — *Revenons à la musique sérieuse*

La gloire de Manuel de Falla.

Dans quelques soirées de gala, aux trois œuvres nou[-] velles que j'ai dites l'Opéra-Comique ajoutait *l'Amour sorcier* de Manuel de Falla et, bien entendu, avec « Argen[-] tina obligée ». Car le génie de la grande danseuse, admi[-] rablement accordé en ce chef-d'œuvre au génie du musi[-] cien, s'y est lié à ce point qu'on ne l'imagine pas dans[e] par une autre, qu'on ne le pourrait même souffrir et qu[e] personne ne l'ose. Quelques jours avant, au concert triom[-] phal qu'il dirigeait lui-même, en la salle Pleyel, Falla précisément avait donné de son ballet — ou de la suit[e] d'orchestre qui en est tirée — une exécution modèle. C[e] fut une chose émouvante que ce concert, une de ces cor[-] diales réceptions comme Paris n'en ménage qu'à peu d[e] musiciens, mais toujours à son cher Don Manuel de Falla. Car on ne l'admire pas seulement comme le plus gran[d]

icien de l'Espagne moderne et l'un des plus grands
nonde et l'un des plus nobles, sans conteste, on l'aime,
ie saurait ne pas l'aimer. Je pense que cet hommage
va au cœur. Notre George Desvallières, qui vient, jus-
inattendue, d'entrer à l'Académie des Beaux-Arts
, l'Institut a fait ce geste révolutionnaire, nous allons
obligés de lui pardonner bien des choses), nous con-
l'autre jour : « Quand on me dit qu'on m'admire, je
se qu'on est gentil et qu'au surplus on peut se trom-
mais, quand on me dit qu'on m'aime, j'avoue que ça
fait plaisir. » Le modeste Falla pourrait signer cette
aration. L'âme de ce peintre est faite pour compren-
l'âme de ce musicien (je crois qu'elle ne s'en prive pas).
l'aime donc, et comme un compatriote ; mieux encore
lui garde cette tendresse spéciale due à celui qui a
isi sa seconde patrie et que nous avons, avec orgueil,
pté. Ce fils de Cadix et cet habitant de Grenade a vécu
gtemps à Paris, où il est venu nourrir son génie et où
loire a commencé de l'accueillir. Il en parle avec gra-
de, comme il ne manque pas une occasion de rappeler
u'il doit à Debussy —, « Claude Debussy, musicien
çais », qui l'a aidé à devenir un musicien plus profon-
ent espagnol et à se découvrir lui-même (1). Voilà la
ne influence, celle qui n'incite pas à l'imitation, mais
i agit comme un ferment d'originalité. La musique
çaise depuis cinquante ans a rendu ce service à d'au-

) Pour le détail technique, voir le livre, cité plus bas, de Roland-
uel (not. pp. 13 et 27-29). — Je n'oublierai pas pour ma part ce
de fidelité au maître de *Pelléas*. Au cours d'un déjeuner « mu-
l », l'avis fut émis imprudemment par un jeune musicien que
de Debussy était aujourd'hui légèrement périmé. A l'autre bout,
a saisit la balle au bond ; agrippé à la table, à demi-levé, tout
nissant, il défendit avec une ardeur magnifique et avec quelle
uence spontanée (mais poliment, comme toujours...) cette mu-
e, qui, à vrai dire, ne bougera pas de sitôt. Je lui en suis, je l'a-
e, reconnaissant. Et je crois que lui aussi regarde Debussy
me le plus grand musicien de France, et qu'il l'a dit.

tres qu'à Falla (1). Quant au cher Don Manuel, nou regardons, si Espagnol pourtant, comme nôtre et il moralement citoyen d'honneur de notre ville, comm l'est officiellement de plusieurs villes en Espagne. Et le connaît un peu ou qui a su comprendre son œuvre s'étonnera point que nous vénérions l'homme autant nous admirons l'artiste, — deux sentiments que nous vons pas toujours le pouvoir d'associer; avec Falla n en profitons.

Certains esprits — et d'ailleurs assez fins — vous c fesseront parfois qu'ils n'aiment pas beaucoup la musi d'Espagne, même authentique et vraiment issue du terr y trouvant je ne sais quoi de trop « extérieur » et de t « pittoresque ». Je me hâte d'ajouter qu'étant peut-è moi-même assez « extérieur », je ne partage aucunem cette manière de voir. Mais je veux remarquer seulem que personne ne l'énonce à propos de Falla. Toute colo qu'elle soit, une pareille musique va fort au-delà de la c leur. Elle est si pleinement, si profondément espagn qu'elle saisit avec une puissance et une sûreté incompa bles et fixe à jamais pour nous l'âme essentielle et secr de l'Espagne, mais, parce qu'il est un grand artiste et « s'élève à l'universel », Falla exprime cette âme com une part ou un aspect de l'âme humaine *in se* : voilà qui, lui donnant un air d'éternité, lui permet d'émouv tous les hommes; art *catholique*, au sens figuré comme sens propre du mot (2).

(1) Voir en particulier le livre très significatif de G. Jean-Aub *La musique et les nationalités*.

(2) C'est d'une façon, sinon identique, du moins semblable Gaston Baty appellera catholique — c'est-à-dire universel et com — un théâtre digne de ce nom, quelle que soit la forme spéciale lui donnent un temps et une nation (« catholique » la tragédie g que comme le mystère médiéval, et l'art elizabéthain comme drames sacrés de l'Espagne); et il répétera — ce qui n'est peut-ê pas avoué par tous, mais qui me semble fort évident — qu'il n' pas sans doute de style et de technique catholique, mais qu'il

Un beau livre.

Là-dessus il faut lire la belle étude que vient de consacrer Roland-Manuel au maître du *Retable* (1), solide monument et fait pour durer, qui sera désormais en la matière « l'ouvrage indispensable », comme le *Debussy* de Laloy, ce chef-d'œuvre de goût et d'intelligence, est impossible à remplacer (on pourrait dire le même de son admirable *Rameau*). On en aime d'abord la langue pure, la fermeté métallique (un métal très souple et très fin), le style d'honnête homme, sobre, nerveux, plein d'images brèves et saisissantes qui éclairent tout un pan de l'horizon ; mais on en goûte ensuite la substance : car ce livre, qui matériellement n'est pas énorme, est des plus riches ; extrêmement intelligent et tout ensemble extrêmement sensible, il dépasse aisément les questions de technique, de style et même d'esthétique ; il va, sans insister, jusqu'à la philosophie... et, d'une main sûre, l'auteur y frôle même la théologie ; livre concentré comme un fruit mûri au soleil d'Espagne.

Musique catholique... et mystique.

Roland-Manuel met fort exactement en lumière les deux éléments essentiels qui ont nourri le génie de Falla : l'Espagne comprise avec la profondeur que j'ai dite, et le catholicisme — mais ne dites pas, en le rétrécissant : un catholicisme « espagnol », non : le grand catholicisme, pur et simple ; il est partout présent (et on le voit surtout, quand on a lu Roland-Manuel) dans l'œuvre de cet

bien nettement une esthétique catholique. Ce que nous explique et démontre avec la lumineuse intelligence que l'on sait le Jacques Maritain d'*Art et Scolastique*.

(1) *Manuel de Falla*, 62 p., in-4°, planches hors-texte. Ed. *Cahiers d'Art*, Paris, 1930.

homme qui n'a jamais écrit une ligne de musique sacrée (1) (voilà un trait encore que goûtera Baty mieux que personne...). Il faut préciser davantage et prononcer même le mot de mystique. Ce qui ne veut pas dire, bien entendu, que Falla ait cherché à traduire en musique les extases des grands mystiques de son pays, qu'il connaît d'ailleurs et comprend admirablement. Il va de soi — et Jacques Maritain, cité par Roland-Manuel, l'a excellemment rappelé (2) — que l'art, si noble qu'il soit, ne se confond jamais avec la religion et, sans en être séparé, car ici tout se tient, agit sur un autre « plan ». Mais enfin il y a des « analogies » entre eux, comme il y a répercussion de l'une sur l'autre. On le saisit mieux, quand, au lieu d'examiner séparément les œuvres de Falla, on en considère le progrès — et voilà même qui fait de son cas une chose singulière. Tout naturellement, pour décrire cette ascension, Roland-Manuel emploie des mots pris à la spiritualité. « *Lo que quiero no lo tengo, lo que tengo no lo quiero,* écrit admirablement sainte Thérèse. L'art de Falla ne méprise bien que ce qu'il possède. A mesure qu'il s'enrichit, nous le voyons s'alléger de ses richesses pour en saisir de plus hautes... En fait... chaque œuvre de Falla, de *la Vie*

(1) « Une austère réserve, un rude humilité qui penserait perdre son nom en livrant son secret lui ont fait différer jusqu'à présent d'accomplir le plus cher de ses vœux et d'écrire une messe » (Roland-Manuel, *op. cit.*, p. 59).

(2) « Son office propre [de l'artiste] est de créer un objet qui fasse la joie de l'esprit et où brille l'éclat d'une forme; il perçoit dans les choses et délivre un signe, si infime qu'il soit, de la spiritualité qu'elles détiennent... [L'art, la poésie n'est pas la prière ou la sainteté ou l'expérience mystique], mais elle en est le plus haut symbole naturel; et, parce qu'elle décèle les allusions répandues dans la nature et parce que la nature est une allusion à la grâce, elle nous donne, sans le savoir, un pressentiment, un désir obscur de la vie surnaturelle » (J. Maritain, dans Roland-Manuel, *Manuel de Falla*, p. 58). — Il faut rappeler ici le beau et profond ouvrage de Stanislas Fumet : *Le procès de l'art* (Plon, « Le Roseau d'or », 1929), qui traite largement ces questions.

rêve (1) au *Retable* (2), atteste un sacrifice nouveau ». ais, continue Roland-Manuel, « la réussite extraordi- .ire de ce dernier ouvrage n'a pas épuisé pour son auteur s austères délices d'une dénudation opiniâtre ». Et le mmet de cette « montagne de contemplation », le terme cette musicale « Montée du Carmel » (3), c'est son der- er ouvrage, cet admirable *Concerto* où l'art, plus profond, us captivant, plus substantiel que jamais, devient aussi plus dépouillé, le plus austère même et emploie une atière instrumentale plus que jamais réduite (4).

Œuvre qui marque en même temps l'adieu à cette Anda- usie dont les parfums ont si violemment imprégné les *uits dans les jardins d'Espagne* ou *l'Amour Sorcier* (5),

(1) Son premier ouvrage d'importance, drame lyrique en deux tes (1904-1905), repris l'an dernier à l'Opéra-Comique dans un inou- able spectacle consacré à Falla, qui, avec *l'Amour sorcier*, compre- it *le Retable*.

(2) Ou *les Tréteaux de maître Pierre* (*El Retablo de Maese Pedro*), 19-1922. D'après un épisode de *Don Quichotte* (le héros, assistant un spectacle de marionnettes, y vole au secours des opprimés, en assacrant les méchants... qui sont des petits acteurs de bois). Musi- lement et scéniquement, l'œuvre, qui est un pur chef-d'œuvre, est me originalité singulière et ne ressemble vraiment à rien. Ce n'est s dans une note qu'on en peut donner l'idée.

(3) « Il faut s'élever pour parvenir au cœur de l'Espagne, écrit aurice Legendre, cité par Roland-Manuel, vérité géographique ublée d'une vérité morale ».

(4) Concerto pour clavecin (ou piano), flûte, hautbois, clarinette, olon et violoncelle (rien du concerto avec grand orchestre; retour à ne forme ancienne, mais renouvelée, qui dans l'ordonnance s'écarte ec aisance des cadres « traditionnels »). Il a été composé amoureu- ment et sans hâte, sans vouloir forcer l'inspiration, en attendant, mme il dit si joliment et si modestement, que vienne « le cadeau » 'est-à-dire, en définitive, le secours de Dieu...) — de 1923 à 1926 — ur le désir de l'illustre Wanda Landowska, reine du clavecin, la vante et la magicienne qui a ressuscité le vieil instrument. « Le ouvement lent du *concerto*, qu'un Maurice Ravel tient pour le chef- œuvre de la musique de notre temps, est d'abord le chef-d'œuvre Falla » (Roland-Manuel, p. 59).

(5) Sa dernière œuvre proprement « andalouse » est la *Fantasia aetica* (piano), 1919.

mais que *le Retable* avait quittée déjà pour élire la dur
et sobre Castille ; le concerto, c'est le triomphe du « mys
ticisme castillan » qui, seul, nous dit encore Roland
Manuel, éclaire vraiment les « profondeurs de l'Espagne »
Mais saint Jean de la Croix, quand il vivait comme Falla
lui-même en terre andalouse, y portait semblablemen
l'idéal castillan (et toutefois ne méprisait pas ce don d
Dieu qu'est la beauté d'Andalousie : je crois, pour m
part, qu'un génie si vaste et capable de tout embrasse
que l'on restreint quelquefois parce qu'il nous dépasse,
su réconcilier les deux beautés en les épurant, en les sanc
tifiant). Au surplus, Roland-Manuel, avant et bien mieu
que moi, a évoqué à cet égard le grand docteur mystique.
Parlant de « cette recherche obstinée et parfois doulou
reuse dont la trace n'est pas tant visible sur les partition
du *Retable* et du *Concerto* que sur le visage émacié d
leur compositeur », il ajoute :

Falla entend à sa manière la grande leçon de saint Jean de l
Croix, il se persuade « qu'il n'y a qu'une méthode, celle qui débar
rasse, qui fait le vide ». C'est alors que cette esthétique, d'abord s
ressemblante à une ascèse, va revêtir l'apparence d'une mystique.
Car « Dieu ne tolère pas le vide ; il l'emplit »... Manuel de Falla
s'est élevé à la maîtrise par un sentier qui se rapproche toujour
davantage du « Chemin de la Perfection » des mystiques castillans.
Sa poétique respire le même réalisme intellectuel, la même allé
gresse spirituelle, la même résistance aux sollicitations du siècle, l
même volonté de dépouillement, le même tourment de l'essentiel
le même goût d'une action qui se détache de la contemplation
comme le fruit mûr de l'arbre. Elle nous offre enfin, sur le plan d
l'esthétique, une image saisissante de l'installation dans l'Unité.

C'est le *Concerto* qui a surtout inspiré ces juste
réflexions. Il est émouvant de voir cet artiste de génie
qui, sans le chercher jamais, a réuni autour de lui tou
les hommages, y compris ceux des musiciens « d'avant
garde » qui l'entourent d'affection (1), resté simple e

(1) Les musiciens interrogés par M. José Bruyr ont des admiration

deste au milieu d'une gloire que, tout occupé de son
, il semble ignorer... on est ému de le voir, témoignage
quent et discret, dater ainsi le chef-d'œuvre terminé :
n Festo Corporis Christi » (1).

MAURICE BRILLANT.

erses et contradictoires. Mais tous vénèrent Falla. Certains le
mment expressément parmi les saints de leur calendrier musical.
utres n'en ont pas eu l'occasion, mais personne ne voudrait le
émolir », comme on le fait, dans ces entretiens, pour plus d'un
nd homme. Privilège qui n'est pas mince et qu'il partage avec
awinsky.

1) Le concert de la salle Pleyel offrait de son œuvre une image
ez variée : *Nuits dans les Jardins d'Espagne* (1909-1915), — piano
orchestre — où son compatriote et ami, l'excellent Ricardo Vinès,
venu, lui, complètement parisien, fut, bien entendu, admirable ;
Sept chansons populaires espagnoles, 1914, merveilleux « extraits »
comprimés d'Espagne, au parfum étonnant (gardons-nous surtout
les prendre pour de simples mélodies de folk-lore harmonisées) ;
land-Manuel fait observer malicieusement que ces deux œuvres
t été presque entièrement écrites à Paris ; voilà qui prouve assez
n que l'influence française n'a pas « dénationalisé » le musicien,
at à l'inverse ; le concert comprenait enfin *l'Amour Sorcier* (*El*
nor brujo), 1915, et *le Retable*. Si le temps l'eût permis, on aurait
ns doute ajouté le *Concerto*. Pour ma part, j'aurais aimé y voir
urer aussi quelques fragments du *Tricorne* (1919). Ce ballet char-
nt — et célèbre chez nous — vraie farce selon l'ancienne tradi-
n espagnole, vêtu d'une musique extrêmement fine, nerveuse,
nique, pétillante, montre que le grand poète sait rire et qu'il a
yé son tribut — quel tribut... — au comique musical. Monté par les
llets Russes, avec une chorégraphie fort originale de Massine,
t animée d'un mouvement perpétuel et qui est une de ses plus
marquables créations, — dans un décor prodigieusement « espa-
ol » de Picasso (l'Espagne fauve, sèche et rauque) qui compte
rmi les chefs-d'œuvre de la décoration moderne, — *le Tricorne*
rmait l'un des spectacles les plus achevés de Diaghilew, l'un de
ux qu'on n'oubliera pas et qui pour nos petits-neveux resteront
gendaires.

Desvallières à l'Académie des Beaux-Arts

J'ai ouï dire que, depuis qu'elle a appelé George Desvallières à remplacer René Ménard, par un vote qui, au second tour, donna au candidat 21 voix sur 37 votants, l'Académie des Beaux-Arts reçoit des félicitations. Pour que ce brusque ait pu courir, serait-ce donc que ces messieurs ne sont pas habitués à voir sanctionner, d'ordinaire, leurs jugements avec autant de sympathie ? Quoi qu'il en soit, le fait est là : l'élection de Desvallières est saluée comme une réparation *enfin* accomplie, et il faudra bien que s'inclinent les opposants du dernier carré...

Desvallières avait sa place à l'Académie, il était particulièrement digne d'occuper le fauteuil de René Ménard, parce qu'il n'est guère de peintres actuellement vivants qui manifestent au même degré que lui les dons du grand décorateur. A ce tempérament ardent et généreux la surface murale ne fait pas peur. Au contraire. Et c'est là quelque chose d'assez remarquable, étant donné que le talent de Desvallières est parfaitement à l'aise, d'autre part, dans les formats les plus réduits. Les qualités d'inspiration, de composition et de coloris qu'on est en droit de demander à un décorateur, Desvallières les a manifestées dans des pages profanes admirables, comme celles qui ornent l'hôtel d'un des amateurs d'art les plus avisés de ce temps-ci, M. Jacques Rouché. Il les a manifestées davantage encore dans les peintures religieuses exécutées depuis la guerre pour la chapelle du château de Saint-Privat, pour l'église Saint-Jean-Baptiste de Pawtucket aux États-Unis, plus récemment, pour une église d'Alsace. Toutes ces décorations, le public les a peu vues, sans doute, trop peu, et c'est ce qui nous fait toujours regretter qu'aucune église neuve de Paris ou de la banlieue n'ait encore été confiée entièrement au pinceau de Desvallières. Mais il suffit d'aller voir, au Luxembourg, l'esquisse d'un des panneaux de Saint-Privat pour en apprécier le grand, le très grand style.

A plusieurs tableaux de chevalet qui attestent, chez Desvallières, les mêmes qualités d'âme et de main que ses décora

tions, on a reproché parfois une certaine obscurité, une certaine « insuffisance » qui leur donnent « un aspect de simples esquisses ». Là-dessus il faut s'expliquer. Grand émotif, grand passionné, ce peintre juge que, lorsqu'il croit s'être le son mieux *exprimé*, quand il a traduit sur sa toile, par les arabesques de lignes et un minimum de couleur, le plus intense de son émotion, il lui serait tout à fait superflu, sinon dommageable, de fignoler un modelé dans la lumière ou de déblayer un fond. Il le pourrait, certes; il ne le veut pas, dans la crainte de gâter quelque chose — et c'est là un scrupule qui a sa noblesse. Il se prive, en ce faisant, du suffrage d'un public au jugement hâtif, mais il satisfait son propre idéal, qui est placé très haut.

Que Desvallières n'agisse point ainsi par incapacité, on le sait du reste, et les membres de l'Académie des Beaux-Arts le savent aussi. M. Paul Chabas, par exemple, excellent dessinateur, n'ignorait pas, en votant pour Desvallières, que celui-ci possède comme quiconque son anatomie et peut, le crayon en main, vous détailler impeccablement tout le jeu de la musculature d'un corps humain. Il l'a prouvé dans les compositions déjà anciennes comme *le Jardin des Hespérides* et *les Sonneurs de trompe*, d'une plastique parfaite. Il a prouvé, dans maints portraits, qu'il est capable de traduire la grâce féminine dans ce qu'elle a de plus subtil et de plus raffiné. Il a prouvé, dans maintes toiles d'intimité, maintes natures mortes, que sa palette ne méconnaissait nulle séduction de la couleur, nulle délicatesse du modelé, nulle richesse de l'harmonie.

Ses élèves en particulier savent ce que vaut la technique de Desvallières, et voient justement en lui l'un des maîtres les plus dignes d'être écoutés. Il apporte, dans son enseignement aux Ateliers d'art sacré et à l'École Chardin, cette sûreté de doctrine et de diagnostic, cette fermeté dans la direction, cette bienveillance inépuisablement patiente par quoi il est possible d'agir utilement sur la jeunesse. On respecte la science d'un tel maître... Et comment ne l'aimerait-on pas ? Il est disert et cultivé. Il parle et il écrit avec une courtoise simplicité, qui sent, elle aussi, son « grand style ». Il y a, dans tout ce que dit Desvallières, une souveraine distinction de forme, parce que cette forme émane d'une parfaite sincérité du cœur et d'une hauteur de pensée véritablement rare.

Desvallières a montré, pendant la guerre, qu'il n'était pas indispensable d'être très jeune pour être très brave. Il a commandé son bataillon de chasseurs à pied avec une crânerie dont on a parlé, et dont on s'est souvenu peut-être, jusqu'à l'Institut. L'on s'est dit que les magnifiques qualités d'activité et d'énergie déployées par cet homme infatigable pendant la guerre auraient quelque emploi encore, au sein de la vieille Académie des Beaux-Arts, durant la paix. Ce calcul ne sera point déçu. Desvallières n'est pas homme à s'endormir... sur ses lauriers. J'ai sous les yeux une photographie de lui, toute récente. Il est debout, dans son atelier, devant une toile où je reconnais un *Enfant prodigue*. Tête haute et regard fier, il se redresse, la palette au poing gauche; et sa main droite abaissée tient la brosse comme on tient une épée...

Un très grand talent de peintre, une haute valeur intellectuelle et morale, une conscience et un caractère, une activité et une énergie — et je n'ai pas parlé ici de la foi profonde du chrétien, la peinture de Desvallières prenant de plus en plus vertu d'apostolat — voilà, en vérité, qui justifie plus qu'il n'est nécessaire, le vote récent de l'Académie des Beaux-Arts.

Disons que cette Académie se serait fait un tort inexpiable en tenant plus lontemps à l'écart un artiste dont la carrière est déjà si bien remplie, un homme, aussi, de cette trempe-là... Si l'on peut se réjouir de voir Desvallières à l'Institut, il convient de féliciter ses électeurs. Ils ont compris qu'ils s'honoraient tous, en l'appelant à eux. Au concert d'éloges qu'ils reçoivent présentement nous joindrons respectueusement les nôtres.

PIERRE LADOUÉ.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † CAROLUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).